



Courrier international

Cahier 1 du n° 1655-1656-1657
du 21 juillet au 10 août 2022
France : 5,90 €
Ne peut être vendu séparément
courrierinternational.com

Allemagne 7,20 €, Andorre 6,90 €,
Canada 12,30 €, DOM 7,30 €,
Espagne 6,90 €, Grande-Bretagne
6,00 €, Grèce 6,90 €, Italie 6,90 €,
Japon 17,00 €, Maroc 5,50 €,
Pays-Bas 6,90 €, Portugal cont. 6,90 €,
Sénégal 24,00 € CFA, Suisse 8,90 € CHF,
TOM 11,50 € XPF, Tunisie 13,00 € DT,
Afrique autres 4,60 € CFA

JARDINS LES NOUVELLES UTOPIES



Espaces d'innovation sociale, de solidarité réinventée, les jardins partagés fleurissent partout dans le monde.

Avec Courrier ados, le numéro d'été de Courrier international



**AVEC CE NUMÉRO
"COURRIER ADOS"
LA FOLIE MANGA**

**VOYAGE EN FRANCE —
L'ÎLE DE RÉ, OU L'INDOLENCE
DES VACANCES
ÉCONOMIE — LES MIRAGES
DES CRYPTOCITÉS
LIBAN — LE CAFÉ
DE TOUS LES POSSIBLES**



Alaska. Une course hors du temps



GREENPEACE

LAISSEZ LA PLUS BELLE DES EMPREINTES

Je perpétue mon engagement pour la nature,
je lègue à Greenpeace.

LEGS, ASSURANCE-VIE, DONATION

Comme nous, vous désirez protéger le vivant, vous agissez pour préserver la planète et sa biodiversité.

Pour que votre engagement se poursuive, vous pouvez choisir de léguer à Greenpeace.

Par ce geste généreux et concret, vous faites perdurer vos convictions. Vous nous donnez les moyens de prolonger, sans relâche, notre

mobilisation pour la nature et contre les crimes environnementaux.



CONTACTEZ BÉNÉDICTE ROGET,
responsable de l'accompagnement de nos testateurs
06.13.07.05.40
infolegs.france@greenpeace.org
legs.greenpeace.fr



Un projet de succession demande réflexion. **Je suis là pour vous écouter, vous conseiller et vous accompagner** dans la plus grande confidentialité et dans le respect de vos volontés. **N'hésitez pas à me contacter** ou à faire appel à un notaire. „

Le fonds de dotation Greenpeace France est exonéré de frais et droits de succession : désigner notre fonds de dotation sur votre testament ou votre assurance-vie vous garantit que 100% du patrimoine transmis sera utilisé pour protéger la nature et préserver le climat.



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Jardins, les nouvelles utopies

Ils fleurissent un peu partout dans le monde : jardins partagés en milieu urbain, simples potagers, jardins d'agrément ou sauvages, toits ou façades végétalisées... De l'Allemagne aux États-Unis, de Singapour au Brésil, une "révolution verte" est en marche, à l'initiative de citoyens, de chercheurs et parfois de politiques, écrit **Die Zeit** dans la formidable enquête qui ouvre le dossier de ce numéro double, le dernier de juillet, juste avant notre traditionnelle pause estivale. Et si les jardins étaient l'une des réponses plausibles (et paisibles) aux crises qui se multiplient : climatique, alimentaire, politique... C'est toute la démonstration de l'hebdomadaire allemand.

"Jardiniers de tous les pays, unissez-vous", lance même *Die Zeit* en évoquant une utopie qui "dépasserait largement le strict cadre des jardins ouvriers". "Aujourd'hui, écrit le journal, nous sommes de plus en plus nombreux à rêver d'une approche nouvelle, qui ferait germer de nouveaux espoirs et permettrait la mise en œuvre d'étapes concrètes pour résoudre la crise écologique – qui ne semblerait plus, dès lors, si insurmontable. À rêver d'une sorte de paradis des temps modernes, d'une biodiversité de poche, déjà plus ou moins présente dans certains endroits." Il ne s'agit plus seulement d'un effet de mode mais aussi d'un véritable phénomène de société. Les jardins sont devenus le laboratoire du changement climatique et d'une agriculture durable. On y teste la résistance des espèces endémiques, des méthodes de culture biologique... "Les spécialistes de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture eux-mêmes

évoquent une nouvelle révolution agricole placée sous le signe des jardins", s'exalte *Die Zeit*. Espace d'innovation sociale et d'apprentissage, les jardins sont aussi le lieu de nouvelles solidarités. Comme en Afrique du Sud, où le site d'information **New Frame** est allé à la rencontre des "jardiniers de trottoir", qui permettent aux plus précaires de s'assurer une relative autosuffisance alimentaire. Et par-delà, parfois, de réconcilier les communautés. "Si la première étape est de faire pousser sa nourriture, la deuxième est de la partager. Ainsi, l'apartheid et les barrières entre classes, qui existent encore aujourd'hui, disparaîtront", veut croire un jardinier de trottoir de Pretoria. Avec la canicule actuelle et les restrictions d'eau imposées dans plusieurs départements, ce dossier pourrait paraître décalé; il nous a semblé au contraire plus que jamais nécessaire. Pour ce qu'il laisse espérer. Utopies, dystopies : c'est un peu

le fil rouge de la série de reportages rassemblés dans ce numéro. Au Liban, le café Ahwak, à Tripoli, offre un havre de paix aux minorités, raconte **Newlines Magazine**. En Ukraine, la mobilisation massive des civils a transformé en profondeur la société, décrypte **UnHerd**. En Amérique centrale, des cryptomillionnaires rêvent de bâtir des villes privées autonomes. Mais leurs projets libertariens n'ont en fait rien d'idéal, explique la **MIT Technology Review**. En Afrique du Sud encore, un journaliste du **Sunday Times** s'est rendu à Orania, où, sous prétexte d'autonomie et de sécurité, des communautés blanches perpétuent l'apartheid depuis trente ans. Glaçant. Enfin, avec ce numéro, nous vous proposons, pour la troisième fois, *Courrier ados*, un cahier de 32 pages, dont quatre consacrées à des jeux sur l'actualité, dans lequel vous pouvez allègrement vous plonger. Il y est notamment question de la folie des mangas

(un phénomène planétaire), mais aussi de la façon dont les journalistes travaillent en Ukraine, d'une école secrète de filles en Afghanistan ou encore des 100 ans de Pourson Haribo. Un numéro construit sur les mêmes principes que *Courrier international*, avec un effort particulier de pédagogie. Bonne lecture. Avec toute la rédaction, nous vous souhaitons de très bonnes vacances.

Merci pour votre fidélité et rendez-vous pour le prochain numéro de l'hebdomadaire le 11 août. En attendant, notre site, lui, continue de couvrir toute l'actualité au quotidien. De l'Ukraine aux incendies qui ravagent l'Europe, du charme de la Bretagne aux joies de la paresse, vus par la presse étrangère, retrouvez-nous sur courrierinternational.com.

En couverture :
Jardins : dessin de **João Fazenda**, Portugal pour **Courrier international**.
Alaska : photo Drew Malcolm



Sommaire

ÉTATS-UNIS p.22

Mon chien, ma bataille

Les bouledogues français s'achètent à prix d'or en Californie. Les criminels l'ont bien compris et, face aux risques d'enlèvements, les propriétaires n'hésitent plus à s'armer, regrette le **New York Times**.

ÉCONOMIE p.42

Les mirages des cryptocités d'or

Des cryptomillionnaires rêvent de construire des villes privées autonomes en partant de zéro. Mais, du Salvador au Honduras, leurs projets reproduisent les erreurs du passé colonial. Une enquête de la **MIT Technology Review**.

LIBAN p.28

Le café où tout le monde est le bienvenu

Newlines Magazine raconte l'histoire mouvementée du café Ahwak, à Tripoli, qui depuis 2008 offre un havre de paix aux minorités.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

- Ha'aretz** Tel-Aviv, quotidien. **Asahi Shimbun** Tokyo, quotidien. **The Christian Science Monitor**, Boston, hebdomadaire.
- The Economist** Londres, hebdomadaire.
- L'Espresso** Rome, hebdomadaire. **Ethnos** Athènes, quotidien. **Expresso** Lisbonne, hebdomadaire. **Financial Times** Londres, quotidien. **FTChinese** (ftchinese.com) Londres, en ligne. **The Guardian** Londres, quotidien. **Hakai Magazine** (hakaimagazine.com) Victoria (Canada), en ligne. **I Kathemirini** Athènes, quotidien. **MIT Technology Review** Cambridge (États-Unis), bimestriel.
- NewFrame** (newframe.com) Johannesburg, en ligne. **Newlines Magazine** (newlinesmag.com) Washington, en ligne. **The New York Times** New York, quotidien. **El País América** (elpais.com/america) Mexico, en ligne. **The Spectator** Londres, hebdomadaire. **Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien. **The Sunday Times** Londres, hebdomadaire. **The Times** Londres, quotidien. **UnHerd** (unherd.com) Londres, en ligne. **Die Zeit** Hambourg, hebdomadaire.



PHOTO KATRINA ZÖE NORBOM

360°

p.50

Les aventurières de la Race to Alaska

Kayaks, paddles et bateaux à voile et à pédales participent à cette course sans moteur. **Hakai Magazine** a suivi le parcours d'un équipage de navigatrices non professionnelles au large des États-Unis et du Canada.



SOMMAIRE

D'un continent à l'autre

6. **Ukraine.** "Nous sommes prêts à bâtir un nouveau pays"
 8. **Chypre.** Limassol en crise
 10. **Royaume-Uni.** Haro sur les résidences secondaires
 12. **Portugal.** Le juteux business de la santé mentale
 13. **Société.** Sauvons les Kevin!
 14. **Série d'été.** L'île de Ré, ou l'indolence des vacanciers
 16. **Japon.** "Je m'inquiète de l'avenir de la démocratie"
 18. **Chine.** "Run", les envies d'ailleurs de la jeunesse chinoise
 20. **États-Unis.** Pensionnats amérindiens, une mue inachevée
 24. **Chili.** Les vins de l'extrême
 26. **Afrique du Sud.** Orania, éden monochrome
 28. **Liban.** Au café Ahwak, tout le monde est le bienvenu

À la une

32. Les jardins, lieux des nouvelles utopies

Transversales

42. **Économie.** Les mirages des cryptocités d'or
 46. **Controverse.** Peut-on encore manger du poulpe ?
 47. **Signaux.** L'avocat, pas si vert
 48. **Sciences.** Mars sur Terre
 360°
 50. **Série d'été.** Les aventurières de la Race to Alaska
 54. **Culture.** DALL-E, la poésie à l'état vierge
 56. **Sport.** La médaille d'or de la flemme va aux Anglais
 57. **Voyage.** L'été à Storpellinge
 58. **Histoire.** Leonard Cohen face aux soldats israéliens



SUR NOTRE SITE

Climat. Comment résister à la canicule ?

Les épisodes de forte chaleur, plus fréquents et plus extrêmes qu'auparavant, mettent en danger la vie de millions de personnes. Quelles en sont les conséquences sociales et environnementales? Comment s'adapte-t-on à la canicule au Pakistan, en Chine ou au Royaume-Uni?
 Les réponses de la presse étrangère.

Mode. En Irak, la pilosité fait l'homme

Dans la mosaïque de communautés qu'est l'Irak, la barbe, taillée ou non, et la moustache, fournie ou pas, sont des marqueurs identitaires, explique de manière décalée **The Economist**.

Culture. Mes plus beaux souvenirs de lectures d'été

Quoi de plus ressourçant, relaxant et dépaysant que de s'oublier des heures durant dans les livres que l'on a jamais eu le temps d'ouvrir dans l'année? Un journaliste du **New York Times** donne pistes et conseils pour mieux s'évader.

L'horoscope de Rob Breznsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.

Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.



À NOS LECTEURS

Courrier international interrompt sa parution pendant trois semaines. Rendez-vous pour le prochain numéro de l'hebdomadaire le 11 août.

Notre site, lui, ne s'arrête pas pendant les vacances.

Retrouvez toute l'actualité internationale vue par la presse étrangère sur courrierinternational.com.

Et, tous les matins, le Réveil Courrier et ce que vous avez manqué pendant que vous dormiez...

La rédaction de Courrier international vous souhaite de très bonnes vacances.



Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : Courrier international
 Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- 1 AN (52 numéros) au prix de ~~129 €~~ au lieu de ~~218,80 €~~*
 1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de ~~159 €~~ au lieu de ~~269,80 €~~*
 RCO22BAO003

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

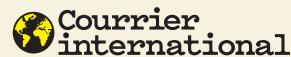
CP VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de Courrier international

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2022>
 ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Pour l'étranger, nous consulter. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi informatique et libertés du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Pour toute réclamation : www.cnil.fr.



Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier

Votre abonnement à l'étranger :

- Belgique :**
 (32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com
États-Unis/Canada :
 (1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com
Suisse :
 (41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch



Édité par Courrier international SA, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106400 €
 Actionnaire : La Société éditrice du Monde
 Président du directoire, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
 Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
 Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
 Dépôt légal Juillet 2022. Commission paritaire n° 0722C82101.
 ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
 Directrice de la rédaction Claire Carrard (1658) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (1612) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (1677), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Responsable du numérique Joffrey Ricome Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (1631), Conception graphique Javier Errea Comunicación
 ÉDITION Anouk Delpoit (1698), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (1730) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 1748) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 1695), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 1636), Catherine Guichard (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 1604), Carole Lyon (Belgique, 1736), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 1974), Beniamino Morante (Italie, 1972), Héléne Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carolin Lohrenz (chef de rubrique, 1693) AMÉRIQUES Béatrice Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 1614), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 1657), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 1639), Christine Chameau (Asie du Sud-Est, 1624), Zhang Zhulin (Chine, 1747), Carole Dieterich (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abaramia (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechali (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussin (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Faivre (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALS Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 1647), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 1615), Annick Rivoyre (Économie) MAGAZINE 360° Marie Béloil (chef des informations, 1732), Hugo Florent (1674), Delphine Veaudor (1676) HISTOIRE Mélanie Lifschitz (1696)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Antoine Cuny-LeCallet, Gabriel Hassan (éditeur web, 1632), Carole Lyon (éditeur web, 1736), Hoda Saliby (éditeur web, 1635), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 1665), Louise Dugeai (développement web) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (1651), Jean-Luc Majouret (1642)
 TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 1735), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérol, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichello (chef de service, 1617), Benjamin Fernandez, Jonnathan Renaud-Badet, Pierrick Van-The ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 1641), Lidwine Kervella (1610), Stéphanie Saindon (1653), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 1637), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (1670) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (1666)
 AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 1737), Jessica Robineau (1608), Alizée Marchal (1738)
 DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 4535) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Giuseppe Ardini, Murielle Bachelier, Étienne Bianchi, Aurélie Boissière, Jean-Baptiste Bor, Emmanuelle Bour, Cécile Chemel, Anne-Françoise Cochet, Marie-Ange Constantin, Camille Dalicieux, Marie Daoudal, Céline Dompierre, Zineb El Mountassir, Jeanne Fournelle, Louise Henry, Marah Ibrahim, Elorri Laborde, Mathilde Loire, Astrid Mouget, Ophélie Négros, Éléonore Nicolas, Isabelle Taudière, Yuta Yagishita, Zheng Yiqian, Gudrun Zett, Chenxi Zhang

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 0157282000 Présidente Laurence Bonicalzi Bridier, Directrice générale adjointe, Marketing & Études Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 88), Directeur délégué, directeur de Marque Courrier international Stevee Dablin (0157283884) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 3700) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 3021) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Stevee Dablin (stevee.dablin@mpublicite.fr, 3884)
 RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (1606) Lucie Madalena (gestion) Droits Blandine Mosnat (1652) Comptabilité 014888455 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale international Saveria Colosimo Morin (0157283220) Chef de produits Valentin Moreau (0157283399) Communication et promotion Brigitte Billiard, Christiane Montillet MARKETING Sophie Gerbaud (directrice, 1618), Véronique Lallemand (1691), Véronique Saudemont (1739), Kevin Jolivet (1689), Martine Prévot (1649), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino

Modifications de services ventes au numéro, réassort 0805 05 0147 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 - 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 0157674496 (du lundi au vendredi de 9 h à 18 h) Courriel:abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 119 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in Aug and in Dec), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ, and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o ExpressMag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Origine du papier : UK, Allemagne, 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Eutrophisations : Pst - 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres conformes à la norme Blue Angel.





HORS-SÉRIE

Le Monde MÉMORABLE

300 QUESTIONS DE CULTURE GÉNÉRALE

par les journalistes du *Monde*



Et si vous jouiez avec vos connaissances ? Et si revenait le plaisir de cet effort si particulier qui consiste à retrouver une date, un lieu, un nom, un événement, le titre d'un livre, un chiffre significatif ?

Ce hors-série vous invite à cultiver vos savoirs de façon ludique, à travers des extraits d'articles et des infographies du *Monde*. La satisfaction de comprendre, d'apprendre, de mémoriser.

300 QUESTIONS DE CULTURE GÉNÉRALE

Un hors-série du « Monde »

100 pages - 7,95 €

Chez votre marchand de journaux et sur lemonde.fr/boutique

d'un
continent
à l'autre.

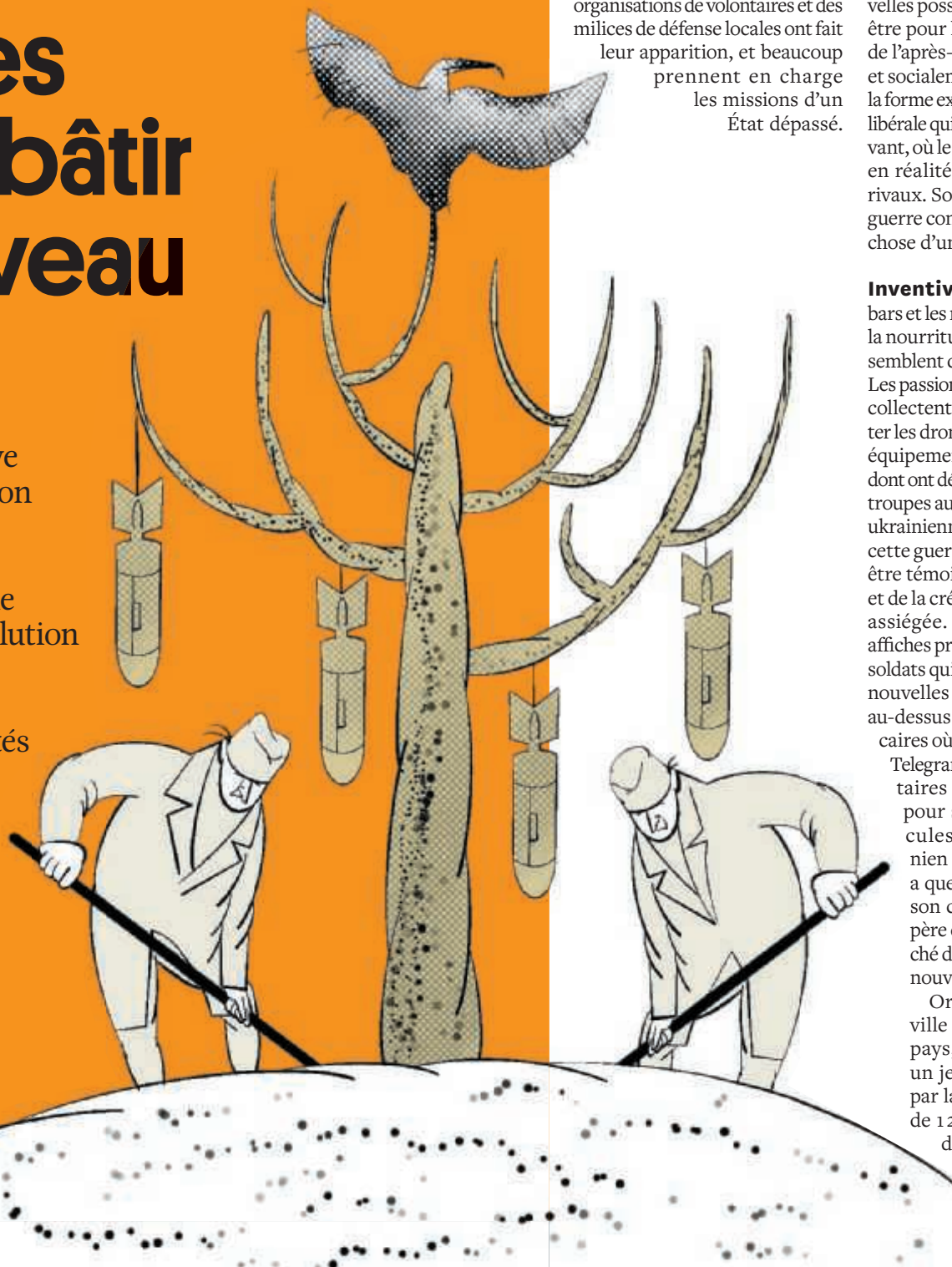
europa



France	13
Asie	16
Amériques.....	20
Afrique.....	25
Moyen-Orient...	28

Ukraine. “Nous sommes prêts à bâtir un nouveau pays”

La mobilisation massive des civils face à l'invasion russe a transformé la société ukrainienne. Ce reporter britannique parle même d'une révolution en cours dans ce pays jusque-là désuni et malmené par les rivalités entre oligarques.



✓ Dessin de Ramsés, Cuba.

—UnHerd Londres

La guerre a toujours été une matrice de l'innovation : elle constitue une réinitialisation pour des sociétés contraintes d'adopter n'importe quelle méthode susceptible de leur permettre de survivre. La vague de volontariat qui s'est emparée de l'Ukraine en est un exemple frappant : des groupes d'entraide, des organisations de volontaires et des milices de défense locales ont fait leur apparition, et beaucoup prennent en charge les missions d'un État dépassé.



REPORTAGE

On pourrait presque parler d'un “anarchisme de guerre”, comparable au “socialisme de guerre” appliqué par le capitalisme industriel pendant les guerres mondiales, ce qui a ouvert la voie à l'avènement de la social-démocratie de l'après-guerre. La relation qu'entretient la population avec un État souvent distant et dysfonctionnel est en train d'être redéfinie; de nouvelles possibilités s'ouvrent peut-être pour la société ukrainienne de l'après-guerre, politiquement et socialement plus inclusive que la forme extérieure de démocratie libérale qui était appliquée auparavant, où le pouvoir politique était en réalité le jouet d'oligarques rivaux. Sous bien des aspects, la guerre contre la Russie a quelque chose d'une révolution.

Inventivité populaire. Les bars et les restaurants donnent de la nourriture aux réfugiés et rassemblent des fonds pour l'armée. Les passionnés de cryptomonnaie collectent de l'argent pour acheter les drones commerciaux et les équipements de visée nocturne dont ont désespérément besoin les troupes au front. La société civile ukrainienne se trouve au cœur de cette guerre, et partout l'on peut être témoin du sens du sacrifice et de la créativité de cette nation assiégée. Sur la chaussée, des affiches présentent des photos de soldats qui remercient pour leurs nouvelles lunettes infrarouges, au-dessus des coordonnées bancaires où envoyer les fonds; sur Telegram, des milices de volontaires appellent à des dons pour se procurer des véhicules; un vétérinaire ukrainien que j'ai rencontré il y a quelques années a vendu son café, une affaire prospère dans un quartier branché de Kiev, pour acheter un nouveau drone à son unité. Originaire d'Oujhorod, ville paisible de l'ouest du pays, Andriy Lioubka est un jeune romancier salué par la critique. C'est à plus de 1 200 kilomètres à l'est de ses Carpates natales que je l'ai rencontré, à Sloviansk, qui se trouve désormais

sur le front, dans le Donbass. Il livrait de nouveaux 4x4, des vivres et des générateurs aux fantassins des forces de la défense territoriale d'Oujhorod, milice composée de volontaires qui tient dorénavant des tranchées stratégiques sur place.

Dans un anglais parfait, il s'exprime avec l'aisance un peu lasse de quelqu'un qui a l'habitude d'être interviewé par des étrangers, du moins en des temps moins dramatiques. *"Aujourd'hui, je ne peux pas travailler comme je le fais d'ordinaire, parce que je ne peux pas me concentrer, me focaliser sur mon travail, vous voyez, me dit-il tandis que les sirènes hurlent sans cesse en arrière-plan. Il m'est impossible d'écrire ou de traduire. Et c'est pour ça que j'ai décidé de me consacrer à ce travail physique, très régulier."*

Son premier appel à une collecte de fonds, sur Facebook, a récolté deux fois plus d'argent qu'il ne l'espérait, ce qui lui a permis d'ache-



Avant la guerre, beaucoup d'Ukrainiens de la rue étaient extrêmement mécontents de la gestion du pays : des millions étaient partis en Europe, et en Russie, en quête de meilleures possibilités. La révolution de Maïdan [en février 2014] a maintenu le pays hors de l'orbite russe – à un coût terrible –, mais pour le reste les choses n'ont pas assez changé.

Aujourd'hui, cependant, Andriy se sert de sa notoriété d'étoile montante de la littérature pour fournir de l'équipement qui pourra contribuer à protéger les vies de ses camarades volontaires d'Oujhorod sur le front. Il fait sa part pour la

Avant la guerre, la gestion du pays était décriée par beaucoup d'Ukrainiens.

Un vétéran a vendu son café dans un quartier branché de Kiev, pour acheter un drone à son unité.

ter deux 4x4 pour les forces de la défense territoriale d'Oujhorod postées dans le Donbass, mal équipées. Maintenant, il effectue régulièrement des déplacements pour transférer des véhicules tout-terrain récupérés en Europe occidentale aux volontaires de sa ville natale, qui se battent à l'autre bout de ce vaste pays. Lioubka, qui critiquait dans ses œuvres la société ukrainienne d'avant-guerre – son roman *Karbid*, bien accueilli par la critique et traduit depuis peu en anglais, est une fable qui raconte comment toute la population d'Ukraine passe en contrebande en Europe de l'Ouest à l'aide d'un tunnel –, considère que la guerre a rassemblé une nation jusque-là divisée.

"C'était peut-être la première fois que je venais dans le Donbass, m'explique-t-il. Mais, aujourd'hui, nous faisons mutuellement des pas les uns vers les autres, parce que beaucoup de gens du Donbass vivent maintenant dans nos villes dans l'ouest de l'Ukraine. Et, bien sûr, c'est une méthode très rapide pour créer une nation ukrainienne, et ça fonctionne parfaitement. C'est une des principales réussites de cette

guerre de Poutine. Et c'est bien sûr le contraire de ce qu'il avait prévu."

Pour les territoriaux d'Oujhorod qui se battent loin de chez eux, à Sloviensk, la guerre est un terrible devoir auquel ils ne peuvent se soustraire. À 46 ans, Fédir Sandor, professeur de sociologie et père de quatre enfants, a quitté son poste à l'université d'Oujhorod pour partir dans le Donbass. Une photographie où on le voit préparer ses étudiants à leurs examens depuis sa tranchée sur le front est récemment devenue virale sur les réseaux sociaux ukrainiens. Quand je le rencontre, à Sloviensk – il a refusé de me guider jusqu'à ses positions, car ses camarades y subissent constamment des pertes du fait des pilonnages russes –, Sandor me détaille les circonstances difficiles dans lesquelles il vit.

"Donc, pour moi, c'est une expérience complètement nouvelle, parce que je n'ai jamais servi dans l'armée, jamais pris part à aucune activité militaire, et maintenant

"Nous faisons des pas les uns vers les autres. Une méthode très rapide pour créer une nation ukrainienne."

Andriy Lioubka,
ÉCRIVAIN

j'apprends – avant, j'enseignais à des étudiants, et maintenant c'est moi qui apprend!" Chauve, trapu, avec une épaisse barbe blonde, on ne voit plus guère de traces du professeur de sociologie qu'il était encore il y a quatre mois dans le vétéran en gilet pare-éclats qui se tient devant moi. *"Aujourd'hui, c'étaient des armes à sous-munitions, parfois ce sont des armes chimiques, me dit-il. Hier, la maison où vivent des soldats a été touchée, il y a eu trois blessés. C'est pour ça que l'arme principale du soldat, c'est la pelle!"* Il rit.

Protéger les vies. Les combattants de la défense territoriale subissent un taux de pertes alarmant, et les vidéos montrant, sur les réseaux sociaux, des volontaires qui refusent de se battre parce qu'ils manquent d'armes, ou d'épouses et de mères qui manifestent contre le fait que les hommes soient envoyés dans le lointain Donbass, sont régulièrement partagées sur les comptes prorusses. J'ai demandé à Sandor s'il estimait avoir été correctement préparé, en tant que volontaire sans aucune formation, quand la guerre a éclaté. *"On s'entraînait à utiliser des mitrailleuses, à tirer dans une situation différente de ce qu'on apprend ici,* répond-il. *Ce n'est pas une guerre de mitrailleuses, mais d'artillerie et d'informatique. Mais je ne veux pas que ma*

femme soit menacée de viol, comme à Boutcha. Mieux vaut qu'on arrête ça ici." Tandis que les membres de la défense territoriale se familiarisent avec leurs nouveaux 4x4 – je suis surpris d'entendre résonner *Emerge*, du groupe électro américain Fischerspooner, qui braille par les vitres ouvertes alors qu'ils manipulent les commandes –, je discute avec Andriy, recroquevillé à cause d'un vent froid qui n'est pas de saison. *"Là, je pense que ça doit être notre onzième voiture, en trois semaines,"* commente-t-il, satisfait.

Il est visible qu'il a le sentiment d'avoir accompli quelque chose.



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Suivez toute l'actualité de la guerre en Ukraine à travers les témoignages et les reportages sur le terrain mais aussi les analyses et les commentaires de la presse étrangère, traduits en français sur notre site.

nation en ces instants fatidiques, et ce faisant, comme nombre de ses compatriotes, il s'estime plus impliqué personnellement dans la nouvelle Ukraine qui se forge dans la guerre. *"De très profonds changements sont actuellement à l'œuvre dans la conscience des gens, me confie-t-il. Donc je me dis que nous avons peut-être besoin d'un tel séisme, d'une grande guerre, vous voyez, parce que maintenant nous sommes prêts à bâtir un nouveau pays, qui sera bien, et tout ce dont nous avons besoin désormais, c'est de la victoire, et de la paix."*

— **Aris Roussinos**
Publié le 1^{er} juillet

SOURCE



UNHERD

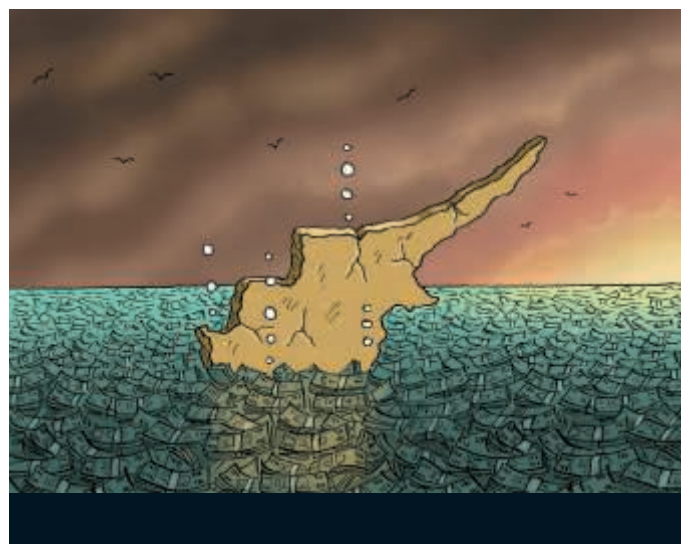
Londres, Royaume-Uni
unherd.com

Fondé par le journaliste conservateur Tim Montgomerie en 2017, le site Internet s'adresse aux personnes qui "refusent de suivre le troupeau" (*herd*, en anglais), et veulent "en apprendre davantage sur des idées et des personnes" *unheard-of* ("inédites"). Décrit comme "non partisan", *Unherd* travaille sur cinq grands sujets : le capitalisme, la technologie, les périphéries, la religion et la pensée unique.

CHYPRE

Limassol, la petite Moscou, est en crise

La deuxième ville de l'île abrite depuis des années une importante communauté russe, essentielle pour l'économie locale. Mais, depuis le début du conflit en Ukraine, tout a changé.



CARTOON MOVEMENT

—L'Espresso Rome

Il y a trois choses à savoir pour survivre aux sanctions prises à l'encontre de la Russie. Ekaterina les passe en revue sur le bout de ses doigts. Telegram permet d'accéder au marché noir et de changer roubles et euros ; la Serbie et la Géorgie sont les deux pays par lesquels il faut passer pour rejoindre la mère patrie, à l'heure où les vols sont suspendus ; enfin, si votre compte bancaire a été gelé, il existe un réseau d'avocats vers qui se tourner pour demander la levée du blocage.

« Cela ne vaut que pour les citoyens dont la seule faute est d'avoir un passeport russe : depuis la guerre en Crimée, les oligarques ont appris à mettre leur patrimoine à l'abri des sanctions », précise-t-elle. Les palmiers fouettés par le vent derrière Ekaterina et les températures flirtant avec les 40 °C confirment que l'Ukraine est loin. Même si les conséquences du conflit n'ont pas tardé à se manifester à Limassol aussi, deuxième ville de Chypre.

Sur le front de mer, une foule d'indices rappelle que l'image de « Moscou de la Méditerranée » que se donne la ville est plus que méritée. Les inscriptions en caractères cyrilliques sur les enseignes des kiosques, les bateaux à moteur baptisés *Sputnik* ou *Kirill*, ou encore les caissières de supermarché qui vous annoncent le total en russe concourent à cette impression étrange de se trouver dans une station balnéaire donnant sur la mer Noire plutôt que sur la Méditerranée.

Car, avec une communauté de 50 000 expatriés, Limassol est un monument à l'amitié entre la petite île et le géant russe. De fait, des décennies durant, Chypre a cultivé un rapport exclusif avec les investisseurs et les touristes de la lointaine Russie. Seulement voilà, à l'heure où cet État membre de l'Union européenne se joint à la politique de sanctions contre Moscou, le sort de la communauté russe et d'une économie locale habituée à compter sur la Russie ne tient plus qu'à un fil. Coincés entre

les sanctions européennes d'un côté et les restrictions imposées par la mère patrie de l'autre, les habitants qui possèdent la double nationalité, eux, se posent des questions sur leur avenir.

Pour contourner le blocage des transferts d'argent entre les deux pays, beaucoup se rabattent sur le marché noir, sur Telegram. « Vends 100 000 euros contre des roubles », lit Ekaterina à haute voix, parcourant les messages d'un groupe. « Échange euros contre roubles, très urgent », dit une autre annonce.

Dans les semaines qui ont suivi l'invasion de l'Ukraine, quelques grappes de Russes ont défilé sur le front de mer, en signe de solidarité avec la mère patrie. Puis la communauté s'est murée dans le silence. La station de radio la plus écoutée, Russian Wave, continue de diffuser sur ses ondes les chansons des pop stars à la mode à Moscou, mais se refuse à tout commentaire. Quant au festival culturel russo-chypriote qui aurait dû animer la ville comme chaque année, il est remis à une date ultérieure. « Ça a été un choc : il y a encore peu, on était appréciés, maintenant on nous traite comme des brebis galeuses. Pourtant, on a la nationalité chypriote et, cette île, c'est chez nous », se désole Ekaterina.

« Passeports dorés ». Plus loin, une ribambelle de photos en noir et blanc vendues au milieu des babioles du bazar de Limassol retracent le lien qui unit l'île d'Aphrodite à Moscou. Un lien qui remonte à l'époque où l'influent Parti communiste chypriote, qui a vu le jour à Limassol et demeure encore aujourd'hui la deuxième force politique de l'île, nourrissait les échanges culturels entre les deux pays. La politique

des « passeports dorés » a pesé plus lourd encore dans la balance.

En effet, grâce à une initiative du gouvernement, suspendue en 2020, les citoyens qui investissaient plus de 2,5 millions d'euros sur l'île pouvaient obtenir la nationalité chypriote, et donc un passeport européen,

Les chambres d'hôtel vides, ce sont surtout des réfugiés ukrainiens qui sont venus les remplir.

pour eux et pour leur famille. Les bénéficiaires du programme ont été près de 7 000, dont une moitié de Russes. Moscou reste aujourd'hui le premier partenaire économique de Chypre, assurant plus de 25 % des investissements étrangers. Et ce n'est pas tout.

Avant que les vols entre les deux pays soient suspendus, les touristes en provenance de Moscou étaient les deuxièmes en nombre, après les Anglais. Les plus disposés à mettre la main au porte-monnaie aussi.

Aujourd'hui, dans les navettes qui longent le front de mer, où les arrêts portent le nom des hôtels qui constellent l'horizon, beaucoup de places sont vides. « Il n'y avait que les Russes qui étaient capables de déboursier 100 000 euros d'un claquement de doigts », commente Marinos Dimitriou, bijoutier de son état, en nous montrant dans sa vitrine une montre de luxe résistante à l'eau : « Ça m'étonnerait que j'arrive à la vendre cet été, celle-là. » D'après le gouvernement, le manque à gagner découlant de l'absence des Russes devrait se chiffrer à plus de 600 millions d'euros pour l'île. « Pour nous, c'est une mascarade : les touristes à qui on empêche de visiter l'île iront à côté, en Turquie, le pays

↳ Dessin de Marian Kamensky, Slovaquie.

qui occupe depuis cinquante ans la partie nord de Chypre, s'empare Haris Theocharous, président de l'Union des hôteliers de Limassol. On est solidaires de l'Ukraine, mais notre petite île est en train de payer un prix disproportionné par rapport à d'autres pays européens. » Les chambres d'hôtel vides, ce sont surtout des réfugiés ukrainiens qui sont venus les remplir, pendant les premiers mois.

Plus loin, dans la campagne proche de Nicosie, nous voici devant l'église orthodoxe dédiée à saint André et aux saints russes. Un point de ralliement pour la communauté slave de l'île. Le père Isaïah déambule entre les familles arrivées de Kiev qui jouent sur le parvis et bénit à tour de bras. « Avant la guerre, personne ne faisait le distinguo entre Russes et Ukrainiens : on priait tous dans la même langue. C'est ce qu'on essaie de préserver, mais plus la guerre traîne en longueur, plus ce sera difficile », concède-t-il.

Avenir incertain. Pendant que les habitants de l'île s'interrogent sur la durée du conflit, c'est en train de devenir la croix et la bannière pour trouver un appartement libre à Limassol. Depuis le début de la guerre, plus de 20 000 personnes ont débarqué sur l'île : des réfugiés ukrainiens, mais aussi des employés d'entreprises russes qui ont leur siège à Chypre et sont en train d'y muter leur personnel.

L'avenir des rapports entre les anciens alliés reste donc incertain. « L'île mise déjà sur d'autres investisseurs, comme les Libanais et les Israéliens, mais les Russes étaient les plus stables, les plus disposés à financer des projets de long terme, comme des universités ou des hôpitaux », explique Pavlos Loizou, patron d'un cabinet d'analyse immobilière. Quelqu'un prendra-t-il leur place ? Il est trop tôt pour le dire. »

Ainsi, pendant que les navires de croisière passent au large de Limassol, la petite île occupée au fil des siècles par les Vénitiens, les Templiers et les Anglais attend de découvrir le visage du prochain étranger qui débarquera sur ses rives, portant dans ses valises des projets ambitieux et surtout des devises sonnantes et rébuchantes.

—Elena Kaniadakis
Publié le 3 juillet



COURRIER INTERNATIONAL



ROYAUME-UNI

Haro sur les résidences secondaires

Depuis la pandémie, les stations balnéaires sont prises d'assaut par les riches citadins, et les prix de l'immobilier flambent. Résultat : les conditions d'installation sont de plus en plus drastiques.



—The Sunday Times
Londres

En gros, ce sont des sauterelles. Une plaie qui débarque, se nourrit et s'en va", déclare Rob, un policier de Port Isaac, dans le nord des Cornouailles. Le fléau qui ravage cette communauté ? Les propriétaires de résidence secondaire. Le ressentiment envers ces riches étrangers grandit dans les sites touristiques de Grande-Bretagne au fur et à mesure que la chaleur estivale monte.

À cause de ces intrus fortunés, les autochtones ne peuvent plus acheter de logement dans leur propre ville. La semaine dernière, le café Chester by the

River, dans ce comté du sud-ouest de l'Angleterre, a annoncé à ses clients qu'il fonctionnerait désormais en self-service parce qu'il ne pouvait pas trouver de personnel "faute de logements abordables (ou de logements tout court)" dans la région. Les propriétaires de résidence secondaire affirment soutenir les économies locales qui reposent sur le tourisme, mais, précise Rob, "quand est-ce qu'on voit une Range Rover garée devant

"On est ravis de les plumer, mais on serait plus heureux sans eux."

Jem, PÊCHEUR À NEWLYN

la supérette ? La seule économie qu'ils soutiennent, ce sont les supermarchés en ligne." Et une fois la saison passée, les localités se transforment en villes fantômes.

Ce mécontentement s'est transformé en action. En juin, les habitants de Whitby, dans le nord-est de l'Angleterre, ont décidé par 2 111 voix contre 157 d'interdire tout achat de nouvelles maisons et de terrains non destinés à l'usage de résidence principale. Ce référendum local n'est pas juridiquement contraignant, mais la question fera l'objet d'une consultation publique en septembre, et si elle est approuvée par le conseil local, l'interdiction entrera en vigueur à la fin de l'année.

Plafonds. St Ives, en Cornouailles, avait adopté une mesure similaire en 2016. Les prochains champs de bataille sont Brighton & Hove, dans le sud-est du pays, qui projette d'interdire les achats de logements si les résidences secondaires atteignent 20 % du parc immobilier, et Wells-next-the-Sea, où les résidences secondaires et les locations de vacances représentent 38 % des logements.

Mais que se passerait-il si on interdisait tout simplement à quiconque de posséder une résidence secondaire ? Pas juste les nouvelles maisons, mais toutes ? Les autochtones en colère ne devraient-ils pas se méfier de ce qu'ils souhaitent ?

C'est l'avis de Christian Hilber. Professeur de géographie économique à la London School of Economics, il a étudié une interdiction de construire des chalets destinés au marché des résidences secondaires dans certaines régions de Suisse et suit ce qui se passe à St Ives. "Si [dans cette ville] l'interdiction avait pour but d'aider les jeunes qui ont du mal à trouver un emploi décent et un logement abordable, elle a lamentablement échoué", écrit-il dans un blog.

Dans le cas des chalets suisses, les personnes qui voulaient une résidence secondaire ont acheté en France et en Autriche, le parc a diminué à cause de l'interdiction de construire et la valeur des biens a, in fine, connu une hausse, si bien que les propriétaires existants sont devenus plus riches. St Ives a connu un phénomène similaire : le prix

de l'immobilier a augmenté de 27 % entre 2016 et 2021, selon l'agence immobilière Hamptons. Et rien n'empêche les habitants d'acheter un bien et de le revendre à une personne extérieure à la ville avec un beau bénéfice.

Pendant la pandémie, les citadins ont déferlé sur les côtes britanniques pour prendre leur retraite anticipée, travailler à distance ou investir dans le boom des vacances au pays. Un logement au bord de la mer coûte désormais en général 324 798 livres [383 238 euros] - 17 % de plus que la moyenne nationale. "On peut dire que la pandémie a contribué à relancer le prix de l'immobilier sur toute la longueur et la largeur de la côte britannique", confirme un agent immobilier.

Mais il est difficile de mesurer la contribution des propriétaires de résidence secondaire à l'économie locale. Prenons les Cornouailles, par exemple : le tourisme est le plus gros employeur, avec un emploi sur cinq. Pourtant, même si le secteur doit croître de 3,8 % par an jusqu'en 2025, le PIB de la région demeure inférieur de

Au pays de Galles, certains vont devoir payer 900 livres par mois de taxe d'habitation.

70 % à la moyenne nationale parce que les emplois qu'il génère sont en général saisonniers et mal payés.

Reste que les villes touristiques sont confrontées à un cercle vicieux : tout dommage au tourisme nuit aux salaires locaux, si bien que les gens du coin ont encore plus de mal à économiser suffisamment pour réunir le dépôt de garantie nécessaire à l'achat d'un logement. "S'ils savaient à quel point on les déteste, ils vendraient et partiraient, confie pourtant Jem, un pêcheur qui vend sa pêche aux restaurants de Newlyn, en Cornouailles. On est ravis de les plumer, mais on serait plus heureux sans eux", ajoute-t-il. Selon certains experts, il vaudrait mieux réformer les locations privées, construire des logements sociaux et améliorer l'accès au financement pour les primo-acquéreurs afin de relâcher les

↳ Dessin d'Arcadio paru dans la Prensa Libre, San José, Costa Rica.

tensions. "Les tendances qu'on constate dans les sites touristiques sont dans une certaine mesure une amplification de ce qui se passe au niveau national", assure ainsi l'économiste Ian Mulheim. Le sujet devrait donc être abordé à l'échelle du pays. Se concentrer sur les sites de vacances, c'est déplacer le problème vers la ville ou le village voisin.

Vague de ventes. Et si on ne peut pas interdire les résidences secondaires, taxons-les. En 2015, le ministre des Finances conservateur George Osborne avait introduit une surcharge de 3 % des droits de timbre pour chaque logement supplémentaire acheté par un propriétaire. Mais depuis, le taux de biens achetés au titre de résidence secondaire n'a que légèrement baissé au Royaume-Uni. La vérité, c'est que quand les taux d'intérêt sont bas et le prix de l'immobilier en constante augmentation, il est difficile de résister à la tentation de stocker son argent dans l'immobilier.

Le gouvernement a déclaré en mai qu'il donnerait aux autorités locales le pouvoir de doubler la taxe d'habitation des résidences secondaires. C'est déjà possible au pays de Galles, et elles pourront la quadrupler à partir du 1^{er} avril 2023. À Gwynedd, sur la "Riviera galloise", certains vont devoir payer 900 livres [1 061 euros] par mois de taxe d'habitation et on assiste à une vague de ventes de résidences secondaires, d'après la presse du nord du pays de Galles.

Depuis qu'il a vu des quadragénaires comme lui avoir du mal à acheter dans sa circonscription, Luke Pollard, un député travailliste des Cornouailles, est favorable au quadruplement de la taxe d'habitation pour les résidences secondaires. Une femme lui a confié ne plus croiser personne quand elle promène son chien l'hiver et ne pas pouvoir aller chercher une bouteille de lait parce qu'il n'y a plus un magasin d'ouvert dans son village hors saison.

"Il n'y a plus d'équilibre, et les gens veulent des mesures plus audacieuses", déclare Luke Pollard. C'est profond pour les habitants : c'est leur identité et leur sentiment d'appartenance qui sont en jeu."

—Melissa York
Publié le 18 juin

VOUS AVEZ TOURNÉ LA PAGE DU **BITCOIN** UN PEU VITE.

Et pourtant il vous faisait de l'œil.



Avec la conjoncture économique actuelle,
les cryptos sont plus que jamais d'actualité.



Invest in the future now*
coinhouse.com

**LES CRYPTOS
C'EST NOW.****



*Investir dans l'avenir maintenant / **Tout de suite. L'investissement dans des actifs numériques comporte un risque de perte en capital totale ou partielle. Coinhouse, SAS au capital de 10 000€, RCS Paris n°815 254 545 dont le siège social est sis 14, avenue de l'Opéra, 75001 Paris, enregistrée auprès de l'AMF sous le n°E2020-001.

PORTUGAL

Le juteux business de la santé mentale

Avec la pandémie, les troubles psychologiques se sont multipliés. Et certains en profitent, sans formation en psychologie ou en psychiatrie. En 2021, les plaintes pour usurpation de fonction ont été multipliées par six dans le pays.

→ Dessin d'Émilie Seron paru dans *Le Soir*, Bruxelles.



— **Expresso** Lisbonne

En janvier de l'année dernière, Paula Fernandes, 53 ans, une femme au foyer de Maia, à Porto, a fait appel aux services de la Clinica da Mente. Elle avait entendu parler à la télévision de l'établissement et de la psychothérapie HBM (*human behaviour map* – carte du comportement humain), une technique créée par Pedro Brás, son directeur. Elle était convaincue qu'elle allait enfin pouvoir surmonter la dépression dont elle souffrait depuis "plus de vingt ans" et arrêter le traitement prescrit par les psychiatres. "Je me suis dit que j'étais sauvée."

Or elle a été "obligée" de payer "tout de suite" un pack de consultations. "Ils m'ont mise au pied du mur : ils m'ont dit que sinon je paierais plus cher et j'ai accepté. J'ai dépensé en tout 1900 euros pour un traitement qui est passé d'hebdomadaire à mensuel en peu de temps." Le traitement consistait en "conversations avec une psychologue et séances d'hypnothérapie où j'écoutais de la musique", explique-t-elle.

Elle change de ton quand elle raconte qu'une fois les rendez-vous prévus terminés elle a souffert d'anxiété et a demandé de l'aide. "J'ai eu des crises de panique, j'avais envie de me jeter du balcon. Je dormais quatre heures

et je restais éveillée le reste de la nuit. Les médicaments qu'ils m'avaient retirés me manquaient. Mais la psychologue de la clinique a balayé mes plaintes, elle m'a dit que ça allait passer. J'ai fini par faire appel à ma psychiatrie, qui m'a stabilisée en me redonnant mes médicaments."

Paula considère qu'elle a payé pour une illusion qui l'a laissée plus déséquilibrée qu'avant. Selon la psychiatre Inês Homem de Melo, de Porto, ce n'est que l'un des nombreux cas qui sont arrivés en consultation après l'échec d'un traitement alternatif en vue de soigner une dépression ou une autre maladie mentale. "Il y a une grande incompétence dans ce domaine." Quant à la Clinica da Mente et à la technique de psychothérapie HBM, le médecin ne mâche pas ses mots : "Ils incitent les malades à payer d'avance un pack de consultations au mètre qui coûte des milliers d'euros, comme si c'était la mensualité d'une salle de sport de luxe. Nul ne peut promettre un résultat en x séances à des personnes qui présentent des tableaux cliniques différents."

Elle évoque une affaire similaire que lui a racontée une autre malade. Elle implique une autre clinique, située à São João da Madeira, dans le nord du pays, et un autre directeur, formé à la médecine traditionnelle

chinoise. "La malade m'a raconté qu'ils lui ont proposé un traitement pour la dépression d'une valeur de 7000 euros qui consistait en injections homéopathiques importées d'Allemagne, accompagnées de séances d'électromagnétisme avec un appareil appelé Mora. J'ai été choquée par le prix de cette technique qui ne repose sur aucune preuve scientifique. Désespérée, la dame a réuni toutes ses économies. Ces gens vulnérables voient une personne en blouse qui se qualifie de 'docteur' et tombent dans le piège..."

Culpabilité. Inês Homem de Melo dénonce en outre le discours "antipsychiatrique" et "anti-médecins" de la Clinica da Mente et de son directeur, qu'elle juge "culpabilisateur pour les malades". Elle précise : "Pedro Brás affirme que la maladie mentale n'a pas de cause médicale. Il instille chez les malades la culpabilité de ne pas réussir à en venir à bout sans médicaments. Or il y a des formes de maladie mentale pour lesquelles un traitement pharmacologique est essentiel, la schizophrénie et le trouble bipolaire par exemple. Ce discours peut donc avoir des conséquences dramatiques."

Contacté par *Expresso*, Pedro Brás, responsable de formation et

psychothérapeute depuis quatorze ans, rejette ces accusations et considère que les prix qu'il pratique sont adaptés à la méthode en cause et dément que sa clinique conseille aux patients de se "sevrer" des médicaments.

Ce n'est pas un cas isolé. L'OPP [ordre des psychologues] a reçu 62 plaintes pour usurpation de titre professionnel dans le secteur de la santé mentale en 2021. Les plaignants dénoncent des personnes qui se déclarent abusivement "psychothérapeute", "hypnothérapeute", "coach", "psychologue" et "thérapeute". Le nombre de plaintes a sextuplé

"Je voulais de l'aide et ils m'ont offert un plan pour m'endetter..."

João, ANCIEN PATIENT DE LA CLINICA DA MENTE

par rapport à 2020. L'OPP souligne que les sciences psychologiques font appel à des méthodes, des procédés et des techniques reposant sur l'investigation et la preuve scientifique. Il y a cependant des individus qui ne suivent pas ces codes et représentent "une menace pour la santé publique".

La psychologue et psychothérapeute Isabel Filipe, qui exerce à Matosinhos, au nord de Porto, explique que la pandémie a provoqué l'aggravation de troubles mentaux légers et la multiplication d'entreprises opportunistes. "Les services de santé mentale créatifs et déguisés proposés par des personnes n'ayant ni la formation ni les connaissances professionnelles adéquates ont augmenté. Ce qui est grave, parce qu'ils risquent d'aggraver et de déséquilibrer encore plus l'état émotionnel des personnes. Supprimer un médicament ou interférer dans des traumatismes du passé risque de provoquer des dépressions graves ou de conduire au suicide."

Elle évoque une masseuse exerçant dans un salon de coiffure de Porto qui se qualifie de psychothérapeute "holistique". "Elle s'est lancée dans le domaine de la santé mentale mais en invoquant des techniques de médecine chinoise. Je ne suis pas contre ces thérapies si elles ne se substituent pas à la médecine ou à la psychologie."

Pedro Brás, visage de la Clinica da Mente, contre-attaque. "Tous

ces propos viennent de personnes incapables de gérer et de diriger une psychothérapie. Nous sommes la seule clinique du pays qui mesure l'état psychologique des patients, non seulement au début mais aussi à la fin du traitement, avec une efficacité excellente", assure-t-il.

Musique de spa. La clinique suscite des critiques sur Internet, sur le réseau social Reddit entre autres. La plupart portent principalement sur les sommes considérables à payer immédiatement pour la psychothérapie HBM. José (ce n'est pas son vrai nom), 27 ans, ingénieur en informatique, raconte avoir versé 2100 euros pour un traitement qui consistait à "faire une sieste", "écouter de la musique de spa" et "répéter un script général". João, un autre ancien patient de la clinique, rapporte sur le même réseau social qu'on lui a proposé un traitement de 3500 euros assorti de facilités de paiement. "Ils facturent 200 euros de l'heure la consultation. Je voulais de l'aide et ils m'ont offert un plan pour m'endetter..."

Pedro Brás confirme le tarif de la consultation, qui dure selon lui quatre-vingt-dix minutes, et se targue d'être la plus grande entité privée de santé mentale du pays, avec ses 23 psychologues qui réalisent 20000 consultations par an. Il balaie les critiques. "À chacun son opinion. Aucune entreprise ne plaît à tout le monde. Est-ce qu'on pratique un prix au-dessus de celui du marché? Oui. Est-ce que c'est cher? Non. Le marché veut et a besoin de notre service."

— **Bernardo Mendonça**

Publié le 29 avril

SOURCE



EXPRESSO

Lisbonne, Portugal
Hebdomadaire, 86 000 ex.
expresso.pt

Lancé en 1973 par un député salazariste "libéral", le premier journal moderne pour Portugais cultivés a séduit par sa qualité et son indépendance. Sa principale originalité vient de son format, proche de celui d'un quotidien. "Express" est devenu en 2017 le titre de presse le plus lu du Portugal, quotidiens et hebdomadaires confondus.



france

Société. Il faut sauver les Kévin

Sur fond de discriminations persistantes, beaucoup se sentent otages de leur prénom tant calomnié. Mais ils tiennent enfin un début de revanche.



—The Times Londres

C'est le prénom le plus bafoué de France : ceux qui en sont affublés réussissent en moyenne moins bien à l'école, voient les offres d'emploi leur passer sous le nez et s'attirent toutes sortes de sarcasmes les rares fois où ils parviennent à s'élever dans les hautes sphères.

Aujourd'hui, tous ces infortunés, les Kévin de France, enregistrent une rare victoire alors que pas un mais deux de leurs homonymes ont décroché un poste au Parlement. Une première dans l'histoire de France. "Les Kévin tiennent-ils enfin leur revanche?" s'interrogeait le magazine *Le Point* il y a quelques jours, après l'élection de Kévin Pfeffer, 31 ans, et de Kévin Mauvieux, 30 ans, à l'Assemblée nationale. Ce prénom, parmi les plus populaires entre 1989 et 1994, soulignait l'hebdomadaire, est devenu une source de moqueries pour les 176815 hommes qui l'ont reçu en baptême.

Le pic des Kévin a été atteint en 1991 avec un record de 13330 nouveau-nés ainsi prénommés en France. L'auteur de l'article est lui-même un Kévin - Badeau de

son patronyme. "Je suis un Kévin typique", explique-t-il sur un ton enjoué. Comme la plupart de ses homonymes, il est issu des classes populaires et a grandi à Sarcelles, modeste banlieue du nord de Paris, où "il n'était pas rare d'avoir deux Kévin dans la même classe".

Milieu modeste. Mais cela change après qu'il s'installe dans la capitale pour commencer sa carrière de journaliste. "Il est rare de trouver un Kévin dans les milieux intellectuels parisiens, reconnaît-il. J'ai rencontré des gens très surpris par mon prénom ou qui me demandaient : 'C'est quoi, ce nom?' Évidemment, ça n'a rien d'amusant, mais je ne vais pas me poser en victime."

Kévin Pfeffer et Kévin Mauvieux viennent eux aussi de milieux modestes. Tous les deux sont des représentants du Rassemblement national (RN) de Marine Le Pen, un parti dont les électeurs sont majoritairement issus des classes populaires. Lors de sa précédente tentative pour entrer à l'Assemblée, en 2017, Kévin Pfeffer avait posté sur Twitter qu'il "représentera[if] fièrement tous les Kévin de France, quelle que soit leur origine sociale".

La popularité de ce prénom, dérivé de l'irlandais Caoimhin, témoigne de l'influence de la culture américaine en France : il est peut-être un hommage à Kevin Costner, acteur star de la fin des années 1980, ou à Kevin McCallister, le facétieux personnage incarné par Macaulay Culkin, héros des deux premiers *Maman j'ai raté l'avion*, sortis au début des années 1990. Il y a aussi eu Kevin Richardson des Backstreet Boys. Cela pourrait expliquer pourquoi le prénom Kévin a également atteint des sommets de popula-

Comble de l'avanie, les Kévin ont aussi été vilipendés par Éric Zemmour.

rité en Suisse et en Allemagne. Les Belges et les Néerlandais ne l'ont pas boudé non plus : Kevin De Bruyne, le milieu de terrain de Manchester City et membre des Diables rouges de Belgique, est né près de Gand en 1991. En Angleterre et au pays de Galles, le prénom a battu son record de popularité en 1964 - même si 343 nouveau-nés l'ont encore reçu en baptême en 2020, indique

le Bureau national des statistiques. Aux États-Unis, c'est à la fin des années 1950 et 1960 qu'il a été le plus populaire. Entre 1996 et 2020, on dénombrait presque dix fois plus de bébés Kévin en France qu'en Angleterre et au pays de Galles.

Ces illustres homonymes n'ont toutefois pas été une grande source de réconfort pour les Français otages de ce prénom : le sociologue Baptiste Coulmont a étudié le phénomène et découvert que les Kévin réussissaient généralement moins bien à l'école, probablement parce qu'ils sont majoritairement issus de classes défavorisées. En France, cela vaut également pour les Brandon, Dylan, Jordan et Cindy.

"Kévinisme". Selon une étude menée en 2015 par l'Observatoire français des inégalités, le CV d'un Kévin a entre 10 et 30 % moins de chances de convaincre un employeur que celui d'un Arthur - un prénom davantage associé aux classes moyennes et supérieures.

Comble de l'avanie, les Kévin ont aussi été vilipendés par Éric Zemmour, candidat à la présidentielle qui concurrençait Marine Le Pen sur sa droite. Durant sa campagne, ce dernier avait déclaré vouloir ressusciter une loi de 1803 interdisant les prénoms non chrétiens comme Mohamed. Il avait également pointé du doigt les imports anglo-saxons que représentaient "les Kévin et les Jordan". Une remarque probablement peu fortuite quand on sait que le président du parti de Marine Le Pen s'appelle Jordan Bardella.

Les tribulations des Kévin ont même inspiré des créateurs : paru en 2015, le roman *La Revanche de Kevin* [de Iegor Gran, aux éditions P.O.L.] met en scène Kevin H., un héros obsédé par son prénom. "Je connais ma place, répète-t-il. Un Kevin ne peut pas, n'a pas le droit d'être un intellectuel." C'est aussi un Kevin sans accent sur le e. *Il y a deux écoles*, résume le journaliste Kévin Badeau.

Évidemment, cet opprobre a eu des retombées : en 2020, seuls 147 bébés ont été baptisés Kévin dans toute la France. Entre-temps, d'autres Kévin ont changé leur prénom : interrogé par Kévin Badeau, l'un d'eux affirme que ce changement d'identité a radicalement transformé sa vie, en mieux.

✓ La photo de classe de CM2 du réalisateur Kevin Fafournoux, extraite de son documentaire. Photo capture teasing "Sauvons les Kevin"

D'autres, comme le réalisateur Kevin Fafournoux - lui aussi partisan du "e" sans accent -, passent à la contre-attaque. Il a lancé un financement participatif pour un documentaire intitulé *Sauvons les Kevin*, afin de passer en revue les expériences de ses frères d'infortune. "Nous sommes devenus un phénomène social totalement négatif", déplore-t-il dans la bande-annonce, affirmant que Kevin est désormais synonyme d'ignorance et de beauftitude.

Même destin en Allemagne, où le terme *Kevinismus* (qu'on pourrait traduire par "kévinisme") a été inventé pour décrire la discrimination qui frappe les porteurs de ce prénom. Selon une étude menée il y a dix ans sur les discriminations inconscientes auprès de 500 professeurs en primaire, les Kévin étaient jugés comme plus susceptibles d'avoir des problèmes de comportement et de moins bons résultats scolaires. "Kévin n'est pas un nom, c'est un diagnostic", explique un des professeurs. Les filles prénommées Chantal sont logées à la même enseigne.

Depuis, la mode des Kévin est aussi passée en Allemagne. Il y a quelques années, une application très pratique, le Kévinomètre, a été lancée pour aider les parents cherchant un prénom pour leur enfant : il suffit d'en taper un pour savoir si celui-ci présente autant de dangers réputationnels qu'un Kévin aujourd'hui.

—Peter Conradi
Publié le 2 juillet

* Citations traduites de l'anglais.

SOURCE



THE TIMES

Londres, Royaume-Uni
Quotidien, 396 600 ex.
thetimes.co.uk

Le plus ancien des quotidiens britanniques (1785) et le plus connu à l'étranger appartient depuis 1981 à Rupert Murdoch. Il a longtemps été le journal de référence et la voix de l'establishment. Aujourd'hui, il a un peu perdu de son influence et les mauvaises langues l'accusent de refléter les idées conservatrices de son propriétaire. Il est passé en 2004 au format tabloïd.

SÉRIE D'ÉTÉ

L'île de Ré, ou l'indolence des vacances

↓ Le port de Saint-Martin-de-Ré, la plus grande ville de l'île. Photo Yohan Bonnet/Hans Lucas

La nature est fougueuse tandis que sa population se distingue par sa retenue, explique ce journaliste allemand, fasciné par les contrastes de l'île charentaise.



—Die Zeit *Hambourg*

Le plus formidable, ce sont les nuages. Tour à tour incroyables montagnes de démesure puis douces couronnes dont les volutes se devinent à peine sur la voûte céleste semblable à un vase chinois, ils peuvent se dresser comme des murs noirs barrant l'horizon et, soudain, s'écarter pour laisser s'échapper à travers une brèche infernale l'éclat rougeoyant d'un soleil couchant. Cela ressemble à la mer du Nord, mais avec la fougue et l'exaltation de l'Atlantique. Le spectacle du ciel, le grondement des vagues, les rafales de vent, la finesse du sable qui s'aventure jusqu'à l'intérieur des montres et, bien sûr, dans chaque sandwich, tout est poussé à l'extrême. Comme s'il s'agissait de hurler une vérité qui, plus au nord, est seulement murmurée.

On pourrait dire de l'île de Ré qu'elle est la Sylt française, en plus sauvage [Sylt – prononcez "Zult" – prisée de la jet-set outre-Rhin, est une sorte de refuge des

grandes fortunes, notamment de la proche ville de Hambourg]. Elle partage avec l'île allemande de la mer du Nord des dimensions étonnamment semblables, tout en se distinguant d'elle par une vie sociale curieusement – et en opposition à sa situation météorologique – plus feutrée. Ici, les riches et les gens célèbres viennent pour se cacher plutôt que pour parader, frimer dans leur villa ou se déchaîner dans les bars. Il y a bien sûr quelques restaurants aux façades pleines de prétention, mais seulement un ou deux, et il y a bien un hôtel pour le beau monde, mais un seul, tout comme l'hôtel Stadt Hamburg était bien le seul autrefois sur Sylt.

L'essentiel des mondanités – le fait de voir et d'être vu – se déroule sur les places de marché. Il s'agit surtout de ne pas voir et de ne pas être vu dans ce qui ressemble à des défilés de lunettes de soleil. Seule l'offre de certaines boutiques de mode trahit la présence

massive de Parisiens. Les plaques d'immatriculation françaises n'indiquent plus les régions d'origine, contrairement à celles des voitures allemandes, qui, sur l'île, portent souvent l'identifiant de Hambourg. Preuve, peut-être, que leurs propriétaires sont venus pour échapper à Sylt.

Sur l'île de Ré, ce sont les nuages qui assurent le spectacle. Eux et eux seuls. Car il n'y a rien de particulier à voir, pas un site incontournable qui mérite une étoile dans un guide de voyage, seulement quelques prés, des marais salants et des champs. Car oui, aussi improbable cela soit-il, ici le raisin pousse aussi bien que les patates, dont l'île s'est fait une spécialité. Les vignes étaient autrefois sa principale source de revenus – jusqu'à ce que le phylloxéra ne les dévore au XIX^e siècle. Le vin, l'eau de mer et l'ostréiculture étaient les piliers de l'économie locale, jusqu'au développement du tourisme.

Ce dernier n'a toutefois pas débarqué en masse, même lorsque l'île a été reliée au continent par un pont. Comparée à Sylt, Ré accueille quatre fois moins de visiteurs annuels. Il faut dire que [la Vendée] déroule sa côte au-dessus de l'île et offre quantité de longues plages de sable fin et de ciels tourmentés. Rien ne vous oblige à vous rendre sur cette île. Pour y aller, il ne faut rien vouloir. Rien du tout! Juste des champs, des petits bois et des ruelles menant d'un rond-point à un autre.

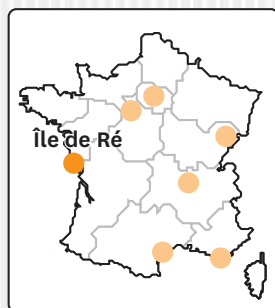
A-t-on rendu suffisamment hommage au fait que la manie des ronds-points – auparavant exclusivement anglaise – se soit emparée de la France de si belle manière qu'elle en donnerait presque le tournis aux Britanniques eux-mêmes? Il en résulte un ralentissement général, voulu, de la vie et des activités. Ici, tout avance très

lentement – et cela ne va généralement nulle part. Il ne s'agit que d'être là et de baguenauder. Au pire, il y a toujours le surf ou, pour les plus têtes brûlées, le kitesurf. Mais ne comptez pas sur ces longues plages pour offrir un public à toutes vos prouesses. Sur l'île de Ré, on fait les choses pour soi, pour son propre plaisir – ce qui est la meilleure façon de s'assurer que l'on aime vraiment ce qu'on fait.

Évidemment, il faut parfois faire la chasse aux places de parking. Évidemment, il y a des petits et des grands supermarchés, et presque tous sont ouverts le dimanche. Évidemment, on peut acheter une baguette fraîche à peu près n'importe où. Tout cela n'a rien de particulier, c'est juste la France dans la sobriété de son confort quotidien. Ce que l'île de Ré propose d'unique, c'est ce sentiment d'amplitude, de calme et de profondeur – y compris de profondeur historique. La plus grande ville de l'île, Saint-Martin-de-Ré, est parfaitement imbriquée dans les fortifications en



**Sur l'île de Ré,
on fait les choses
pour soi, pour
son propre plaisir.**



●●● De juin à septembre, *Courrier international* vous invite à suivre la presse étrangère dans les villes et les régions françaises. Un voyage en France en sept étapes qui a commencé à Marseille et se terminera à Paris. Tout l'été, venez redécouvrir la France vue par les presses allemande, italienne, belge et britannique. **La semaine prochaine, le Daily Telegraph explore le Perche, région qui devrait avoir une place dans le cœur de tous les Français.**

forme d'étoile dentelée des classiques plans de Vauban. Le centre de l'étoile abrite un port, dont le spectacle rappelle les gravures sur cuivre doré du XVIII^e siècle, avec son alignement de façades monochromes sous les hachures grisées du ciel.

Ne se demande-t-on pas souvent avec quel soin et pour quel acheteur ces petites gravures, ces insignifiantes ruelles bordées de maisons et toute cette architecture ont été conçues? Pourquoi se donner tant de peine? Parce que la réalité était ainsi. Parce qu'il fut un temps où ces rues et ces bourgades ressemblaient effectivement à cela – et elles n'ont pas changé. Par quelque miracle, le développement du tourisme ne

s'est pas traduit par une frénésie de construction.

Il n'y a pas de grand hôtel ici, et surtout pas de ceux à multiples étages. Il n'y a que de minuscules pensions, et lorsqu'on demande qui diable peut bien habiter dans ces austères maisonnettes cabossées, à peine nettoyées et rénovées – les indigents de l'île, peut-être? –, on nous répond : non, les touristes. Les visiteurs s'adaptent au cadre d'une petite province du XVIII^e siècle. Ils deviennent des provinciaux, que seule l'utilisation du vélo distingue de la population autochtone. Le grouillement des deux-roues est le premier indice trahissant une affluence particulièrement saisonnière.

Le second se déploie entre les villes. Il ne pousse pas en hauteur mais en superficie, tel un réseau de racines, même si l'on ne peut pas dire qu'il s'agisse de broussailles de premier choix : les alignements de bungalows se succèdent les uns après les autres – le terme "bungalow" étant ici une dénomination bien flatteuse pour ces habitations de plain-pied qui ressemblent davantage à un assemblage de cabanons entourés d'un petit jardin et de très hauts murs. Là où se dressait peut-être autrefois une petite ferme rustique. Aux poules picorant entre des murailles de pierre ont succédé des chaises longues posées sur un maigre gazon.

Ces minuscules fermes à touristes existent sous toutes les formes, nouvelles, anciennes, petites, moyennes ou très grosses, mais elles ne cherchent jamais à impressionner. Elles semblent aplaties au sol comme pour mieux s'y cramponner en cas de tempête – ce qui n'est guère possible sur une île où la végétation se compose d'un simple couvert sur les dunes et d'acacias particulièrement grands. Ils élèvent leurs branches vers les cieux agités, comme ignorants des tempêtes.

Il y a des garden-partys un peu remuantes, évidemment, et il n'est pas insignifiant d'y être invité. Il y a aussi les soirées sur la plage, plus tumultueuses encore, et certainement très convoitées des adolescents qui s'ennuient à la traîne de leurs parents. Mais tout cela respire une innocence dont on ne croyait plus capable un simple séjour à la mer. On se croirait dans *Les Vacances de M. Hulot* : oubli de soi, indolence, sensations et mésaventures enfantines, surtout à vélo, car ici les vélos de location sont plutôt adaptés aux seniors : ils vous obligent à adopter une posture droite et bancale qui fait redouter chaque virage. L'existence sur l'île de Ré pourrait ressembler à une comédie burlesque – sans public se réjouissant de vos malheurs.

Le grouillement des vélos trahit une affluence saisonnière.

Seules les maisons semblent réclamer des murs, peut-être un réflexe inconscient hérité des huguenots, qui, jadis, trouvèrent refuge sur l'île. La Rochelle, le vis-à-vis continental de Ré, que la plupart des gens ne connaissent que par le film *Le Bateau* et sa base sous-marine datant de la Seconde Guerre mondiale, a en effet été le dernier bastion protestant à tomber face au pouvoir catholique au XVII^e siècle.

Les personnalités riches ou célèbres qui viennent se cacher sur

l'île renoncent, certes, souvent aux murs, mais ce qu'ils laissent apercevoir de l'extérieur ressemble moins à un petit jardin qu'à un terrain en friche au bout duquel se détachent les contours d'un vague cabanon. Évidemment, ce cabanon faussement humble et délabré n'est que l'avant-poste d'un bataillon d'élégants pavillons dotés de piscines et de somptueux jardins. Manifestement, tout pousse sur cette île tant que l'on dispose d'un bon jardinier. Ces endroits sont toutefois réservés à l'agrément privé. La France, ce pays dans lequel le Roi-Soleil a inventé la consommation ostentatoire, renonce ici à tout effet trop démonstratif. Là encore, l'île de Ré est un excellent moyen de savoir ce que les gens veulent vraiment, y compris quand personne ne les regarde.

Il y a des garden-partys un peu remuantes, évidemment, et il n'est pas insignifiant d'y être invité. Il y a aussi les soirées sur la plage, plus tumultueuses encore, et certainement très convoitées des adolescents qui s'ennuient à la traîne de leurs parents. Mais tout cela respire une innocence dont on ne croyait plus capable un simple séjour à la mer. On se croirait dans *Les Vacances de M. Hulot* : oubli de soi, indolence, sensations et mésaventures enfantines, surtout à vélo, car ici les vélos de location sont plutôt adaptés aux seniors : ils vous obligent à adopter une posture droite et bancale qui fait redouter chaque virage. L'existence sur l'île de Ré pourrait ressembler à une comédie burlesque – sans public se réjouissant de vos malheurs.

Les Portes-en-Ré, sorte d'équivalent de Saint-Martin sur la pointe ouest de l'île, abritent une place de village qui semble tout droit sortie d'un film de Tati : on y croise des habitants se promenant nonchalamment en pantouffles, des touristes fraîchement débarqués et qui, désorientés, regardent les toits des

maisons comme des panneaux indicateurs; il y a le petit bouledogue qui reçoit son bol d'eau à la terrasse du deuxième café sous l'œil des clients de la terrasse du premier café (ou bien l'inverse); et, tout autour, des boutiques vendant pêle-mêle chapeaux de soleil, tire-bouchons, bonbons acidulés et shampoing pour le plus grand plaisir des touristes comme des habitués.

Ce que l'île de Ré propose d'unique, c'est ce sentiment d'amplitude et de profondeur.

Tout cela, cafés, boutiques, petites pensions, se mêle aussi à de petites maisons du XVII^e et XVIII^e siècle dont les fenêtres austères et parfaitement proportionnées témoignent autant de l'esprit des Lumières que de la pauvreté. L'île de Ré finira-t-elle par nous faire verser une larme? Sur tout ce qui est passé et qui n'est plus, comme sur tout ce qui est et qui n'offre rien de mieux qu'une forme de colonisation du passé par des touristes nomades? Oui, il y aurait de quoi être mélancolique. Il faut la ferme volonté de goûter sa douceur pour résister à la douceur, peut-être dangereuse et résignée, de l'île de Ré.

— Jens Jessen

Publié le 9 août 2021

SOURCE



DIE ZEIT

Hambourg, Allemagne

Hebdomadaire

578300 ex.

www.zeit.de

C'est la publication allemande de référence, une autorité outre-Rhin. Ce grand journal d'information et d'analyse politique, pointu et exigeant, se distingue par sa maquette et son iconographie recherchées.





asie

Japon. “Je m’inquiète de l’avenir de la démocratie”

L’ancien Premier ministre Shinzo Abe prononçait un discours en pleine rue quand il a été abattu le 8 juillet. Le Japon doit réagir sans céder à la peur, estime Takashi Mikuriya, politologue et professeur émérite à l’université de Tokyo, qui s’inquiète que la crise de la démocratie touche désormais l’archipel.

—Asahi Shimbun Tokyo

ASAHI SHIMBUN : Un incident inimaginable dans le Japon moderne s’est produit pendant des élections nationales.

TAKASHI MIKURIYA : J’ai été sidéré. Il y a deux ans à peine, Shinzo Abe dirigeait encore le pays en tant que Premier ministre, détenant le record du plus long mandat de l’histoire constitutionnelle [depuis 1947]. Plus récemment, il exerçait une grande influence politique en tant que membre de la Chambre des représentants et chef de la plus grande faction du Parti libéral-démocrate (PLD). Comment cette personnalité a-t-elle pu être tuée par balle dans un pays globalement considéré comme très sûr, dont la réglementation en matière d’armes à feu compte parmi les plus strictes du monde et où les dignitaires bénéficient d’une protection policière extrêmement rigoureuse ? Cet acte barbare perpétré dans la rue en plein milieu d’un discours de campagne électorale choque non seulement le pays mais aussi le reste du monde.

Dans l’histoire du Japon, ce n’est pas la première fois qu’un gouvernant est assassiné.

En effet, si l’on retrace l’histoire japonaise, en 645, l’assassinat de Soga no Iruka [chef du puissant

clan Soga à la cour des Yamato (250-710)] mena aux réformes de l’ère Taika [645-650], marquant des changements majeurs dans le système japonais. Ultérieurement également, des incidents terroristes bousculèrent fréquemment le système politique, notamment à l’époque de Kamakura [1185-1333], au cours de la période des Royaumes combattants [xv^e-xvi^e siècles] et au crépuscule du shogunat des Tokugawa [1603-1867].

Même à l’époque contemporaine, nombre de politiques furent la cible d’attentats, à commencer par le premier Premier ministre du Japon, Hirobumi Ito [1841-1909]. Sous l’ère Taisho [1912-1926], les partis politiques s’affrontèrent, des gouvernements de partis se formèrent et la démocratie s’enracina – la période est nommée “démocratie Taisho”. Les événements du début de la période Showa [1926-1989] furent extrêmement importants. Non pas que je veuille tout ramener à l’avant-guerre, mais à cette époque les

“Il était devenu fondamentalement impensable d’imposer sa vision par la violence au Japon.”

Takashi Mikuriya,
POLITOLOGUE

assassinats ébranlèrent durablement la démocratie et la politique japonaises, entraînant le pays sur le chemin de la guerre.

En 1932, lors de ce que l’on a appelé l’“incident du 15 mai”, le Premier ministre en fonction, Tsuyoshi Inukai, fut abattu dans sa résidence officielle par un groupe de jeunes officiers de marine, ce qui entraîna l’effondrement de la politique de partis au Japon. Sans oublier l’“incident du 26 février” en 1936 : informés des résultats des élections générales à la Chambre des représentants, de jeunes officiers de l’armée attaquèrent la résidence du Premier ministre, tuèrent des ministres [deux anciens Premiers ministres] et occupèrent la Diète. Avec [cette tentative de] coup d’État, le Japon fit un pas de plus vers la guerre [l’armée, débarrassée des radicaux, accrut son influence sur la vie politique du pays. Installé en Mandchourie depuis 1931, le Japon allait envahir l’est de la Chine en 1937].

Qu’en était-il dans le monde de l’après-guerre ?

Évidemment, actes terroristes et assassinats ont frappé l’humanité dans le monde entier. Le président américain [John Fitzgerald] Kennedy fut abattu en cours de mandat en 1963, et l’ancien président du Conseil des ministres italien [Aldo] Moro fut enlevé et assassiné en 1978. En 1979, le président de la Corée du Sud, Park Chung-hee, qui a imposé sa dictature militaire durant de longues années, fut assassiné. À travers le monde, le terrorisme a coûté la vie à des hommes politiques. En 1968, le sénateur américain [Robert Francis] Kennedy fut abattu alors qu’il faisait campagne pour la présidence. L’ancien sénateur philippin [Benigno Simeon] Aquino connut le même sort en 1983, ce qui mena à la fin du régime autocratique de [Ferdinand] Marcos, [démis par un immense soulèvement populaire] en 1986. Les exemples

d’actes terroristes commis dans un contexte électoral ne manquent pas.

Le terrorisme a-t-il aussi frappé des politiques dans le Japon d’après-guerre ?

En octobre 1960, sous le gouvernement de Hayato Ikeda, l’assassinat à l’arme blanche d’Inejiro Asanuma, chef du Parti socialiste japonais (PSJ), premier parti d’opposition, fut un événement majeur. D’autres incidents abjects lui ont hélas succédé. Deux maires de Nagasaki,

Hitoshi Motoshima et Itcho Ito, furent victimes de tirs, et Koki Ishii, membre démocrate (PDJ) de la Chambre des représentants, fut poignardé à mort.

Toutefois, après le meurtre [par un ultranationaliste d’extrême droite] d’Asanuma en 1960, les agressions de dirigeants politiques sont devenues rares au Japon. Divers incidents terroristes ont certes eu lieu, notamment l’“affaire du chalet

↓ Shinzo Abe. Dessin de Hajo, Liban.



Asama”, une prise d’otages par des membres de l’Armée rouge unifiée [groupuscule ultra-violent] en 1972, mais jamais un ancien Premier ministre n’avait été assassiné dans ce pays [depuis la guerre].

Comment l’expliquez-vous ?

À mon sens, l’idée qu’il ne vaut pas la peine d’essayer de changer la politique en tuant des dirigeants s’est ancrée dans la société japonaise d’après-guerre. Pourquoi ? Parce que c’est sur cette idée, je pense, que s’est édiflée et réalisée la démocratie parlementaire japonaise [bâtie sous occupation des États-Unis].

Au Japon, il était devenu fondamentalement impensable de tenter d’imposer sa vision par la violence, en ôtant la vie à des politiques. L’idée que tuer quelqu’un ne changeait pas le monde, que pour changer le monde des partis politiques devaient débattre de leurs idées et échanger leurs arguments en vue de remporter la majorité aux élections, avait imprégné la société.

Il faut reconnaître en cela la contribution du “système de 55”, centré sur deux partis, le PLD, parti conservateur dominant, et le PSJ. C’est pour moi une réussite très importante de ce système, source de stabilité.

Il est vrai que la démocratie parlementaire japonaise a connu, et connaît encore, toutes sortes de problèmes. C’est la raison pour laquelle nous avons soulevé diverses critiques et que différentes tentatives de réforme se poursuivent. Mais si la démocratie parlementaire japonaise n’est pas parfaite, elle a sans conteste su construire un pays où le terrorisme est rarissime, ce qui est une formidable réussite. À présent qu’un membre de la Chambre des représentants qui a longtemps occupé

“La parole ne s’inclinera jamais devant la violence.”

Takashi Mikuriya,
POLITOLOGUE

la fonction de Premier ministre a été abattu, n’est-il pas plus important que jamais de chérir les réalisations qu’a permises la démocratie parlementaire japonaise et de montrer notre détermination à la défendre ?

Quel impact ce drame aura-t-il à l’avenir ?

Les répercussions seront sans doute multiples. Mais le contexte de l’événement n’est pas encore très clair et nous ne pouvons prédire quel genre d’impact il aura. J’aimerais rappeler qu’actuellement des combats acharnés ont lieu tous les jours en Ukraine depuis l’invasion russe, ce qu’on croyait impossible. Cela a forcément une influence sur tous les pays de la planète, qui ne s’accordent pas toujours sur l’attitude à adopter envers l’Ukraine et la Russie. Je pense que chacun d’entre nous est inconsciemment affecté par la situation. C’est dans ce contexte que des tirs ont frappé un ancien Premier ministre en pleine campagne électorale dans un pays qui se présente comme une démocratie et qui était censé la défendre.

Cela signifie-t-il que la démocratie mondiale a atteint un point de basculement ?

Je m’inquiète de l’avenir de la démocratie, non seulement au Japon mais aussi dans le monde entier, aujourd’hui divisé sur la crise ukrainienne. Le Japon est le plus ancien pays d’Asie à avoir adopté la démocratie parlementaire. À l’heure où la démocratie est en crise dans différentes régions du monde, les États démocratiques de longue date comme le Japon ne doivent pas vaciller.

J’ai entendu aux informations que certains candidats avaient suspendu leur campagne des élections à la Chambre des conseillers après l’événement, ce qui me préoccupe. Comme il s’est produit pendant un discours, il est naturellement essentiel d’accorder une grande attention

aux mesures de sécurité pour éviter que ce genre de drame ne se reproduise et de revoir les dispositifs mis en place jusqu’à présent. Mais, cela étant dit, en pleine période d’élections nationales, les candidats doivent continuer à défendre leur programme politique, avec dignité, sans céder à la peur. Sinon, cela ne signifierait-il pas que la démocratie japonaise a perdu face au terrorisme ?

Il s’agit maintenant d’empêcher que se propage l’idée que la violence est un moyen efficace de parvenir à ses fins. Nous devons absolument veiller à ce que les événements de ce genre ne se multiplient pas. Malgré les erreurs, nous ne devons pas inverser le cours de l’histoire. Plus que tout, nous devons protéger la démocratie parlementaire japonaise dont nous sommes dotés aujourd’hui, montrer que la parole ne s’inclinera jamais devant la violence. C’est le rôle que doivent jouer tous les partis, tous les politiques et tous les électeurs japonais qui désirent protéger la liberté d’opinion et la démocratie. En cet instant historique, la démocratie parlementaire japonaise est plus que jamais mise à l’épreuve.

— **Propos recueillis par Shinichi Ikeda**

Publié le 10 juillet

SOURCE



ASAHI SHIMBUN

Tokyo, Japon
Quotidien, 6 410 000 ex.
asahi.com

Fondé en 1879 à Osaka, chantre du pacifisme nippon depuis la Seconde Guerre mondiale, le “Journal du Soleil-Levant” est une véritable institution. Trois mille journalistes, répartis dans 300 bureaux nationaux et 30 à l’étranger, veillent à la récolte de l’information. Le site, qui ne reprend qu’une petite partie des articles de l’édition papier, préfère mettre l’accent sur un contenu original constitué d’informations brèves mises à jour en permanence et de dossiers d’actualité. Pour consulter les archives du quotidien, il faut s’abonner.

Repères

QUI ÉTAIT SHINZO ABE ?

C’est l’un des personnages les plus clivants du Japon d’après-guerre. Né en 1954 dans une famille influente issue du département de Yamaguchi (ouest de l’archipel), il grandit sous les auspices de son grand-père, Nobusuke Kishi, Premier ministre entre 1957 et 1960. Shinzo Abe se présente aux élections législatives de 1993 pour succéder à son père, Shintaro, ancien ministre des Affaires étrangères, décédé en 1991. Il grimpe quatre à quatre les marches de sa formation, le Parti libéral-démocrate (PLD), et devient Premier ministre en 2007. Il démissionne en 2008 en raison d’une rectocolite hémorragique, maladie chronique dont il souffre depuis des années, mais, surtout, dans un climat de crise politique après un scandale lié au système de retraite. En 2012, après une écrasante victoire aux élections législatives anticipées, il revient sur le devant de la scène politique.

QUEL EST SON BILAN POLITIQUE ?

Shinzo Abe domine la vie politique de la dernière décennie, opérant un virage très marqué à droite. Notamment sur l’économie, la sécurité et les relations internationales. Il lance une série de mesures économiques baptisée “Abenomics”, mêlant assouplissement monétaire, relance budgétaire et réformes pour renouer avec la croissance. Sur le plan diplomatique, il défend le concept de l’Indo-Pacifique libre et ouvert pour contrer la montée de la Chine. Il fait voter en 2015 la loi très controversée sur la défense, destinée à renforcer le rôle militaire du Japon à l’international. Son règne est aussi marqué par des scandales de corruption,

mais la faiblesse de l’opposition aidant, sa majorité parlementaire ne sera jamais menacée. Après être resté Premier ministre pendant sept ans et huit mois (un record), il démissionne en 2020 en raison de sa maladie. Son bilan fait l’objet de vifs débats, tant le niveau des salaires stagne et le taux de natalité reste moribond. “Les effets de l’amélioration de l’économie restent limités, beaucoup reprochent aux ‘Abenomics’ d’avoir aggravé les inégalités”, écrit le journal **Mainichi Shimbun**. Shinzo Abe continue d’exercer son influence comme patron des députés conservateurs du PLD, en flirtant avec des idéologues nationalistes taxés de révisionnisme.

QUEL RÔLE ONT JOUÉ SES LIENS PRÉSUMÉS AVEC LA SECTE MOON ?

Selon les médias japonais, le tueur présumé de l’ancien Premier ministre, Tetsuya Yamagami, âgé de 41 ans, nourrissait une haine profonde envers la secte Moon, dont Shinzo Abe faisait figure de protecteur. Des liens qui remontent à la génération de son grand-père, avec qui Moon, le fondateur coréen de la secte, partageait un profond anticommunisme. Shinzo Abe a, selon les médias locaux, laissé la secte exercer son influence jusque dans les arcanes du PLD. La secte Moon a été condamnée à plusieurs reprises pour avoir soutiré des dons exorbitants à ses adeptes. Ce serait le cas de la famille de Yamagami : aux enquêteurs, il a raconté que sa famille “s’[était] ruinée” à cause des dons faits par sa mère à la secte. “Il faut faire toute la lumière sur les rapports entre le groupe et Shinzo Abe. Sinon, il est impossible d’avoir une vision d’ensemble de son assassinat”, souligne Eight Suzuki, journaliste spécialiste de la secte,

✍ Dessin de Falco,
Cuba.

CHINE

“Run”, les envies d’ailleurs de la jeunesse chinoise

Après deux ans de pandémie et d’immobilité forcée, beaucoup de jeunes songent à quitter le pays, seule issue face à la crise de l’emploi. Un chercheur en sciences politiques chinois, à Oxford, s’inquiète de cette tendance.



—FTChinese (extraits)
Londres

Ces derniers temps, les internautes chinois se passionnent pour [un caractère chinois dont la transcription alphabétique est] “run”, pris pour son homophonie avec le mot anglais *run* [“fuir”]. C’est un mème évoquant les recherches des jeunes pour trouver le moyen de quitter la Chine, mais aussi le “savoir” [*runxue*] nécessaire pour aller vivre dans un pays étranger. Cette “science du *run*” est à la fois l’expression d’un mécontentement face à l’état actuel de la société et le reflet d’un état d’esprit morose, oscillant entre impuissance et désespoir. En fait, pour la plupart des jeunes, par-delà l’autodérision, le *run* constitue un pis-aller pour résoudre des problèmes bien concrets.

Les Chinois nés dans les années 1990 et 2000 ont vu le jour

dans un monde plein de contradictions. Durant la dizaine ou la vingtaine d’années qui a suivi leur naissance, ils ont assisté à l’émergence rapide de la Chine, que ce soit sur le plan commercial et économique, par son poids et sa place dans la communauté internationale, ou encore par sa cohésion nationale et par le soutien apporté au gouvernement. Parmi ces jeunes, un certain nombre sont partis faire leurs études à l’étranger ou ont effectué des études supérieures, ils se considèrent donc comme des intellectuels.

La guerre commerciale entre la Chine et les États-Unis après l’arrivée de Donald Trump au pouvoir les a amenés à se ranger aux côtés de leurs aînés contre l’ennemi commun. À leurs yeux, la volonté américaine de juguler la Chine est une ingérence brutale et injustifiée. C’est aussi ce qui a fait germer chez beaucoup

un “cœur patriote”. Quand la pandémie de Covid-19 a explosé, en 2020, le contrôle drastique de l’épidémie par Pékin les a incités à croire, en toute bonne foi, que le “modèle chinois” avait ses avantages, et que les Chinois étaient vraiment capables de dire “non!” [référence à un pamphlet antiméricain des années 1990].

Désespérés. Ainsi, le prétendu “fossé culturel intergénérationnel” entre les nouvelles et les anciennes générations de patriotes n’existe pas forcément, ou du moins, il n’est pas aussi important qu’on pourrait le penser. Certains soulignent que les jeunes de la nouvelle génération sont des “enfants gâtés” de la politique de l’enfant unique [imposée en 1980, ils sont donc nés dans une période de croissance], et qu’ils manquent de volonté et de persévérance. Ils ne sont pas passés par ce qu’ont

enduré les générations chinoises précédentes [pauvreté, collectivisation, campagnes politiques des années 1950 à 1970] et n’ont pas connu l’époque de l’ouverture du pays avec le lancement des grandes réformes [1979].

Affirmer cela, c’est oublier que toute l’énergie et le dynamisme économique libérés à l’époque par les réformes en Chine se sont peu à peu transformés, au cours des vingt dernières années, en profits concentrés dans les mains d’une élite économique ou de groupes d’intérêt. Les rares membres privilégiés de la nouvelle génération se voient offrir de belles occasions de gravir les échelons grâce à la protection de leurs parents fortunés, mais une assez forte pression pèse sur les épaules des membres de la seconde et de la troisième génération [post-réformes] issus de familles ordinaires. Dans ce contexte, la perspective d’une “prospérité commune”, mise en avant par le président Xi Jinping [en 2021], faisait en principe écho aux revendications et aux aspirations de nombreux jeunes luttant pour leur ascension sociale.

En 2022, nombre d’entre eux répondent pourtant à la situation en affichant un certain scepticisme, un pessimisme, voire une sorte de “détachement” [littéralement, un “rester couché” confinant au nihilisme]. Ces deux dernières années, les bouleversements provoqués d’une part par les brusques changements géopolitiques et d’autre part par les restrictions drastiques imposées pour faire face à l’épidémie en Chine ont laissé de nombreux jeunes désespérés. En particulier, la politique “zéro Covid”, l’excès de zèle et d’esprit de concurrence induits par la pression de la transition économique à accomplir, le lourd fardeau de l’inflation et des prix immobiliers élevés qui pèse sur les jeunes couples avec enfants sont autant de facteurs structurels qui font que les jeunes issus de familles modestes ou des classes moyennes se sentent accablés face à la difficulté de se faire une place dans les centres densément peuplés des métropoles.

Et la concurrence fait rage entre jeunes d’une même génération, car les diplômés de l’enseignement supérieur sont trop nombreux (et les offres d’emploi insuffisantes)... Tout cela amplifie

le phénomène des jeunes qui habitent dans les grandes villes et atteignent un point critique de stress [le chômage des jeunes de 16 à 24 ans a atteint un taux record, lire encadré].

La plupart des personnes qui partent loin sont confrontées à d’énormes difficultés d’adaptation.

D’autres commentateurs assimilent le *run* à un phénomène institutionnel aux racines profondes, dont le régime chinois serait la source principale. Ces jugements sont souvent à forte connotation idéologique, ils établissent une corrélation entre la situation chinoise actuelle et les critiques récurrentes que l’on peut en faire. Ces opinions ne sont guère étayées par les faits. Que ce soit dans les régimes démocratiques anglo-saxons, dans les régimes autoritaires du Moyen-Orient ou dans les régimes semi-démocratiques d’Asie du Sud-Est, un violent mécontentement s’exprime dans la jeunesse, exacerbé par les écarts de richesse dans le monde entier.

On pourrait considérer les adeptes du *run* comme des capitulaires, et juger leur défaitisme comme une forme de repli sur soi protestataire, mais si l’on veut apporter une solution au mal-être dont témoigne le phénomène du *run*, il faut chercher à comprendre l’état d’âme et les aspirations de ces jeunes qui ont envie de déguerpir. La jeune génération n’est pas composée uniquement de petits princes et princesses chouchoutés. Nous, l’ancienne génération, devons mettre de côté nos idées préconçues afin de parvenir à une meilleure compréhension entre générations.

Une recherche sur Internet suffit pour tomber sur des sites touchant de près ou de loin au *run*, des plus philosophiques aux plus pratiques. Mais ils omettent tous de signaler que, derrière les beaux idéaux, la réalité peut être sombre. Le fait de “déguerpir” permet certes aux jeunes d’échapper provisoirement aux problèmes, en leur donnant l’impression de détenir la clé de leur épanouissement à l’étranger, mais combien de portes cette clé est-elle capable d’ouvrir? Les jeunes Chinois seront-ils en mesure

Un niveau de chômage record

●●● Le chômage est en train de repartir à la hausse en Chine. Chez les jeunes, il atteint aujourd'hui un niveau record, à 18,5 % chez 16-24 ans en juin 2022. Pour des chercheurs cités par le magazine économique **Caixin**, l'arrivée en masse sur le marché du travail de la nouvelle génération de diplômés – 10,7 millions de personnes – n'explique pas tout. Lu Feng, professeur à l'université de Pékin, note que l'épidémie de Covid-19 a fait chuter le nombre d'étudiants à l'étranger, augmentant la concurrence chez les diplômés sur le territoire chinois. Mais l'emploi des jeunes travailleurs migrants est encore plus problématique, dit-il, car ils arrivent aujourd'hui sans le niveau de formation répondant aux nouvelles exigences des employeurs.

d'assouvir leurs rêves à l'étranger? Cela dépendra des individus.

Pour les Chinois dotés de compétences particulières ou d'une capacité d'adaptation exceptionnelle, déguerpir vers un pays étranger peut être la solution pour démarrer une nouvelle carrière,

connaître et s'inspirer de nouvelles idées et réalités, et ouvrir un nouveau chapitre de leur vie. Si la culture et le mode de vie d'un individu sont en adéquation avec ceux du pays de destination, partir loin peut être un choix personnel respectable. Mais la plupart des personnes qui le font sont confrontées à d'énormes difficultés d'adaptation – une cruelle réalité qui n'est guère mise en avant par les partisans du *run*.

Signal d'alerte. Pour les émigrants qui ne parlent pas la langue ou qui n'ont pas de contacts sur place, l'apprentissage d'une langue étrangère n'est pas forcément une difficulté. En revanche, le temps que l'on vous laisse pour atterrir et la période de "lune de miel" après l'arrivée dans un pays étranger sont beaucoup plus courts que ce que beaucoup de gens pensent. La population locale ne déroulera pas forcément le tapis rouge au nouvel arrivant. Celui-ci risque au contraire de souffrir de discriminations indirectes ou directes du fait de sa mauvaise maîtrise de la langue et de ses difficultés à communiquer. Par ailleurs, tous les marchés étrangers du travail ne proposent pas des postes adaptés au profil des arrivants.

De plus, depuis la pandémie de Covid-19, une vague antichinoise est apparue dans plusieurs régions du monde. Si le candidat au départ a le malheur de mettre

les pieds dans une société sinophobe, il risque fort d'avoir du mal à trouver sa place. Mais la lune semble toujours plus ronde à l'étranger, et il faut bien aller l'apprécier par soi-même.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle génération mérite que l'on se préoccupe de son sort. La plupart de ses membres sont au fond attachés à notre pays et appellent de leurs vœux des jours heureux et glorieux pour la société et l'économie chinoises. Mais face à la crise économique qui s'aggrave, un sentiment d'abattement se répand – c'est aussi un signal d'alerte pour tous ceux qui se soucient des générations futures et de l'avenir de notre pays.

Il est indispensable de soigner ces maux avec les bons remèdes, et de trouver des moyens de réduire l'énorme pression qui pèse sur les épaules de ces jeunes. Créer des emplois, promouvoir des parcours professionnels autres que ceux découlant de l'enseignement supérieur, c'est seulement ainsi qu'on pourra garantir leur bonheur et leur attachement à la patrie. S'ils parviennent à trouver leur place dans notre grande et puissante nation, ils sauront résister à l'envie de déguerpir, déterminés qu'ils seront à rester pour améliorer notre société et œuvrer en sa faveur. C'est en eux que réside l'espoir pour l'avenir de la Chine.

—**Brian Wong**
Publié le 7 juin



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com



PHOTO ARUN SANKAR/AFP

SOULÈVEMENT AU SRI LANKA

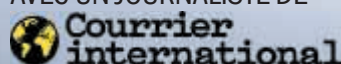
Le 9 juillet, une foule de plus de 100 000 personnes excédées par la crise économique dans laquelle le Sri Lanka s'est enfoncé ces derniers mois a pris d'assaut le palais présidentiel, à Colombo. Cette protestation contre la vie chère et le gouvernement de Gotabaya Rajapaksa, jugé responsable de la crise, a contraint le président à fuir puis à démissionner le 14 juillet. Il a tenté de se réfugier à Dubaï, puis a été évacué vers les Maldives avant de gagner Singapour. Sur place, les manifestations se poursuivent, alors que toutes les factions politiques (l'opposition comme les soutiens du président) tentent de combler le vide du pouvoir. L'état d'urgence a été prolongé le 18 juillet par Ranil Wickremesinghe, le président par intérim.

Suivez l'évolution de la situation sur notre site. À lire notamment, un article de **Nikkei Asia** sur Galle Face Green : ce parc de la capitale, épicerie des rassemblements populaires, est aussi le lieu où une rare unité entre Tamouls et Cinghalais a pu se faire contre le pouvoir des Rajapaksa.



Le 6/9 du week-end

RETROUVEZ
TOUS LES SAMEDIS À 6H46
L'ACTU DE LA SEMAINE
AVEC UN JOURNALISTE DE



JUILLET **HELÈNE FILY**
AOÛT **CHRISTELLE REBIÈRE**





amériques



—The Guardian (extraits)
Londres

En voyant les yeux des autres élèves posés sur elle, le cœur de Wicahpi Medicine se met à tambouriner dans sa poitrine mais, lorsqu'elle commence à danser, elle se sent fière d'incarner l'héritage lakota. Elle danse dans ses mocassins, vive et légère, faisant virevolter ses longues tresses et tinter les perles de sa robe à franges.

“Les gens pensent qu'on s'est éteints – ils pensent qu'on n'existe plus vraiment”, observe la lycéenne de 17 ans, qui se fait appeler Kimmi. En dansant à la semaine culturelle du lycée amérindien de Sherman, elle entend montrer que les Lakotas sont toujours là.

Wicahpi est l'une des 200 élèves issus de 76 tribus amérindiennes qui ont traversé le pays pour venir étudier au pensionnat “panamérindien” qui a ouvert ses portes à Riverside, en Californie, voilà maintenant un siècle. L'établissement faisait partie des quelques centaines de pensionnats gérés par Washington à travers les États-Unis qui avaient pour

États-Unis. La mue inachevée des pensionnats amérindiens

Le scandale des “écoles résidentielles”, destinées à arracher les jeunes autochtones à leur culture, refait surface aux États-Unis et au Canada. Quelques-unes sont encore en activité. Si leurs objectifs aujourd'hui sont tout autres, élèves et enseignants jugent que ces établissements n'ont pas totalement changé.

mission d'intégrer les enfants amérindiens à la société blanche en les arrachant à leur famille, en leur coupant les cheveux et en leur infligeant des punitions sévères lorsqu'ils parlaient leur langue ou pratiquaient leur culture. En 1901, le fondateur de l'établissement et membre du Congrès James Sherman déclarait que ce lycée incarnerait “la rédemption d'une race”.

La plupart de ces pensionnats ont fermé leurs portes, mais l'État fédéral en administre toujours une poignée, dont le lycée Sherman. Washington dit avoir réformé les établissements restés ouverts mais certains élèves, dont Wicahpi, y voient des relents de l'ancien système.

Aujourd'hui, des panneaux plantés dans les parterres gazonnés affichent les noms des réserves

et la distance qui les sépare du lycée, rappelant à Wicahpi qu'elle est bien loin de chez elle : Standing Rock, North Dakota, 1453,9 miles [“Standing Rock, Dakota du Nord, 2339,8 kilomètres”]. “Ça me fout un peu les boules, parce qu'il y a eu des fois, cette année, où j'ai voulu rentrer chez moi et où je n'ai pas pu”, confesse-t-elle.

Membre de la tribu sioux de Cheyenne River, à Fort Yates,

dans le Dakota du Nord, la famille de Wicahpi célèbre la cérémonie de la fumée, fréquentait la hutte à sudation et parlait lakota. “On a le même mode de vie que nos ancêtres”, s'enorgueillit l'adolescente. Wicahpi vivait chez sa tante, Kolette Medicine, enseignante, dans une bourgade de moins de 200 âmes où il n'y avait pas grand-chose à faire. Elle explique que la consommation de drogue et d'alcool y est courante, ce qui, pour Wicahpi et sa tante, est une conséquence directe d'un traumatisme transmis de génération en génération, depuis l'époque des pensionnats. Wicahpi était scolarisée dans un établissement public “hors réserve” où, dit-elle, on la regardait d’“un sale œil” parce qu'elle était amérindienne. Quant au lycée de la réserve, il n'offrait guère de perspectives. “J'aurais sans doute quitté l'école”, assure-t-elle.

C'est alors qu'un ami lui parle de Sherman. L'établissement offre plus de chances d'accéder à l'enseignement supérieur. Wicahpi y voit une occasion de découvrir le monde. Elle remplit un dossier de candidature et appelle

← Concert des White Rose Singers, groupe composé d'élèves du lycée Sherman. Photo David McNew/AFP

tous les jours jusqu'à ce qu'elle soit acceptée. Les États-Unis et le Canada [lire encadré] sont en plein examen de conscience au sujet de ces pensionnats qui servaient à intégrer les enfants autochtones dans la société.

Un rapport de l'État fédéral américain publié en mai recense au moins 53 cimetières dans ces établissements, abritant plusieurs centaines de tombes, et les pouvoirs publics s'attendent à en découvrir des milliers d'autres.

Le lycée Sherman, qui figure dans le rapport, possède un cimetière de plus de 60 tombes, qui renferment pour la plupart les restes d'élèves morts de maladies, explique Jean Keller, historienne, qui a écrit un livre sur l'"Institut Sherman", l'ancien nom de l'établissement. Plusieurs élèves ont également trouvé la mort dans des accidents, explique-t-elle : "Un enfant a été tué parce qu'il se trouvait sur le terrain de sport – ils lançaient un marteau et le marteau l'a touché à la tête. Un autre était à la boulangerie et le four a explosé."

Métiers manuels. Les États-Unis ont mis en œuvre une double politique de spoliation des terres et d'ouverture de pensionnats pour arracher les Amérindiens à leur territoire et à leur culture. C'était pour les Blancs le moyen le moins onéreux et le plus sûr d'acquérir de nouvelles terres, apprend-on dans le rapport. Le Congrès a fait passer diverses lois enjoignant aux parents d'envoyer leurs enfants dans ces établissements et autorisant le ministre des Affaires intérieures à priver de rations alimentaires ceux qui refusaient. Les communautés amérindiennes ont caché leurs enfants, mais l'administration a envoyé la police pour les débusquer.

Sherman était une "maison de détention", tranche Clifford Trazfer, professeur d'histoire à l'université de Californie à Riverside et coauteur d'un ouvrage sur l'établissement. Les

enfants apprenaient un métier et étaient envoyés travailler dans les ranchs afin d'être intégrés à la société.

Aujourd'hui, le lycée semble avoir bien changé. Dans les années 1960 et 1970, le mouvement Red Power ["Pouvoir rouge"] avait réclamé que l'enseignement intègre les cultures amérindiennes aux programmes et prépare les élèves à l'enseignement supérieur.

"C'est dommage que tant de gens aient peur d'accepter qui ils sont. Je suis fière d'être amérindienne."

Wicahpi "Kimmi" Medicine,
ÉLÈVE DU LYCÉE SHERMAN

Howard Dallas, qui a 15 frères et sœurs, a été envoyé à Sherman avec ses trois sœurs dans les années 1960 parce que sa mère ne pouvait pas s'occuper de toute la fratrie. Il explique qu'on les y formait aux métiers manuels. "Vous aviez le choix entre devenir soudeur, peintre, tôlier ou charpentier", se souvient-il.

Matthew Levias, un autre ancien élève qui a fréquenté l'établissement dans les années 1960, était devenu la coqueluche de l'équipe de football américain du lycée. Howard et Matthew ont rejoint une association étudiante militant pour une réforme des programmes et ont déposé une demande d'agrément pour l'établissement. "Tout a commencé du côté des élèves. Toutes les idées venaient des élèves", déclare Matthew.

L'établissement a reçu son agrément en 1971 et a été rebaptisé "Lycée indien Sherman". Des textes de loi ont suivi : la loi de 1975 sur l'autodétermination et l'aide à l'éducation des Amérindiens a signé la fin de la politique d'assimilation, et celle de 1978 sur la liberté de culte des Amérindiens leur garantit le droit de pratiquer librement leurs rituels.

Aujourd'hui, l'établissement organise un pow-wow annuel et les élèves suivent des cours dans la tradition amérindienne, apprenant à confectionner des paniers, à se servir des plantes sauvages et à parler navajo. La plupart des enseignants et du personnel sont amérindiens. Les élèves suivent le programme officiel, et un cours d'études autochtones leur apprend l'histoire américaine. Lors de la semaine culturelle, en avril, les élèves portaient des chemises orange en hommage aux enfants décédés [dans l'école].

Le lycée Sherman est financé à l'échelon fédéral par le Bureau indien de l'enseignement (BIE), auquel il doit rendre des comptes. L'établissement affiche des résultats médiocres, endémiques au sein du réseau BIE depuis près d'un siècle. Les enfants sont déracinés, loin de chez eux pendant plusieurs mois, et le personnel intervient *in loco parentis*, c'est-à-dire "en remplacement d'un parent". Par ailleurs, malgré les plus de 70 tribus qui y sont représentées, Sherman ne propose, à ce jour, que des cours de navajo, si bien que la plupart des élèves n'apprennent toujours pas la langue de leurs ancêtres.

Identité linguistique. Marsha Small, une chercheuse de la tribu des Cheyennes du Nord dont les travaux se concentrent sur un autre pensionnat hors réserve, celui de Chemawa, dans l'Oregon, constate que beaucoup d'anciens élèves ne parlent pas couramment la langue de leur tribu. "Or c'est la langue qui les lie à la terre. Et la terre, c'est leur identité", analyse-t-elle. "La question que je pose à ces pensionnats est la suivante : enseignez-vous leur langue aux élèves? Parce que, si vous ne le faites pas, vous commettez un génocide comparable à celui du régime colonial."

Wicahpi a le mal du pays mais, à la différence d'autrefois, elle peut communiquer par Snapchat et appeler sa tante. Elle constate que les autres élèves ne connaissent

Repères

Immense scandale au Canada

●●● En juin 2021, le Canada, redécouvre, horrifié, l'histoire des pensionnats réservés aux enfants des peuples premiers. Créées pour évangéliser et assimiler les enfants autochtones, ces écoles religieuses financées par l'État ont existé de 1831 à 1996. À son apogée, vers 1930, le réseau de pensionnats regroupait quelque 80 établissements, administré par l'Église catholique pour les trois cinquièmes (le reste se partageant entre différentes confessions protestantes). Début 2021, plus d'un millier de tombes anonymes sont découvertes sur les sites d'anciens pensionnats catholiques. Le scandale est immense. Fin septembre, les évêques du Canada présentent leurs excuses pour ce qui est considéré comme un génocide par les peuples autochtones. Une contrition jugée tardive : "Trop peu, trop tard, voire trop tôt pour certains, les excuses présentées pour la première fois publiquement par les évêques catholiques du Canada peinent à convaincre les milieux autochtones", écrit **Radio-Canada**, qui cite une ex-pensionnaire battue par les religieuses, Lila Bruyere, de la Première Nation ojibway de Couchiching : "Ces excuses, c'est une solution temporaire. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour se protéger, ils ne nous donnent pas les archives, qu'ils ont fait disparaître d'ailleurs. Ils doivent être tenus responsables de tous les meurtres."

ni leur culture ni leur langue et souffrent d'anxiété, de dépression et d'un traumatisme qui s'est transmis de génération en génération.

Elle explique que beaucoup d'étudiants préférèrent se fondre dans le monde non autochtone plutôt que d'exprimer leur culture. "Il faut vivre avec un pied dans chaque monde", observe-t-elle, mais certains vont trop loin dans "le monde des Blancs" et ne se rendent pas compte du mal que ça peut leur faire, spirituellement parlant. "C'est dommage que tant de gens aient peur d'accepter qui ils sont. Je suis fière d'être amérindienne. Je suis fière d'être une Lakota."

Sherry Means, de la tribu sioux de Cheyenne River, enseignait le lakota au lycée Sherman, mais a dû quitter l'établissement et n'a pas été remplacée. Elle se plaisait à Sherman avant qu'un problème familial ne l'oblige à rentrer chez elle. "Aujourd'hui, ces pensionnats sauvent beaucoup

d'enfants amérindiens d'une vie de misère", assure-t-elle. Mais elle ne pense pas pour autant qu'ils aient totalement changé. Elle estime que la mainmise de l'État fédéral nuit à la créativité de l'enseignement et prive les élèves d'un véritable bain linguistique. "On a toujours une gestion très hiérarchisée et il faut vraiment que ça change", conclut-elle.

Wicahpi prévoit de postuler à l'université, mais soupèse les différentes options qui s'offrent à elle. Elle veut continuer d'explorer le monde. Tout en conversant avec nous au téléphone, la jeune fille picore son déjeuner : un sub [gros sandwich], des frites, une boisson énergisante et une salade de pâtes. "De temps en temps, ils nous donnent des tacos indiens, mais je les réussis mieux qu'eux, plaisante-t-elle. On voit bien qu'ils tâtonnent. Ce ne sera jamais aussi bon qu'à la maison."

— **Hilary Beaumont**
Publié le 22 mai

LES MOTS DES AUTRES

L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.

À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

ÉTATS-UNIS

Mon chien, ma bataille

Sous l'influence des stars du show-business ou du sport, les bouledogues français s'achètent à prix d'or en Californie. Les criminels l'ont bien compris. Face aux risques d'enlèvements, les propriétaires n'hésitent plus à s'armer.



—The New York Times
New York

Elk Grove, Californie. Les affaires marchent on ne peut mieux pour Jaymar Del Rosario, dont les chiots peuvent se vendre des dizaines de milliers de dollars. Quand cet éleveur quitte sa maison pour rencontrer un client, il ne part jamais sans les papiers du chien, un sac de croquettes et... son Glock 26. “Si je ne connais pas le quartier, ou que je ne connais pas la personne, j’emporte toujours mon arme”, raconte-t-il en montrant Cashew, un chiot de 6 mois d’une nouvelle variété de bouledogue français à poil long qui peut se vendre à plus de 30 000 dollars.

Avec leurs oreilles guillerettes, leurs yeux espiègles qui ont toujours l’air de réclamer des caresses et leur façon de se dandiner

comme des crocodiles sur leurs pattes courtes, les bouledogues sont la dernière folie des influenceurs, des vedettes de la pop et des sportifs professionnels. Et désormais les chiens préférés des Américains, après les labradors.

Ce qui leur vaut d’être l’objet de toutes les convoitises. Ces dernières années, les vols de bouledogues se sont multipliés à Miami, à New York, à Chicago, à Houston et – surtout, apparemment – en Californie. Souvent, les chiens sont arrachés à leur propriétaire sous la menace d’une arme. Le kidnapping qui a fait le plus couler d’encre est sans doute celui des deux chiens de Lady Gaga, Koji et Gustav, volés en pleine rue à Los Angeles. L’homme qui les promenait a été frappé, étranglé

et a même reçu une balle. Le prix des bouledogues est déjà très dissuasif – entre 4 000 et 6 000 dollars pour un chiot, et les variétés les plus en vogue s’arrachent à prix d’or. Mais la charge mentale est aussi très lourde : la crainte de voir un voleur faire irruption dans votre jardin pour enlever votre chien ou encore la vigilance accrue dont il faut faire preuve quand vous le promenez après avoir lu des histoires d’enlèvements. Malheureusement pour les propriétaires, les bouledogues



REPORTAGE

pâtissent de deux caractéristiques très américaines : la passion des chiens et l’omniprésence des armes à feu. Ainsi, par un soir glacé de janvier, dans le quartier d’Adams Point, à Oakland, en Californie, Rita Warda promenait

Dezzie, son bouledogue de 7 ans. Un SUV s’est arrêté à côté d’eux et deux hommes en sont descendus. “Ils avaient une arme et m’ont dit : ‘Donne-nous ton chien’”, raconte-t-elle.

Trois jours plus tard, une dame l’appelait pour dire qu’elle avait trouvé le bouledogue en train d’errer près d’un lycée. Rita Warda prend désormais des cours d’autodéfense et conseille aux propriétaires de chiens d’avoir une bombe lacrymogène sur eux ou un sifflet. Elle ignore pourquoi les kidnappeurs ont relâché son chien, mais elle pense que c’est à cause de son âge avancé. Les bouledogues ont une espérance de vie très courte, et 7 ans, c’est déjà très vieux.

À la fin d’avril, Cristina Rodriguez rentrait en voiture de son travail dans une boutique de CBD du quartier de Melrose, à Los Angeles. Quand elle s’est arrêtée devant chez elle, un homme a ouvert la porte de sa voiture et emporté Moolan, son bouledogue de 2 ans noir et blanc. Ses souvenirs de l’enlèvement sont confus : “Quand on vous menace d’une arme, c’est difficile de garder les idées claires.”

Mais les vidéos des caméras de surveillance dans son quartier et près de la boutique indiquent que les voleurs la suivaient en voiture depuis quarante-cinq minutes. “Ils m’ont volé mon bébé, se lamente Cristina Rodriguez. C’est tellement triste de rentrer à la maison sans qu’elle soit là pour me faire la fête.”

Faux vendeurs. On ignore l’ampleur du phénomène à l’échelle nationale, et les autorités policières affirment ne pas tenir de décompte de ce genre de délit. Patricia Sosa, membre du conseil d’administration du Club américain des bouledogues français, n’a pas non plus de chiffres à donner. Des groupes sur les réseaux sociaux créés par des propriétaires de bouledogues mettent régulièrement en garde contre les enlèvements. Si vous possédez un bouledogue, peut-on lire dans un post sur un groupe Facebook consacré aux bouledogues volés ou perdus, “ne le laissez jamais hors de votre vue”.

Les délinquants se font plus d’argent en volant des chiens qu’en braquant une épicerie.” Selon Patricia Sosa, qui tient

Un éleveur montrant son Glock 26. Photo Jim Wilson/ The New York Times

un élevage de chiens au nord de La Nouvelle-Orléans, cet engouement pour le bouledogue français a également entraîné le développement de tout un réseau de faux vendeurs qui réclament un acompte pour des chiens qui n’existent pas. “Il y a beaucoup d’arnaques en ce moment, assure-t-elle. Les gens se disent qu’ils peuvent se faire facilement entre 5 000 et 7 000 dollars rien qu’avec une petite annonce de bouledogue.”

Les délinquants se font plus d’argent en volant des chiens qu’en braquant une épicerie.

Pour Sosa, les éleveurs sont des cibles de choix. Elle ne donne jamais son adresse à un client avant d’avoir soigneusement vérifié ses antécédents. “J’ai installé des caméras partout”, précise-t-elle.

Les bouledogues français, comme leur nom l’indique, sont les descendants français d’une race plus petite de bouledogues élevés en Angleterre au milieu du XIX^e siècle. Avant de faire leur entrée dans les salons des artistes et de la bourgeoisie, et de poser pour Degas et Toulouse-Lautrec, ils étaient utilisés par les bouchers de Paris pour chasser les rats.

Aujourd’hui, selon les critères de la Fédération canine américaine, le bouledogue français est un chien “de type bréviligne, avec une tête carrée et des oreilles toujours dressées”.

Dans le monde de la médecine vétérinaire, les bouledogues français sont controversés parce que les traits qui font leur succès – leur grosse tête et leurs yeux globuleux attendrissants, leur nez écrasé et leurs nombreux plis sur le museau – les prédisposent beaucoup plus que les autres races aux problèmes de santé, explique Dan O’Neill, spécialiste canin à l’école vétérinaire de l’université de Londres. La grosseur de leur tête pose problème aux femelles lors de la mise bas, ce qui fait que la plupart des chiots naissent par césarienne. Leur corps très trapu et musclé les empêche également de s’accoupler correctement, ce qui contraindrait les éleveurs à pratiquer l’insémination artificielle. Plus inquiétant encore, selon les chercheurs comme O’Neill, la gueule aplatie

du chien peut altérer sa respiration. Les bouledogues français ont tendance à ronfler même quand ils ne dorment pas. Ils se fatiguent facilement et sont très sensibles à la chaleur. Leurs plis peuvent facilement s'infecter. Et à cause de leurs yeux globuleux, certains bouledogues sont incapables de cligner complètement des yeux.

Dan O'Neill est à la tête d'une association de vétérinaires et d'autres spécialistes canins au Royaume-Uni qui recommande aux acheteurs de "bien réfléchir avant d'acheter un chien à museau écrasé" comme le bouledogue français ou anglais, le carlin, le shih tzu, le pékinois et le boxer. "Il y a un vrai problème avec ce genre de chien", alerte-t-il. Les bouledogues français, conclut-il dans un récent article de recherche, ont quatre fois plus de problèmes de santé que les autres chiens.

Les Britanniques aussi. Ces recommandations et ces mises en garde n'ont pas empêché la popularité des bouledogues d'atteindre des sommets, notamment grâce aux réseaux sociaux. Comme aux États-Unis, le bouledogue français, au coude-à-coude avec le labrador, est en passe de devenir le chien préféré des Britanniques.

Jaymar Del Rosario, l'éleveur d'Elk Grove, une ville de banlieue au sud de Sacramento, compte des joueurs professionnels de

football américain et de basket parmi ses plus fidèles clients. Il a vendu des chiots à des joueurs des Chiefs de Kansas City, des Bengals de Cincinnati, des Buccaneers de Tampa Bay, des Texans de Houston, des Jets de New York et des Cardinals d'Arizona. Il y a quatre ans, les 49ers de San Francisco ont acheté Zoe, une bouledogue bringée qui sert de soutien émotionnel à l'équipe. Deux ans plus tard, l'équipe s'est agrandie avec Rookie, un bébé bouledogue bleu-gris avec des yeux noisette.

Le bouledogue le plus cher de Jaymar Del Rosario était un chien "lilas" avec une robe grise qui tirait sur le violet, des yeux clairs qui devenaient rouges dans l'obscurité et un museau rose. Il l'a vendu 100 000 dollars à un acheteur sud-coréen séduit par ses caractéristiques génétiques très rares. L'éleveur a vendu plusieurs centaines de chiots ces quinze dernières années.

Il garde sept bouledogues pour sa famille, et notamment pour ses deux filles de 9 et 10 ans. Elles sont autorisées à jouer avec eux à l'intérieur, mais Jaymar Del Rosario leur interdit de se promener seules avec les bouledogues. "Même pour aller à la boîte aux lettres, c'est non, confie-t-il. Je ne les laisse pas sortir seules avec les chiens. Avec tout ce qui se passe, on ne sait jamais."

—Thomas Fuller
Publié le 23 juin

Trop de tueries pour tout suivre

Depuis le début de l'année 2022, plus de 320 fusillades de masse se sont déroulées aux États-Unis. Les médias sont obligés de choisir les lieux de l'horreur à couvrir.

C'est une question vertigineuse qui se pose de plus en plus souvent dans les rédactions américaines : quel carnage mérite qu'on envoie des journalistes sur place et quel genre de massacres ne le nécessite pas forcément, souligne le **Washington Post**. Une chose est sûre, les médias d'information américains n'ont pas les moyens de couvrir "toutes les tueries, en particulier dans une année record, comme 2022, qui a vu se dérouler jusqu'ici plus de 320 tueries", selon l'organisation Gun Violence Archive qui tient un décompte des fusillades dites de masse, c'est-à-dire ayant fait au moins quatre victimes, dans tout le pays.

Si la fusillade lors du défilé du 4 juillet à Highland Park, dans la banlieue de Chicago, qui a fait sept morts et des dizaines de blessés, a reçu une large couverture médiatique, en raison du symbole que représente la fête nationale américaine, les autres tueries qui se sont déroulées à Chicago durant le week-end de la fête de

l'Indépendance n'ont pas eu droit au même traitement. De même, si les reporters américains se sont "rendus en nombre sur les lieux de la tuerie de Buffalo", qui a fait dix morts dans un supermarché de l'état de New York le 14 mai dernier ou "dans l'école primaire d'Uvalde, au Texas", où 21 personnes dont 19 enfants ont trouvé la mort le 24 mai, "la fusillade de masse qui a fait trois morts et une dizaine de blessés dans un quartier de Philadelphie le 4 juin n'a pas eu le même écho, ni l'attaque qui a fait trois morts et de nombreux blessés

Il n'existe pas de standard pour déterminer quelle tuerie couvrir.

dans un night-club de Chattanooga, dans le Tennessee le lendemain", note le **Washington Post**. Le quotidien souligne d'ailleurs qu'il n'existe pas de standard pour déterminer quelle tuerie couvrir. Chaque média y va de ses propres règles.

Au **Washington Post**, un journaliste est systématiquement dépêché sur place lorsqu'une tuerie fait quatre morts ou plus. Comme le déplore Amanda Erickson, la responsable des pages d'actualité nationales du quotidien de la capitale : "Malheureusement il y a trop de fusillades à travers le pays, nous devons donc nous montrer intelligents dans notre façon d'utiliser nos ressources. [...] Chaque fusillade affecte la communauté dans laquelle elle est commise, nous nous concentrons sur l'impact qu'une fusillade peut avoir au-delà de sa propre communauté".

À la **NPR**, la radio publique américaine, les équipes reconnaissent que les fusillades qui défraient la chronique au niveau national sont celles "qui ciblent des personnes dans des lieux où l'on s'attend à être en sécurité, comme les écoles ou les églises, ou quand celles-ci visent des personnes en raison de leur appartenance raciale ou de leur religion".

Certains médias adaptent leur couverture, à l'instar de la chaîne **CNN** qui vient de créer un minisite intitulé *Guns in America*, consacré à la violence par armes à feu aux États-Unis. La chaîne **ABC News**, de son côté, parie sur le temps long et a annoncé qu'une équipe de correspondants et de producteurs allaient rester à Uvalde, au Texas, durant une année entière, "afin de couvrir les suites de l'enquête sur la fusillade scolaire et montrer comment une communauté tente de se reconstruire".

—**Courrier international**

METROPOLITAN FILMEXPORT et WHY NOT PRODUCTIONS PRÉSENTENT

MEHDI BAJESTANI
ZAR AMIR EBRAHIMI



PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES

LES NUITS DE MASHHAD

حیدر کیوب مقفلس HOLY SPIDER
UN FILM DE ALI ABBASI

“ L'ACTRICE A BOULEVERSE LE FESTIVAL DE CANNES ”
ELLE

“ THRILLER SOCIAL FASCINANT ”
L'HUMANITÉ

“ UN CHOC ”
ÉCRAN LARGE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

arte CINE+ Le Point Courrier international PREMIERE (SIMONE) ecranlarge franceinfo

CHILI

Les vins de l'extrême

Les œnologues travaillent au développement de vignobles sur le haut plateau andin, à 3 600 mètres d'altitude. Si certains agriculteurs traditionnels veulent y croire, d'autres se découragent à cause des conditions climatiques.



—El País América (extraits) Mexico

Dans le lieu le plus aride de la planète, à 3 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, apparaît soudain un demi-hectare de vigne. Nous sommes dans l'Atacama, à Socaire, un village loin de tout, niché dans une profonde vallée qui s'ouvre sur le désert. Cecilia Cruz, 67 ans, agricultrice et propriétaire de Viña Caracoles, le domaine viticole le plus haut du Chili, marche sur le sable volcanique couvert de feuilles sèches. De ses mains modelées par le travail de la terre, elle cueille l'une des rares grappes qui ont échappé aux vendangeurs.

Elle est très fière de son exploit viticole. «Mes voisins étaient persuadés que je n'aurais jamais de fruits. Maintenant ils me demandent s'ils peuvent venir voir le raisin et le goûter, ils n'en reviennent pas.» Un renard rôde autour du vignoble. «Quand le renard mange le raisin, c'est qu'il est bon», nous apprend un habitant.

Cecilia a longtemps cultivé du maïs, des haricots et de la luzerne, comme la plupart de ses voisins. En 2010, un homme lui a suggéré de planter de la vigne dans la parcelle qu'elle possède sur le haut plateau. Elle a accepté de participer au programme Atacama Terre fertile de la SQM, Sociedad Química y Minera de Chile [qui travaille entre autres dans le domaine de la fertigation, combiné de fertilisation et irrigation].

Coopérative. On lui a donné des pieds de vigne et des tuteurs et elle a été conseillée par des ingénieurs et des œnologues. Socaire est alimenté en eau par l'écoulement naturel de la neige qui fond dans les Andes. Dans les villages environnants, l'eau est tellement chargée en minéraux et en sel qu'elle ne convient pas à la culture de la vigne. Mais à Viña Caracoles, après quatre ans de tentatives infructueuses et en inondant le champ une fois par semaine, des grappes ont mûri.

En 2017, Cecilia a rejoint la Cooperativa de Viñateros de Altura

Lickanantay [“Coopérative des vigneronns d'altitude Lickanantay”], composée uniquement de producteurs descendant des habitants originels de Socaire, Toconao, Celeste et San Pedro de Atacama.

Sur les 50 agriculteurs qui se sont lancés dans l'aventure, 18 ont tenu bon, selon Fabián Muñoz, œnologue du vignoble de l'Ayllú [le mot “ayllú” désigne une forme

d'organisation collective courante dans les Andes à l'époque précolombienne], qui regroupe tous les vigneronns de la coopérative. Les autres ont abandonné parce qu'ils n'ont pas réussi à obtenir de fruits à cause des conditions climatiques extrêmes ou parce qu'ils n'ont pas consacré à leur vigne le temps et les soins nécessaires.

Contrôle de qualité. Fabián Muñoz explique : «Dans la Vallée centrale [beaucoup plus au sud], la vigne bénéficie de conditions de croissance optimales. Ici c'est le contraire : la plante est naturellement soumise au stress. Elle pousse sur un sol rocheux, en altitude, avec moins d'oxygène, des changements brusques de température et un fort rayonnement solaire.»

«Ce stress assure à lui seul un vrai contrôle de qualité : la peau du raisin est plus épaisse et le goût plus prononcé, ajoute-t-il. Mais il faut surveiller les plants de beaucoup plus près pour qu'ils ne meurent pas.» Les 18 vigneronns de la coopérative Ayllú cultivent sept cépages. Deux de leurs vins (Ayllú Moscatel Dulce 2020 et Ayllú Naranja 2020) ont obtenu une médaille d'or au Mondial des vins extrêmes 2021 qui s'est tenu en Italie. Leur objectif cette année était de récolter 18 tonnes de raisins, et ils en ont eu 22. Ils espèrent atteindre 24 tonnes l'année prochaine.

«Au début de la coopérative, nous avons d'abord fait le travail agronomique, puis nous sommes passés au volet œnologique, relate Muñoz. En 2020, nous avons changé d'image pour nous concentrer sur la commercialisation. Nous sommes maintenant en train de nous développer au niveau national et international.»

Le Chili est le quatrième exportateur mondial de vin.

Samuel Varas, ingénieur chimiste de 43 ans, a créé le domaine de Chajnantor, à Zapar, entre des *pucarás* (fortresses indigènes) et d'anciens cimetières atacaméniens. C'est l'un des plus innovants de la coopérative. «Après de nombreux essais, nous avons réussi à produire des raisins avec l'aide de la technologie. Pour des raisons écologiques, nous voulions éviter les batteries à eau, alors nous avons installé des panneaux solaires. Ils captent la lumière du soleil et la transforment en courant alternatif, le même que celui produit par une batterie classique.»

Ses 2 000 pieds de vigne sont alimentés en eau par un système d'irrigation automatisé. Une partie du financement provenait d'un programme gouvernemental qui subventionne les projets des agriculteurs amérindiens. La première année de production, il a récolté 150 kilos de raisins, et la troisième 500 kilos. Il vise 1 tonne l'année prochaine.

Des traces de culture de la vigne remontant à l'époque coloniale sont présentes dans certaines zones du désert. La coopérative dit avoir toujours travaillé le raisin noir ordinaire. L'innovation a été de planter des cépages de qualité supérieure, comme la syrah, le cabernet et le petit verdot, entre autres.

Héctor Espinola, 71 ans, entretient une relation avec la viticulture depuis près d'un demi-siècle. Il a longtemps vendu du vin criollo [issu d'un cépage originaire de la région] ainsi que les poires et les coings produits par ses arbres. Ces dernières années, la concurrence d'autres régions a fait baisser le prix des fruits et cette activité n'a plus été suffisamment rentable. Lorsqu'il a été invité à rejoindre la coopérative, il a arraché tous ses fruitiers et planté un hectare de malbec.

Il est aujourd'hui le propriétaire du domaine San Juan à Bosque Viejo, à 2 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. «Nous fournissons les raisins et les œnologues les transforment en vin. Chaque bouteille est vendue 12 dollars et je reçois 60 % du bénéfice. Cette année, j'ai produit 500 bouteilles. Je m'en sors beaucoup mieux que lorsque je vendais des poires et des coings.»

—Antonia Laborde
Publié le 23 mai





afrique

Ghana. La passion de la glisse saisit tout un pays

En trois ans, il est devenu une terre d'accueil du surf et du skate pour toutes et tous, et pas seulement pour les Blancs privilégiés.



—New Frame (extraits)
Johannesburg

Lorsque Sandy Alibo est arrivée au Ghana, c'était pour des vacances. La très dynamique scène du surf et du skate qu'elle a découverte l'a incitée à rester. [Cette Française spécialiste du sponsoring sportif] a décidé de quitter la France et de se consacrer au développement des sports de glisse sur sa nouvelle terre d'accueil.

Elle a fini par se lancer récemment dans le projet le plus ambitieux de sa vie : construire le premier skatepark du Ghana. Grâce à une campagne de financement participatif sur Internet et au soutien du célèbre créateur de mode Virgil Abloh [décédé le 28 novembre 2021], le premier skatepark du Ghana, le Freedom Skatepark, a ouvert ses portes à Accra, la capitale, en décembre 2020. Avec ses 500 m², il permet aux Ghanéens non seulement de découvrir ce sport, mais de progresser et de s'épanouir grâce à sa pratique.

Jusqu'à une période récente, ni le surf ni le skate n'étaient vraiment organisés au Ghana, et la petite mais grandissante communauté d'adeptes des planches était quasiment invisible, les sports de glisse étant considérés comme majoritairement blancs.

Passionnée de skate et de surf, Alibo s'est rendue pour la première fois au Ghana en novembre 2015. Elle avait entendu dire qu'Accra était un bon endroit pour surfer en Afrique et a rapidement accroché avec la scène très dynamique du surf et du skate.

Visibilité. Ce moment a changé sa vie. Elle a quitté le bon emploi et l'existence confortable qu'elle avait en France pour s'installer au Ghana début 2016, une décision qu'elle a prise sans hésiter. Une fois qu'elle a pris ses marques, l'une des premières choses qu'elle a faites a été de créer le compte Surf Ghana sur Instagram. Il allait devenir le rassembleur de la communauté surf et skate, le tissu conjonctif reliant les riders d'Accra et de tout le pays.

Le succès est au rendez-vous, le compte recense aujourd'hui plus de 23 000 inscrits. Grâce à lui nombre de Ghanéens ont eu envie de se mettre aux sports de glisse. Mais ils n'avaient pas de matériel.

Alibo fait des allers-retours en France afin de collecter des équipements pour les enfants. Surf Ghana dépasse très vite son statut de compte Instagram pour devenir une ONG et le premier club de skateboard du pays. Grâce à son expérience professionnelle en tant que responsable de stratégie de sponsoring sportif, Alibo commence à mettre sur pied des événements, des festivals, des démonstrations de skateboard et des cours de surf et de skate. Elle organise des voyages de skate et invite des riders d'autres régions du pays. Le but, donner une visibilité à des personnes peu représentées et peu soutenues financièrement dans ce sport : "J'avais remarqué qu'au Ghana on ne voyait pas beaucoup de Ghanéens surfer. Je voulais que ça change. Il fallait modifier la mentalité des gens et

la perception des sports de glisse pour créer une culture du surf et du skate pour les Ghanéens."

En tant que femme, Alibo tient à soutenir les filles et à leur permettre d'accéder facilement au skate. En 2019, elle crée le Skate Gal Club pour réduire l'écart de représentation entre les sexes qui existe à l'échelle locale et mondiale. Le club compte une soixantaine de filles à ses débuts. Elles sont environ 200 aujourd'hui. Le Freedom Skatepark est réservé aux filles le jeudi, ce qui leur permet de s'entraîner sans la présence intimidante des garçons.

"Il y avait là aussi un manque de représentation, poursuit Alibo. Quand on ne voit pas de skateuses noires, les femmes risquent de penser que c'est un sport qu'elles ne doivent pas pratiquer. Ce que j'ai remarqué, c'est que lorsqu'on crée un espace sûr où elles peuvent voir comment ça fonctionne, ça les encourage. Durant

"Il fallait modifier les mentalités pour créer une culture du surf et du skate."

Sandy Alibo, FONDATRICE
DE SURF GHANA

les six dernières années, il y avait beaucoup de garçons parce que c'est un sport dominé par les hommes, et ça intimidait les filles. Mais le jour où j'ai organisé une session 100 % féminine, toutes les filles sont venues. J'ai compris qu'il fallait des sessions réservées aux femmes pour leur donner confiance en elles et leur permettre de combattre leurs peurs. Ce qui est beau, c'est que la plupart d'entre elles peuvent rivaliser avec les hommes et que maintenant, quand elles font du skate, elles ne le font pas seules, mais avec un groupe."

Le skate voit le nombre de ses pratiquants augmenter en masse, mais comme c'est encore un sport de niche, il n'y a pas de sites pour les enfants. Beaucoup de gens pratiquent dans des endroits sales et dangereux. Ils sont considérés comme gênants et sont "à peine tolérés" dans les lieux où ils ont pourtant le droit de pratiquer, raconte Alibo. Il est alors particulièrement difficile pour les enfants de débiter. Il fallait un skatepark.

"On a commencé à en parler quand on s'est rendu compte qu'il fallait des espaces sûrs. Ça devenait frustrant d'organiser des

✓ Le premier skatepark du Ghana a ouvert en décembre 2020. -Photo Surf Ghana

événements dans des endroits qui ne nous appartenait pas. Il a fallu un peu réfléchir, mais on savait qu'on pouvait le faire." La construction du Freedom Park a pris vingt-quatre jours et coûté dans les 930 000 rands [environ 54 500 euros]. Le site a été conçu en partenariat avec Limbo, un cabinet d'architecture et de design d'Accra, qui a aussi fourni une étude pour de futurs skateparks. Wonders Around the World a fait venir des bénévoles du monde entier pour participer aux travaux et animer un atelier d'un mois.

Créer des emplois. "On a fait exactement ce qu'on avait prévu et créé d'autres espaces, par exemple le jardin communautaire, le café wifi et la boutique. On voulait construire un skatepark puis travailler avec la communauté sur d'autres projets autour de cet espace. On ne voulait pas construire le tout puis que les gens se contentent d'utiliser les lieux. On voulait impliquer la communauté dans le processus de création et de développement de l'espace. On voulait créer un écosystème vertueux qui ne vise pas seulement à développer le sport et les sportifs, mais aussi à créer des emplois à Accra - dans le coaching, le journalisme, la photographie, et le cinéma - par l'intermédiaire du sport. Ce skatepark et l'implication des gens créeront naturellement des emplois et profiteront aux jeunes."

Avec son cybercafé et sa boutique de skate, le skatepark offre aux jeunes Ghanéens un lieu, mais également des perspectives d'emploi. Alibo espère désormais que le Ghana produira des skateurs de niveau international qui seront présents aux événements mondiaux. "Le skatepark a amélioré le dialogue entre les institutions, et on a pu créer une fédération. Elle nous aidera à participer à des compétitions à l'étranger, en Afrique, en Europe ou aux États-Unis. Nous pourrions produire des sportifs internationaux qui participeront aux Jeux [olympiques] et montreront ce que les Ghanéens peuvent faire. Même si c'est un sport nouveau, les gamins sont super bons et apprennent très très vite. Dès qu'on a des infrastructures, les gens s'entraînent et deviennent meilleurs. Le monde entendra parler du Ghana."

—Lee Nxumalo
Publié le 20 juin



AFRIQUE DU SUD

Orania, éden monochrome

Sous prétexte d'autonomie et de sécurité, des communautés blanches perpétuent l'apartheid depuis trente ans dans cette petite ville. Reportage.

—The Sunday Times
Londres

C'est dans les rudes étendues désolées du désert du Karoo [dans le sud-ouest de l'Afrique du Sud] que se trouve l'ultime avant-poste réservé aux Blancs d'Afrique du Sud – et il est florissant. Partout ailleurs dans le pays, les fractures sociales et raciales s'accroissent, la délinquance est en hausse, les services s'effondrent. C'est une bénédiction pour Orania, fondée

en 1991 par des descendants de Hendrik Verwoerd [homme politique, membre du Parti national, puis Premier ministre d'Afrique du Sud de 1958 jusqu'à son assassinat, en 1966], l'idéologue père de l'apartheid.

Fuyant le chaos, les gens se ruent sur la communauté, une expérience sociale anachronique que beaucoup jugeaient vouée à l'échec. *“Avant, la ville était un peu considérée comme une blague, mais plus maintenant”*, déclare Joost Strydom, porte-parole d'Orania,

où la population a augmenté de 55 % depuis 2018, pour atteindre aujourd'hui 2 500 habitants.

De nouvelles maisons sont en construction, par des ouvriers blancs : l'autosuffisance est l'une des pierres angulaires du projet. Chaque semaine, la communauté est submergée par un nombre *“époustouflant”* de demandes, formulées par des familles et des personnes seules qui tentent de trouver refuge auprès de voisins pensant comme eux, loin de la criminalité et des troubles sociaux, aggravés dans bien des grandes et petites villes. On constate une hausse de 22 % des meurtres dans le pays durant le premier trimestre de cette année, 67 étant signalés chaque jour.

Sur dossier. Il n'y a pas d'habitants noirs à Orania, mais on pourrait en dire autant de certaines banlieues aisées et conservatrices ailleurs en Afrique du Sud, où les seuls visages non blancs sont ceux du personnel de maison et des employés de la voirie. Les habitants d'Orania entretiennent eux-mêmes leur domicile et leurs chaussées.

“La différence, c'est que nous affichons ouvertement ce que représente notre communauté. Nous savons ce que nous voulons, mais nous ne sommes pas fermés”, ajoute Strydom. Pour résider à Orania, il faut respecter les principes chrétiens et défendre la culture et l'idéologie afrikaners. La ville est détenue par la société immobilière privée Vluytjeskraal Aandeleblok. Ceux qui souhaitent y vivre achètent des actions de la société, mais seulement après examen de leur dossier. Aucun titre de propriété n'est fourni, sauf pour des terres agricoles.

La communauté dispose de sa propre devise, de son propre drapeau et de ses propres jours fériés. Le 16 juin, le pays célèbre la mémoire de ceux qui ont perdu la vie lors du soulèvement de Soweto, une date clé de la lutte contre l'apartheid [en 1976, de jeunes Noirs manifestent contre l'introduction de l'afrikaans comme langue officielle d'enseignement à égalité avec l'anglais dans les écoles locales. Selon les chiffres officiels, 575 personnes furent tuées par la police]. À Orania, ce jour est célébré pour une autre raison : le combat des Afrikaners contre l'Empire britannique, du temps de la guerre des Boers [1899-1902].

Selon les autorités locales, il ne s'agit pas d'un paradis pour racistes, mais d'un lieu où vivre différemment, où adopter le mode de vie et parler la langue des Afrikaners, qui descendent des premiers colons néerlandais et français arrivés au XVII^e siècle. Sur le site d'une ville fantôme constituée des masures des ouvriers d'un projet d'irrigation des années 1960, sur la rive sud de l'Orange, Orania a été créée en 1991 par des idéologues sous la férule d'Anna et





—Newlines Magazine
Washington

En passant devant le café communautaire Ahwak, on serait aisément tenté de n'y voir qu'une simple réplique de café de quartier, tel qu'il en existe en Europe. Pourtant, le café Ahwak a bien plus à offrir.

Derrière sa porte turquoise se cache un paisible refuge pour une petite communauté de Tripolitains en quête de solidarité et de convivialité dans une ville gangrenée par la corruption politique, la violence, l'insécurité et les clivages religieux. Situé dans le modeste quartier commerçant de Dam w Farez, à un jet de pierre de Sahet Al-Nour, la place centrale de Tripoli, Ahwak et sa communauté constituent une part oubliée de la ville – un lieu où peuvent se retrouver des progressistes, des conservateurs, des musulmans, des chrétiens, des athées, des artistes, des intellectuels, des personnes LGBTQI, des jeunes et des vieux pour discuter autour d'un verre.

C'est un exutoire aux problèmes de Tripoli, particulièrement flagrants dans cette ville

Liban. Au café Ahwak, tout le monde est le bienvenu

Depuis 2008, ce café de Tripoli offre un havre de paix aux minorités. Mais la crise et les esprits étroits le rattrapent : son histoire mouvementée est aussi celle de la plus pauvre des grandes villes libanaises.

tristement réputée pour sa pauvreté, ses vagues de fondamentalisme et qui abrite certaines personnalités politiques parmi les plus riches du Liban, à commencer par le Premier ministre par intérim, Najib Mikati.

Éclectisme. À l'intérieur, la salle aux allures de salon est accueillante. Entre les murs roses ou tapissés d'imprimés dorés, des canapés et des fauteuils sont agencés autour de tables rondes dépareillées sur

lesquelles attendent des cappuccinos et des espressos. Cet espace coloré est à l'image d'une clientèle éclectique qui, depuis 2008, apprécie l'atmosphère qu'a créée ici la maîtresse des lieux, Sahar Minkara. Juchée sur un accoudoir de canapé, elle nous raconte l'époque où sa ville morcelée s'est fédérée pour la première fois, lors de la révolution d'octobre 2019 au Liban. "Pour nous, ça a été un grand moment. Sur la place, des gens fumaient de la marijuana. Des jeunes garçons

tenaient des drapeaux arc-en-ciel. La foule dansait sur une musique techno sous l'enseigne lumineuse calligraphiant le nom d'Allah [au centre de la place]."

Pendant quelques mois, les différences de confession, de genre et de classe ont été oubliées tandis que le pays laissait éclater sa colère à l'encontre d'une classe dirigeante corrompue et incompétente, en place depuis des décennies.

Pendant des années, la capitale du nord du Liban a incarné

les problèmes du pays. Elle a subi des occupations et des conflits, décourageant les investissements, laissant filer les opportunités et abandonnant ses habitants au sentiment d'être de grands oubliés.

Minkara est de ceux-ci, non pas parce qu'elle a eu à souffrir des privations ou du chômage, mais parce qu'elle est la voix d'une communauté que d'autres cherchent à réduire au silence. "La Tripoli que vous voyez aujourd'hui est beaucoup plus conservatrice que celle que j'ai connue dans ma jeunesse", souligne-t-elle.

La propriétaire du café Ahwak est née et a grandi dans la ville. À 47 ans, elle ne correspond en rien à l'idée que l'on pourrait se faire d'une Tripolitaine. D'abord parce qu'il est exceptionnel qu'une femme gère un café, et ensuite parce qu'avec son pantalon de cuir noir, son blouson d'avia-

“Les cafés ont toujours joué un rôle fondamental dans les sociétés.”

Sahar Minkara,
PROPRIÉTAIRE DU CAFÉ AHWAK

teur uni et les mèches folles de sa crinière rebelle, elle contredit aussi l'image conservatrice de Tripoli. "La ville a régressé à la vitesse grand V. Ma génération le constate à tous égards. Nous sommes la dernière génération à avoir vu la ville dans sa double culture, à avoir connu sa diversité."

De retour d'une année de séjour en Australie pendant le conflit israélo-libanais de 2006, en voyant l'état d'abandon de sa ville, Minkara a éprouvé le besoin impérieux de créer quelque chose de positif. Entre ses amis qui émigraient et les villageois des zones rurales qui partaient chercher du travail en ville, tout le monde était en quête d'une vie meilleure. "Je voyais une ville qui commençait à déperir et je me suis dit que je devais créer un lieu de rencontres, que je devais la stimuler culturellement."

Minkara avait envie de reconstituer une poche de l'ancienne Tripoli, de la société cosmopolite qui avait façonné son enfance. L'importance historique du café l'a également inspirée : "Je pense que les cafés ont toujours joué un rôle fondamental dans les sociétés – que ce soit au cours de la révolution industrielle, au début des

☞ **L'avocat Khaled Merheb assis dans le café Ahwak, dont il est l'un des plus anciens clients.** Photo George Sopwith

années 1920 et dans les années 1930, pour Jean-Paul Sartre... Les cafés sont des forums où tout le monde peut s'exprimer." Au Liban, on trouve du café à chaque coin de rue : à l'arrière des mobylettes, sortant tout fumant d'une machine rutilante, servi dans des dallahs traditionnels turcs, colporté par un vieil homme en fez qui fait tinter ses gobelets pour allécher les passants. Il fait partie intégrante de ce rituel du matin que l'on appelle ici "sobihiye" : bavarder avec des amis ou des voisins autour d'un café.

Avec l'avènement du panarabisme, dans les années 1950, les salles de café de Tripoli sont devenues des sanctuaires du nationalisme arabe. Les anciens établissements ont survécu aux outrages du temps et ont gardé leurs chaises en plastique, leur carrelage en damier brun, leurs murs jaunis par la fumée et leurs grosses horloges analogiques.

Comme ses prédécesseurs, le café Ahwak s'est imposé comme creuset d'idées et de débats, mais avec un petit quelque chose en plus. Les clients y cultivaient une atmosphère de libre-pensée, de culture et, surtout, de plaisir. "Il a tout de suite eu beaucoup de succès", raconte Minkara. "J'ai réussi à attirer une magnifique communauté de gens créatifs : des esprits ouverts, des jeunes, des musiciens. La communauté LGBTQI y a aussi trouvé un refuge, sans que j'aie besoin de mettre un drapeau arc-en-ciel en vitrine, mais simplement parce qu'ici personne n'était jugé, chacun était libre de faire ce qu'il voulait."

Menaces. Ahwak s'est adapté à sa clientèle : un soir, c'était une salle de concerts, le lendemain, une bibliothèque. Sahar Minkara s'attachait à mettre en valeur de jeunes artistes, organisant des expositions tandis que la communauté se fondait dans la rumeur festive de la nuit. "Je recevais des femmes voilées, il y avait un homme qui venait, couvrait son café, allait prier dans la mosquée d'en face, et revenait. Parmi nos clients réguliers, nous avions même un cheikh, Rahim, qui était très gentil... Il s'asseyait à une table, me voyait boire de la bière et il engageait la conversation avec moi", se souvient-elle.

Mais plus le café drainait la jeunesse de la ville, plus il attisait la

suspicion des gens du quartier, à commencer par la mosquée d'en face. Ahwak était affublé de toutes sortes de sobriquets, comme "le café des gays et des putes", et "safara", mot arabe désignant une ambassade, en référence à tous les étrangers qui fréquentaient le café.

Minkara a fini par essayer directement la colère du cheikh de la mosquée située en face de son café. Un soir de ramadan, en 2017, alors que l'adhan [appel à la prière] résonnait du haut du minaret, il y a eu une panne d'électricité, ce qui, au vu de l'état de délabrement du réseau électrique du pays, n'est pas rare. Mais Ahwak a aussitôt été accusé d'en être responsable. "Ils pensaient que c'était moi qui étais allée couper les câbles", soupire Sahar Minkara.

Ses détracteurs ont immédiatement réagi sur les réseaux sociaux, et un groupe islamiste anonyme l'a menacée, lui enjoignant de fermer son établissement. Loin de se laisser intimider, elle a décroché son téléphone et appelé le cheikh. "Je lui ai dit que s'il arrivait quoi que ce soit à mes clients, je porterais plainte contre lui. Et c'est ce que j'ai fait." L'armée a stationné un char entre la mosquée et le café. Le lendemain, Minkara était d'humeur batailleuse : "J'ai enfilé mon débardeur le plus court, mon jean le plus serré et mes talons les plus hauts", dit-elle, et elle s'est installée à la terrasse de son café, bien en vue de la mosquée. "Toute la communauté est venue me soutenir, emplissant tout le café", poursuit-elle.

Tripoli est une ville majoritairement sunnite, mais elle abrite aussi une petite communauté chrétienne, des Alaouites [membres d'une communauté pratiquant une forme de chiisme et présente au Liban et en Syrie, dont est par exemple issu le président syrien, Bachar El-Assad] et un certain nombre de Syriens, de Palestiniens et d'Irakiens déplacés. D'aucuns craignent que la ville soit en train de s'islamiser sous l'influence croissante qu'exercent depuis quelques années les autorités politiques et religieuses sunnites, qui, selon certains, alimentent une étroitesse d'esprit.

Cette population hétérogène a attisé les tensions. À l'été 2013,

les hostilités de la guerre civile syrienne se sont propagées par-delà la frontière, et la ville a été le théâtre d'affrontements quotidiens entre les quartiers sunnites et les quartiers alaouites. La ville était sur une poudrière, mais elle continuait à vivre normalement, et le café faisait salle comble tous les soirs. Jusqu'au jour où trois hommes armés vêtus de noir y ont déboulé et ont pris Minkara



REPORTAGE

à partie, l'accusant de servir de l'alcool. "Et vous savez ce qu'ils ont fait ? s'exclame-t-elle en mimant quelqu'un qui lui pousse le coude avec la pointe de son fusil. Ils ont attrapé les bouteilles de sirop de café et se sont mis à les renifler, en demandant : 'C'est de l'alcool, ça ?' Très honnêtement, ce soir-là, j'ai eu peur", avoue-t-elle.

"[Les conservateurs religieux] essaient toujours de briser les gens comme Sahar et moi, commente Khaled Merheb, l'un des plus anciens clients d'Ahwak. Parce que nous disons ce que nous avons à dire, sans nous soucier des conséquences." Cet avocat de 51 ans, qui milite pour les droits des homosexuels, est habitué aux rumeurs et aux ragots. "C'est une ville conservatrice. Moi, je suis libéral, très favorable aux droits des homosexuels, des femmes, des enfants... Et je le fais savoir haut et fort, je ne m'en cache pas", poursuit-il. Il a un jour défendu à la télévision les droits des gays, ce qui lui a valu des critiques, mais aussi de perdre son emploi.

C'est grâce au café Ahwak que la communauté homosexuelle de Tripoli dispose d'un havre de paix où elle peut se retrouver sans craindre les jugements. Pour le jeune Tripolite Ahmad Jenzarli, l'établissement représente une antenne à part entière d'une scène LGBTQI limitée. Cet étudiant en droit apprécie par-dessus tout l'ouverture culturelle du lieu, qui lui permet de se réunir avec ses amis en toute quiétude. "Dans d'autres cafés, il y aurait bien entendu des murmures de désapprobation", car Tripoli

Le café Ahwak s'est imposé comme creuset d'idées et de débats, avec un petit quelque chose en plus.

"a toujours été perçue comme une ville musulmane", et les autorités religieuses musulmanes et chrétiennes condamnent l'homosexualité. "La communauté LGBTQI n'a que très peu d'espaces et d'activités de loisirs où elle se sent en sécurité", ajoute-t-il.

La communauté gay libanaise est discriminée, et il n'existe à Tripoli qu'une poignée de lieux où ses membres ne risquent rien. Bien qu'il n'existe au Liban aucune loi visant spécifiquement les relations entre personnes de même sexe, l'article 534 [du Code pénal] réprime toute activité sexuelle "contre nature". Récemment, des magistrats libanais ont toutefois statué en faveur des droits des LGBTQI et, avec la jurisprudence, il est largement admis que l'homosexualité n'est pas pénalisée, explique Merheb.

Éclat en déclin. Mais la crise économique qui frappe le pays menace de faire reculer les avancées sociales. La crise financière, décrite comme l'une des pires qu'ait connue le monde depuis le XIX^e siècle, dure depuis trois ans et n'a toujours pas trouvé d'issue. La livre libanaise a perdu plus de 90 % de sa valeur, alors que la Banque mondiale estimait l'inflation moyenne de l'année dernière à 145 %, l'un des taux les plus élevés au monde.

Les effets sont manifestes à tous les niveaux. Depuis les pénuries de carburant et de médicaments jusqu'au rationnement de l'électricité et à l'émigration de centaines de milliers de Libanais, la crise a non seulement plongé la population dans la pauvreté, mais l'a aussi épuisée.

L'euphorie d'octobre 2019 a fait place à un climat de désespoir. L'odeur des pneus en caoutchouc brûlés et les poubelles renversées font désormais partie du quotidien de Tripoli ; c'est un symbole d'une jeunesse désespérée qui bloque les routes pour protester contre les conditions de vie misérables et l'impéritie du gouvernement. Tandis que d'autres, poussés à bout, risquent leur vie pour aller chercher mieux ailleurs en s'embarquant dans des rafiots sur la côte de Tripoli, ouvrant une nouvelle route pour faire passer des candidats à l'exil en Europe.

Aujourd'hui, l'éclat du café Ahwak décline, et il est évident

que Minkara ne tient encore que sur les vestiges de son lustre ancien. Sa ville continue de l'inspirer, mais elle la déprime aussi, et si elle reste engagée, avec le climat actuel, elle commence à perdre la foi. "Ils se sont servis de la situation économique pour nous éreinter. Sans cela, nous serions encore dans les rues, et à l'heure qu'il est, nous aurions peut-être mis le feu aux maisons de tous les responsables politiques."

Cette année n'apportera sans doute pas grand réconfort au Liban. Il y a eu des élections générales en mai dernier. Elles risquent d'accroître les fractures, car ce sont les mêmes têtes qui reviennent pour soutenir une population vulnérable. Le café Ahwak aura lui aussi du mal à remonter la pente, à l'heure où sa communauté se réduit comme peau de chagrin dans une ville désemparée. Pour ne rien arranger, Sahar Minkara doit à nouveau se battre pour sauver son établissement. "Le nouveau propriétaire ne m'aime pas beaucoup et veut que je ferme", confie-t-elle, ajoutant qu'elle est convaincue que c'est pour des raisons "politiques".

Et alors qu'elle se laisse gagner par la nostalgie, la présence de son café à Tripoli a un côté poignant. "J'ai toujours dit que le jour où je fermerai ce café, la ville sera fichue. Nous sommes peut-être une minorité dans cette ville aujourd'hui, mais nous existons."

— **Rosabel Crean**
Publié le 2 juin

SOURCE



NEWLINES MAGAZINE
Washington, États-Unis
newlinesmag.com

Le contenu de ce site, créé en 2020 et installé à Washington, est celui d'un média généraliste de tendance libérale, traitant du Moyen-Orient : analyses, reportages, débats, culture. Il émane du think tank américain Newlines Institute for Strategy and Policy, consacré en grande partie au Moyen-Orient. Le rédacteur en chef du site, Hassan Hassan, grand spécialiste de l'État islamique, est aussi le directeur du think tank.



Le petit théâtre qui résiste à la crise

À Beyrouth, la scène du Métro Al-Madina permet aux Libanais de se divertir un peu malgré la déliquescence du pays. Une leçon de courage et de partage.

— **Financial Times** Londres

Le comédien Nour Hajjar parcourt la scène du théâtre Métro Al-Madina, clouant au pilori aussi bien les militants du [puissant parti armé pro-Iran du] Hezbollah que les banquiers responsables du désastre financier au Liban. Il y étale un humour cinglant, mais ce qui est le plus surprenant dans cette scène, c'est que, en dépit de toutes les catastrophes auxquelles est confronté le pays – l'hyperinflation, les confinements liés à la pandémie, l'effondrement de l'économie et les terribles explosions dans le port de Beyrouth en 2020 –, le théâtre Métro Al-Madina est toujours là, avec un spectacle à l'affiche presque tous les soirs.

Niché dans un sous-sol en plein cœur de la capitale, il n'a que dix ans d'existence, mais est rapidement devenu une institution réputée pour ses spectacles allant du cabaret au burlesque en passant par la danse du ventre, la satire politique et

les comédies musicales. Une fois le rideau tombé, les spectateurs migrent généralement vers le bar du théâtre, où l'on s'attarde pour danser jusque tard dans la nuit.

Combat quotidien. Alors que de nombreux artistes et musiciens ont quitté le Liban après les explosions de Beyrouth – nourrissant l'exode des Libanais les plus brillants et les plus diplômés –, Hicham Jaber, fondateur et directeur artistique du Métro Al-Madina, se souvient qu'il avait *“simplement le sentiment bête de vouloir rester là”*. *“Nous avons rouvert après le dernier confinement, alors que l'économie était en ruine et le cours du dollar au plus haut, poursuit-il. C'était comme dans un jeu vidéo où on monte de niveau en niveau : on se bat d'abord contre un ennemi humain, puis contre le dragon, et enfin le monstre. La scène du divertissement avait été anéantie.”*

Pour survivre, le théâtre a dû s'adapter. Jaber a notamment baissé le prix des entrées et, même

si sa capacité d'accueil de 120 personnes a été réduite de moitié en raison du Covid-19, les spectateurs sont revenus. Quinze pour cent des places sont vendues *“au prix que vous voulez”*. Et Jaber de noter : *“On sent que les gens ont besoin de spectacle vivant. Ils nous surprennent en revenant. La ville est tombée en dépression et elle a besoin d'un remontant.”*

Tous les soirs, des coupures de courant plongent la capitale dans le noir. Pour le théâtre, le fuel représente désormais une dépense phénoménale, car l'électricité fournie par l'opérateur public n'est disponible que deux heures par jour. Le théâtre dispose donc de son propre générateur et a souscrit un contrat auprès d'un fournisseur privé pour assurer son alimentation en électricité. Une fois les frais déduits, les revenus sont partagés entre les membres du personnel, qui compte une quarantaine d'artistes, explique Jaber.

Alors qu'il s'enorgueillissait de survivre grâce au seul produit de ses ventes, le Métro Al-Madina a dû faire appel au Lebanon Solidarity Fund, un fonds d'aide mis en place par des organisations de la société civile pour venir à la rescousse des artistes touchés par la crise. Le théâtre accueille des artistes

“Dès que l'on pose le pied sur scène, c'est comme si le public et nous irradiions de solidarité.”

Yasmina Fayed, CHANTEUSE

indépendants, mais produit également l'essentiel des spectacles. Parmi eux, *Hishik Bishik* est un hommage à l'âge d'or de la chanson égyptienne, époque cabaret de la première moitié du xx^e siècle. Après plusieurs centaines de représentations, son succès ne se dément pas. *“Avant le Métro*

Al-Madina, nous n'avions pas de lieu avec une programmation aussi variée”, explique Helena Nassif, directrice de Mawred, une association beyrouthine de soutien aux arts qui a cofondé le Lebanon Solidarity Fund. *“Cette diversité en fait un lieu unique qui a permis à de nombreux artistes de vivre de leur travail, poursuit-elle. Les gens peuvent venir et participer à la vie nocturne de Beyrouth, y compris ceux qui n'ont pas d'argent.”*

Solidarité. Lorsque Jaber a décidé de rouvrir, Yasmina Fayed, chanteuse et une des vedettes du théâtre, s'est demandé si cela avait du sens à un moment où les gens n'arrivaient plus à joindre les deux bouts. *“En tant qu'artiste, chacun de nous a ses problèmes, on se demande comment trouver un médicament, on s'inquiète de la crise des carburants. Mais dès que l'on pose le pied sur scène, c'est comme si le public et nous irradiions de solidarité les uns pour les autres.”* *“On vient ici pour se changer les idées, pour rire un peu et se divertir”*, confirme Roula Murr, professeur d'université de sortie avec un ami. Jaber ambitionne d'agrandir son théâtre, bien qu'il n'en ait pas les moyens financiers.

Cette expansion s'appuierait, dit-il, *“sur un partenariat entre nous et les spectateurs”*. Le théâtre planche également sur un programme financé par des dons pour transformer sept jeunes gens talentueux en artistes accomplis et les faire participer aux futurs spectacles. *“Après cette catastrophe, nous devons préparer la reconstruction, déclare-t-il. Nous allons avoir besoin de jeunes professionnels formés et de gens animés par une vision et le sens du progrès pour pouvoir appuyer sur le bouton de redémarrage.”* Et de conclure : *“On fait cela au nom de la beauté, de l'art et de la culture, ainsi que pour l'âme et le souffle de cette ville. Sans cela, Beyrouth deviendrait une ville fade, sans intérêt.”*

— **Heba Saleh**
Publié le 22 avril

↳ Dessin de Belle Mellor, Royaume-Uni.

Contexte

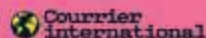
●●● Le Liban est plus que jamais englué dans la pire crise économique et financière de son histoire moderne, qui a plongé l'État dans une situation de faillite et la majorité de sa population dans la pauvreté. Depuis trois ans, les conditions de vie des Libanais se sont fortement dégradées. Ils ont appris à vivre avec les restrictions bancaires et la dépréciation de la monnaie nationale face au dollar, qui a fait flamber les prix des denrées et des services essentiels, ainsi qu'au rythme des pénuries de carburant, d'électricité, d'eau ou de pain. Alors que la communauté internationale, prête à aider le pays, attend la mise en place de réformes structurelles, la classe dirigeante, considérée comme le principal responsable de l'effondrement du pays, continue de tergiverser malgré l'entrée au Parlement de députés issus du mouvement de contestation à la faveur des élections législatives de mai dernier. Le pays, qui n'a toujours pas de gouvernement malgré la désignation du Premier ministre sortant, Najib Mikati, le 23 juin, pour en constituer un, s'avance doucement vers l'élection présidentielle – le mandat de Michel Aoun devant s'achever le 31 octobre prochain –, qui devrait être l'occasion d'un nouveau bras de fer entre le Hezbollah et ses alliés et leurs opposants.



SIX PIEDS SUR TERRE

D'autres voix pour un monde durable

UN NOUVEAU PODCAST SIGNÉ



À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

LE FESTIVAL DU Monde



16 > 18 sept. 2022

LE MONDE

MK2 BIBLIOTHÈQUE

Programme et inscriptions

[FESTIVAL.LEMONDE.FR](https://festival.lemonde.fr)

©Priscille Didier

à la une

Les jardins, lieux des nouvelles utopies

↑ Maria en compagnie de son chien Joy, ramenant un bouquet des jardins ouvriers des Vertus à Aubervilliers.
Photo Alexandre Silberman/Institute

Dans le monde entier, citoyens, chercheurs et politiques plantent les graines de la révolution, écrit *Die Zeit*. À coups de sécateur et de grelinette, ils redécouvrent les jardins pour ce qu'ils sont : des espaces de renouveau et d'innovation sociale. En Afrique du Sud, les jardins communautaires aident les plus précaires à mieux faire face à la crise alimentaire. Des nouvelles solidarités largement saluées par la presse étrangère.

— *Die Zeit* Hambourg

Dans le centre-ville de Kappeln, dans l'extrême nord de l'Allemagne, une ruelle débouche sur un petit paradis qui, [en ce mois de février 2022], est encore bien plus gris que vert. Un calme froid règne sur les massifs d'hortensias flétris, les arbres fruitiers dénudés, les parterres vides et les serres bien rangées. Le jardin attend l'arrivée du printemps, pour enfin éclore, bourdonner et exhiler à nouveau ses senteurs. Il attend que ses propriétaires reviennent y bâtir un monde meilleur.

Un monde meilleur ? Quand on voit ces jardins ouvriers propres, on a bien du mal à imaginer les jardiniers en révolutionnaires et leurs projets de semis printaniers en manœuvres hautement politiques. Mais dans ces espaces verts partagés aussi, on peut voir les choses en grand. Le travail collectif de la terre participe à réduire les fractures sociales, et les apprentis jardiniers découvrent la tolérance en même temps que la nature et les dangers qui la menacent.

Les insectes et les oiseaux trouvent refuge sur ces parcelles, et les arbres contribuent à refroidir localement l'atmosphère, luttant ainsi contre les effets dévastateurs du réchauffement climatique. À plus long terme, les gestionnaires des petits comme des grands jardins peuvent aider au développement d'une agriculture durable grâce à leurs semis et à leurs idées. Les spécialistes de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) eux-mêmes évoquent une nouvelle révolution agricole placée sous le signe des jardins.

Cela fait déjà longtemps que cette utopie dépasse le strict cadre des jardins ouvriers. Il suffit pour s'en rendre compte de visiter les espaces cultivés par des passionnés, mais aussi ceux des écoles et des châteaux. Historiens, agronomes, directeurs de parcs municipaux et d'offices de l'environnement, agriculteurs, pédagogues, spécialistes du développement... Tous misent sur une nouvelle Internationale, solidement enracinée au niveau local. Jardiniers de tous les pays, unissez-vous ! À Kappeln, on a

compris depuis longtemps que les fruits et les légumes peuvent aider à cultiver la solidarité. Il y a deux cent sept ans, la ville a connu un bouleversement que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'innovation sociale.

À l'époque, le pasteur de la bourgade avait cédé un lopin de terre de la paroisse à quelques familles dans le besoin, raconte Frank Unterspann, qui préside l'association des jardins de Kappeln. Puisque ces familles devaient gérer collectivement le terrain et partager le loyer, le pasteur leur a demandé de désigner un porte-parole, puis il a formalisé l'accord par un contrat. La première association de jardins partagés d'Allemagne venait de voir le jour, et

Tout jardin digne de ce nom doit désormais s'inspirer de la permaculture, comporter des bacs à compost et utiliser de la terre noire fertile.

avec elle l'assurance de ne jamais manquer de rien. Deux siècles plus tard, le pays compte 13500 associations de ce genre. Aujourd'hui, leurs près de 900 000 membres ne cherchent plus à se prémunir contre le besoin, mais à disposer chacun d'un "petit coin de paradis", résume Frank Unterspann. Pendant des années, les rituels de cette communauté – les festivités de la nuit du 1^{er} Mai, le premier et le dernier barbecue de la saison – ont suscité les moqueries de ceux qui n'avaient pas leurs entrées au paradis des nains de jardin.

Mais les ouvrages consacrés au jardinage – un secteur florissant – évoluent peu à peu. Leurs auteurs s'intéressent de plus en plus à la "révolution du humus" et aux "parterres qui sauvent la planète", censés nous permettre de léguer un monde durable à nos petits-enfants. Aux côtés des conifères au garde-à-vous, tout jardin digne de ce nom doit désormais s'inspirer de la permaculture, comporter des bacs à compost et utiliser de la *terra preta* [terre noire fertile]. Dans les jardins partagés, l'interdiction des pesticides et les procédés non chimiques

Repères

AUBERVILLIERS, LA RÉSISTANCE CONTINUE

"Des potirons, pas du béton." Ce slogan résume bien le combat lancé fin 2020 par des habitants d'Aubervilliers. Selon *Die Tageszeitung*, les jardins ouvriers de la commune étaient à l'époque menacés par la construction d'un centre aquatique olympique. Or "le lieu n'offrait pas seulement nature et air frais, mais aussi de quoi manger dans cette ville dont près de la moitié des habitants vit en dessous du seuil de pauvreté". Depuis, les travaux ont commencé sur plusieurs parcelles, malgré une décision de justice restreignant le projet immobilier. Une partie des jardins a été relocalisée.

Jardiniers et militants, eux, résistent encore : dans une municipalité où les espaces verts sont rares – "seulement 1,42 m² par habitant, soit bien moins que la dizaine de mètres carrés recommandés par l'Organisation mondiale de la santé (OMS)" –, ils demandent l'intégration d'îlots de verdure et de terrasses arborées dans divers projets de rénovation urbaine en cours.

EN IMAGES

Les photos qui illustrent ce dossier ont été prises à Aubervilliers, dans les jardins ouvriers des Vertus, (lire ci-dessous). Elles sont issues de la série "Atteintes aux Vertus", du réalisateur et photographe et Alexandre Silberman, qui privilégie les projets au long cours.

suscitent de vifs débats. À Kappeln aussi, les poivrons et le halloumi commencent à remplacer les steaks et les saucisses sur les barbecues, et les jardiniers amateurs comptent sur leurs sacs de graines, leurs binettes et leurs arrosoirs pour résoudre les grands problèmes du monde.

Car les jardins ne sont pas épargnés par les grands défis environnementaux, déplore Sven Hannemann, jardinier au palais de Sanssouci [à Potsdam, à environ 60 kilomètres de Berlin]. Lors des prochaines canicules, il devra réduire au maximum l'arrosage des parterres de fleurs, sous peine de manquer d'eau pour les arbres qui en auront le plus besoin. Ses collègues ont même exhumé de vieilles pompes en prévision.

Les trois dernières années de sécheresse ont endommagé des centaines d'arbres. Sven Hannemann s'arrête devant un chêne qui a pris racine pendant la guerre de Trente Ans [1618-1648]. Il reste médusé face aux profonds sillons qu'un nuisible a creusés dans l'écorce. D'un air soucieux, le jardinier explique : "Si tout n'avait pas été aussi sec, l'arbre aurait pu résister, il n'en a plus pour très longtemps maintenant." Au fil des allées et des pelouses, il nous désigne des hêtres au feuillage trop clairsemé, des épicéas aux branches brunies, des bosquets d'arbres qu'on a dû amputer de quelques individus. Ces coupes drastiques laissent des plaies béantes dans les parterres et les allées si savamment agencés par les paysagistes comme Peter Joseph Lenné [1789-1866].

Nature en péril. Les jardiniers du Fürstlich Greizer Park, à Greiz [dans l'est de l'Allemagne], et des jardins du château de Nymphenburg [à Munich] sont tout aussi inquiets que leurs collègues de Potsdam. Combien de temps encore parviendront-ils à accomplir leur mission et à préserver ces hommages au génie des jardiniers d'antan, témoins du rapport au pouvoir et à la nature des siècles passés ? Combien de temps encore les quelques arbres anciens de ces jardins – entre lesquels fleurissent des hellébore en février et du muguet au printemps – résisteront-ils ? Et les pelouses, les fossés, les lacs artificiels, les berges recouvertes de roseaux, qui abritent des milliers d'organismes vivants chassés des campagnes [par l'activité humaine] ?

Cette situation dramatique a transformé les jardins historiques en véritables laboratoires, qui permettent d'étudier la façon dont les espèces s'adaptent au changement climatique, et les moyens de les protéger. La Fondation des châteaux et jardins prussiens de Berlin-Brandebourg s'est ainsi associée avec plusieurs instituts de recherche Fraunhofer et le Centre de services climatiques de Geesthacht [près de Hambourg] dans le cadre du projet de recherche européen Keres – pour la protection et la résilience du patrimoine culturel face aux événements climatiques extrêmes. En associant analyse de données et simulations météorologiques, les experts du projet Keres évaluent les risques encourus par les arbres face aux précipitations diluviennes et aux



tempêtes qui s'annoncent dans les années à venir. À Potsdam, des centres d'étude consacrés aux arbres sont en cours de création. Les chercheurs y testeront la résistance des espèces endémiques les plus robustes. Au palais de Sanssouci, les jardiniers ont adapté leurs méthodes. Sven Hannemann s'arrête devant un bosquet de jeunes arbres : ils ont été transférés sur une parcelle humide du parc, car ils menaçaient de se dessécher. Leurs racines sont désormais protégées par un épais paillis. *“On stimule la symbiose avec les champignons, on dépose de nouvelles couches d'humus.”*

Les gardiens de ces grands parcs ne collaborent pas uniquement avec des scientifiques. Ils échangent aussi régulièrement avec des jardiniers amateurs qui cultivent encore des variétés anciennes et testent des méthodes de culture biologiques. Le savoir-faire des bergers et leur excellente connaissance des écosystèmes sont également de précieux atouts. Les troupeaux traversent souvent les anciennes prairies royales, et leur démarche légère favorise la pousse des végétaux.

Lieux d'apprentissage. Dans le parc, des volontaires venus renforcer les maigres effectifs des jardiniers ramassent des branches tombées sur les parterres pendant la dernière tempête. Eux aussi font partie de ce mouvement qui œuvre au renouveau des jardins. Et depuis peu, des écoliers les ont rejoints.

Juste à côté des jardins royaux du palais de Sanssouci se trouve un grand parterre collectif créé par une association sobrement baptisée Acker [“Champ”]. Les jardins sont des lieux d'apprentissage très importants, explique Christoph Schmitz, l'agronome qui se cache derrière cette initiative. Pourtant, ils ont longtemps été négligés. Alors dans les *“académies du légume”*, comme ici à Potsdam, et dans les *“cours de maraîchage en intérieur”*, les membres de l'association apprennent aux professeurs et aux élèves comment cultiver des blettes, des épinards, des choux chinois, des choux-raves, de la mélisse ou encore de la sauge.

Les membres d'Acker interviennent dans près de 500 écoles et crèches réparties dans toute l'Allemagne. De nombreux établissements ont créé leur premier jardin sous l'impulsion de Christoph Schmitz et de ses équipes. Ces initiatives apportent de l'espoir à une génération pour qui la durabilité est une notion qui va de soi. *“Les enfants qui grandissent au contact de la nature sont plus enclins à la protéger une fois devenus adultes”*, affirme-t-il.

Les petits citoyens qui s'initient au jardinage développent en effet – outre une certaine curiosité, de la persévérance et de la confiance en eux – des qualités indispensables à une époque où les ressources viennent à manquer : une bonne connaissance de la faune et de la flore, de la vie dans le sol et des principes de l'alimentation saine. Ils découvrent aussi le plaisir d'expérimenter, apprennent à apprécier les aliments à leur juste valeur, à respecter les lois et les limites immuables de la



nature, ainsi que la mort et la vie naissante, bref, le cycle de la vie. Et surtout, ils apprennent à penser sur le long terme : *“Je vous le conseille à tous : devenez jardiniers”*, écrivait dans les années 1930 Henry Wallace, ministre de l'Agriculture américain.

“La mort ne pourra plus rien contre vous, car vous serez obligés de survivre pour découvrir ce que la nature vous réserve l'année prochaine.”

Les petits citoyens qui s'initient au jardinage développent une certaine curiosité, de la persévérance et de la confiance en eux.

Depuis le choc provoqué par la disparition progressive des abeilles, de plus en plus d'adultes citoyens se tournent eux aussi vers le jardinage – et pas seulement sur leurs balcons et dans leurs cours intérieures. Ils cultivent des espaces verts et des terrains municipaux laissés en jachère. Les pionniers de ce mouvement furent les militants de la *“guérilla jardinière”* [née aux États-Unis dans les années 1970], qui parsemaient les rues de *“bombes à graines”* pour égayer la grisaille urbaine de fleurs multicolores. Ils plantaient des légumes, des fleurs et des arbustes dans toutes les rues dont ils parvenaient à

retirer l'asphalte – sans la moindre autorisation. Combien de jardins partagés, de potagers de quartier, de parcelles à louer – alternative moderne aux jardins ouvriers – ont-ils vu le jour en centre-ville depuis cette époque? *“On ne dispose pas encore de chiffres précis sur le sujet, explique Verena Exner, de la Fondation allemande pour l'environnement (DBU). Mais ils suscitent de plus en plus l'intérêt, c'est évident.”*

La DBU en sait quelque chose, puisqu'elle a accompagné le développement de nombreux jardins. Cet engouement pour le jardinage possède d'*“innombrables facettes”*, analyse Verena Exner. Dans tout le pays, la fondation soutient, outre un projet consacré aux jardins historiques, des initiatives innovantes pour végétaliser des toits et des façades, expérimenter la microagriculture en ville ou aider les PME à accroître la diversité biologique de leurs espaces verts.

“Villes comestibles”. La plupart des citoyens qui s'essaient au jardinage recherchent avant tout le contact avec la nature et à manger des aliments sains issus de leur propre potager. Mais les parcelles qui fleurissent un peu partout en Allemagne – sur l'ancien aéroport de Tempelhof, à Berlin, ou dans les *“jardins de la paix”* d'Osnabrück [qui encouragent la paix sociale et l'intégration] – permettent aussi la rencontre entre passionnés *“de tous âges, de toutes*

SOURCE



DIE ZEIT

Hambourg, Allemagne
Hebdomadaire
578 300 ex.
www.zeit.de

C'est la publication allemande de référence, une autorité outre-Rhin. Ce grand journal d'information et d'analyse politique, pointu et exigeant, se distingue aussi par sa maquette et son iconographie très recherchées. Tolérant et libéral, il paraît tous les jeudis.





cultures et de tous milieux sociaux”, se réjouit Verena Exner. La cohabitation n’est pas toujours simple, mais ce brassage permet d’élargir les horizons de chacun, hors de son cercle social traditionnel. “Les crises stimulent nos rêves d’une société meilleure”, analyse le journaliste Mathias Greffrath dans un essai consacré aux utopies. La mise en danger des écosystèmes a décuplé notre imaginaire, ce qui a permis la création de nombreux projets sous la houlette de “comités pour l’alimentation”. [Outre-Rhin], quarante-cinq commissions de ce genre souhaitent déjà développer des “villes comestibles” et mettre en place des “circuits d’alimentation durables sur le plan environnemental et social”.

L’Allemagne n’est pas un cas isolé. Comme à Kappeln il y a deux cents ans, des projets de jardins urbains ont vu le jour à New York ou encore à Lagos, au Nigeria, pour offrir une alimentation saine aux plus démunis. Dans l’État du Kerala, en Inde, les responsables politiques soutiennent la création de jardins sur les toits pour répondre à l’inquiétude de nombreux citoyens, qui se méfient des pesticides répandus sur les grandes parcelles de cultures maraîchères. C’est d’ailleurs le secteur agricole qui est sans doute le plus bouleversé par ce retour en grâce des jardins. Dans de nombreuses régions, on constate déjà un changement de paradigme. Salinisation,

dessèchement et érosion des sols, pollution des cours d’eau, disparition d’espèces, consommation monstrueuse d’énergie, émissions de CO₂ et de méthane... Partout dans le monde, les ravages à long terme de l’utilisation des produits chimiques dans les monocultures sautent aux yeux. Et le changement climatique ne fait qu’aggraver la situation. Face à ces terribles menaces, le principe de diversification des cultures pourrait grandement contribuer à “maintenir la planète habitable pour l’homme”, explique Jürgen Renn.

Cet historien des sciences œuvre actuellement à la création d’un Institut Max-Planck de géo-anthropologie consacré à l’étude de

À gauche, Philippe Frette, président de l’association des jardins ouvriers des Vertus.

À droite, Karima sur sa parcelle.

↑ À droite, Rabah prend la pose sur la sienne, détruite depuis.

Photos Alexandre Silberman/Institute

9000000

JARDINIERS AMATEURS EN ALLEMAGNE L’engouement pour les boutures et les semences se retrouve dans les données des associations de jardins partagés. En Allemagne, les 13500 structures du genre enregistrent de nouvelles adhésions chaque année. Les livres sur le sujet pullulent et se vendent très bien dans les pays occidentaux. Comme le note le **New York Times**, “on n’est jamais vraiment seul dans un jardin, mais il y a autant de manières d’en parler qu’il y a d’écrivains jardiniers”.

l’Anthropocène – une nouvelle époque géologique caractérisée par la domination de l’homme sur chaque millimètre carré de la planète. Autrefois, les jardins constituaient “le refuge et le domaine d’une contre-culture” face à un quotidien frénétique, analyse Jürgen Renn. Toute la journée, nos aïeux travaillaient sans relâche, puis, le soir venu, ils bêchaient leur potager pour se détendre.

Aujourd’hui, ils servent “à contrebalancer l’exploitation de la nature”. Les jardins individuels, mais aussi les grandes parcelles agricoles, peuvent contribuer au renouvellement des sols, des eaux et de l’atmosphère. Jürgen Renn rêve d’une révolution aussi radicale que celle qu’a connue l’agriculture au Néolithique. Vaste programme!

Actuellement, des agriculteurs tentent déjà de se diversifier en cultivant une large gamme de légumes secs et verts, de fruits, de noix, de baies et autres herbes sur une même parcelle, au lieu de toujours réduire la diversité de leur production. Lorsque les espèces sont judicieusement associées, et accompagnées d’arbres – on parle alors d’agroforesterie –, elles peuvent s’apporter mutuellement de l’ombre, se fournir de l’eau et de la matière organique, et se protéger des nuisibles. Et plus les cultures sont variées, plus la faune l’est aussi, que ce soit en surface ou dans le sol.

Renoncer de la sorte aux produits chimiques demande plus de travail que l’agriculture traditionnelle. Des outils technologiques adaptés

Les modèles d’agriculture diversifiée représentent déjà un véritable espoir pour les pays les plus pauvres.

doivent encore être développés, et le retour sur investissement reste pour l’instant très faible. Les agriculteurs européens, qui travaillent la terre de manière intensive, pourraient commencer par cultiver six à huit espèces en alternance, au lieu de trois, et planter des arbres le long de leurs parcelles. Les maraîchers, par exemple, pourraient faire pousser leurs tomates aux côtés de plants de basilic, faire grimper des vignes sur les pommiers, et des pieds de haricots sur le maïs – qui pousse d’ailleurs particulièrement bien à proximité des pommes de terre.

Les modèles d’agriculture diversifiée représentent déjà un véritable espoir pour les pays les plus pauvres, dans lesquels la plupart des cultivateurs ne possèdent qu’un ou deux hectares pour nourrir toute leur famille et ne peuvent revendre qu’une faible part de leur production sur le marché local.

En Inde, par exemple, l’État d’Andhra Pradesh – l’un des plus grands du pays – souhaite progressivement convertir ses agriculteurs à la culture d’espèces variées selon un plan étagé. Cette méthode consiste à faire pousser des mangues et des papayes à l’abri des palmiers, tandis que du maïs, des Calebasses, de l’igname, du curcuma, des haricots verts et d’autres légumes se partagent l’étagé inférieur. Des moringas et des lentilles apportent dans le sol l’azote indispensable à la croissance des

plantes, des piments et des oignons repoussent les parasites et une mixture à base de fumier, de minéraux et de plantes fertilise les sols. Le Tchad offre lui aussi un bon exemple d'adaptation. La région du Sahara étant de plus en plus sèche, les récoltes sont bien souvent maigres, et les paysans sont dépendants des produits importés à prix d'or depuis la Libye.

Pour gagner en autonomie et sortir de la misère, certains agriculteurs tchadiens resuscitent donc une pratique ancestrale longtemps tombée dans l'oubli : la culture sous les palmiers-dattiers. Ces arbres fournissent des fruits, du bois et des fibres utilisées dans la construction, et leur ombre protège les cultures de grenades, d'oranges, de tomates, de légumes-feuilles, de plantes médicinales et d'aromates.

Plusieurs cultivateurs vivant dans les oasis d'Afrique du Nord et quelques agronomes de Beyrouth travaillent actuellement à faire renaître cette méthode traditionnelle de culture en étages. Les ingénieurs fournissent notamment des systèmes de micro-irrigation alimentés par des pompes à énergie solaire.

Ce type de projet peut rapidement améliorer le rendement des parcelles. Même lorsqu'une partie des récoltes est ravagée par une catastrophe naturelle, certaines espèces survivent et peuvent encore être consommées ou vendues. Et ces changements de méthode ne permettent pas seulement d'améliorer la

Les nazis utilisaient les potagers comme outil de propagande pour répandre leur théorie du darwinisme social.

qualité de notre alimentation. C'est aussi la planète qui se porte mieux.

Le monde est-il en train de fleurir à nouveau ? Ou s'agit-il seulement d'une utopie de citadins qui rêvent de sauver la planète ? Les jardins sont depuis longtemps source de fantasmes. Les romantiques en quête d'évasion, qui cherchaient à fuir les débuts de l'ère industrielle dans les jardins surplombant les rochers et sous les tonnelles à l'abandon – comme l'écrivait le poète [allemand] Eichendorff [1788-1857] – n'étaient pas les premiers à rêver d'espaces verts.

Un siècle plus tard, les nazis utilisaient les potagers comme outil de propagande pour répandre leur théorie du darwinisme social. S'appuyant sur des principes scientifiques, les marxistes aspiraient quant à eux à contrôler la nature grâce à la technologie. Sur ce point-là au moins, ils n'étaient pas si différents de l'ennemi de classe capitaliste. Ils ont complètement siphonné les champs. Les légumes issus du potager ne sont plus de taille à rivaliser avec les conserves à 19 centimes.

Les crises écologiques remettent aussi en cause l'idéal capitaliste de croissance sans frontière dont les entreprises agroalimentaires

Ils ont dit

“ILS SONT ESSENTIELS À LA VIE”

“Loin de l'idée que le jardinage est un simple passe-temps, les jardins sont essentiels à la vie”, écrivent la sociologue Sarah Elton et le spécialiste de santé publique Donald C. Cole dans

The Conversation.

Les deux universitaires ont interrogé une centaine de personnes de Toronto qui cultivent des potagers, au sein de jardins communautaires, de plantations sur des toits ou, plus modestement, chez elles. “La réponse la plus fréquente est que jardiner est bon pour la santé”, écrivent les deux auteurs, dont l'étude a été publiée dans la revue scientifique *Food, Culture & Society*. C'est bon également pour le moral et pour le portefeuille des foyers à faibles revenus. Alors, si les jardins urbains présentent autant d'avantages, “pourquoi les politiques voient-ils les choses autrement ?” se demandent les chercheurs. Pour preuve, dans l'Ontario, aux premiers jours de l'épidémie de Covid-19, les supermarchés s'ont restés ouverts, mais pas les jardins communautaires. Sarah Elton et Donald C. Cole estiment ainsi que “nous devons investir davantage dans des potagers en libre accès, afin d'en faire un pilier de notre système alimentaire”.



et les investisseurs ont profité pendant un temps, au détriment de la nature. Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus nombreux à rêver d'une approche nouvelle, qui ferait germer de nouveaux espoirs et permettrait la mise en œuvre d'étapes concrètes pour résoudre la crise écologique – qui, dès lors, ne semblerait plus si insurmontable. À rêver d'une sorte de paradis des temps modernes, d'une biodiversité de poche, déjà plus ou moins présente dans certains endroits.

Retrouver la nature à l'état brut. Mais dans la Bible, le paradis n'est pas l'œuvre des hommes, objectent certains défenseurs de la nature. Ils préfèrent aux jardins une nature à l'état sauvage et réclament davantage d'espaces bruts où la nature divine – ou préservée de l'intervention humaine, selon les points de vue – pourrait se développer.

En colonisant l'ensemble de la Terre, en surexploitant ses ressources et en remodelant la planète à coups de technologies, nous avons créé depuis longtemps déjà un nouvel environnement qui “a perdu son aspect naturel”, rétorque Jürgen Renn, de l'Institut Max-Planck. “Nous avons

transformé la planète en un immense jardin.” L'homme, l'animal le plus puissant de tous, a donc désormais deux missions : recréer les jardins et rendre à la nature son état sauvage. Tous les passionnés s'accordent sur un point : les responsables politiques devraient soutenir cet élan naissant en faveur des jardins. Et les idées concrètes ne manquent pas. La publication, par le ministère de l'Agriculture [allemand], d'un rapport annuel sur l'état des parcs historiques et des jardins publics – sur le modèle de celui consacré aux forêts – pourrait contribuer à attirer l'attention du grand public sur ces problématiques, à limiter les dégâts et à encourager les initiatives.

À Hambourg, certaines administrations, collectivités locales et entreprises se sont engagées formellement à préserver les espaces verts, malgré la croissance démographique et l'explosion des constructions.

La ville de Düsseldorf a quant à elle désigné un responsable de la protection des espèces et créé un centre de coordination chargé d'accompagner les projets de jardins urbains tout au long de leur parcours administratif. Bien sûr, un peu d'argent n'a jamais fait



← Campement dans l'un des jardins ouvriers à Aubervilliers pour protester contre la menace de construction d'une piscine olympique.

Photos Alexandre Silberman/Institute

Concept

POUR UNE ÉTHIQUE DU "JARDIN PLANÉTAIRE"

"Si la planète est un jardin, nous sommes tous des jardiniers", tel est le credo écologique développé par Gilles Clément. Dans un poétique article publié l'an dernier par **The Architectural Review**, le paysagiste et essayiste français développait sa théorie du "jardin planétaire". Par cela, il entend "une manière de considérer l'écologie comme l'intégration de l'humanité – les jardiniers – dans ses moindres espaces. Sa philosophie directrice est basée sur le principe du 'jardin en mouvement' : faire le plus pour, le minimum contre. Le but du jardin planétaire est d'exploiter la diversité sans la détruire, de perpétuer la 'machine planétaire' et d'assurer l'existence du jardin – et, donc, du jardinier." Une éthique universelle de l'être et du faire qui considère tout simplement que "la nature n'est pas au service de l'homme : nous existons en elle, immergés en elle, intimement associés à elle".

—**Christiane Grefe**
Publié le 12 février

Repères

Brésil. Verdir les favelas

●●● Quoique encore isolées, les initiatives se multiplient pour apporter un peu de verdure dans certaines favelas de l'immense conurbation brésilienne de Rio de Janeiro. C'est le cas du projet "Favela toit vert", dans la communauté Parque Arará, dans le nord de la ville. Lancé il y a plusieurs années par l'un des habitants de cette communauté, Luis Cassiano Silva, le projet vise à redonner des couleurs à la favela, mais aussi à faire baisser la température des maisons dans une zone où les thermomètres dépassent souvent les 40 °C en été. "La brique garde la chaleur et la température commence à descendre dans ma maison seulement à partir de 3 heures [du matin]. C'est insupportable", témoigne Luis Cassiano Silva au quotidien **Folha de São Paulo**. Grâce à ses plantes, le Brésilien affirme avoir réussi "à réduire de près de 15 °C la température chez lui". Il décrit son domicile aujourd'hui : "Cactus, succulentes, aloès, hibiscus structurent l'espace sur la terrasse et font de l'endroit une petite oasis verte au milieu du gris qui domine dans les constructions voisines. Mais les plantes n'occupent pas que la terrasse. À l'étage du dessous, on en trouve dans des chaussures, des casques et même dans une vieille télévision à tube cathodique." D'autres initiatives sont nées à Rio. "Carlos Antônio Pereira avait déjà mené des actions pour reboiser une surface de 180 hectares au Morro da Babilônia, dans le sud de Rio, il y a une vingtaine d'années. Ce secteur comporte au moins quatre favelas, au-delà

de Babilônia." Selon Carlos Antônio Pereira, 400 000 arbres ont été plantés : "On traite chaque nouveau projet comme s'il s'agissait de notre propre enfant. On le berce, on le câline et on l'accompagne."

États-Unis. Le retour des "jardins de la victoire"

●●● Au plus fort de la pandémie de Covid-19, les Américains se sont tournés vers une "vénérable tradition, héritée de l'époque de la Seconde Guerre mondiale" : celle des "jardins de la victoire", des potagers cultivés pour atténuer les effets de la crise. "D'après les données de Google Trends, les recherches aux États-Unis avec pour mot-clé 'jardins' ont atteint leur plus haut niveau, assurait **Mother Jones**, au printemps 2020. Les ventes de graines de légumes ont aussi augmenté, et près de 20 % des adultes interrogés en avril ont déclaré avoir jardiné davantage le mois dernier." Des millions de personnes auraient ainsi décidé de "mettre les mains dans le compost", face aux risques de pénuries alimentaires. Pour le journal, ce mouvement reste toutefois minime comparé à ce qu'il fut dans le pays. "[Au début du xx^e siècle], la mobilisation était très forte, alliant l'énergie populaire à des investissements publics considérables, rappelle le titre. L'occasion de redonner espoir aux masses désœuvrées par le chômage. Et dans le même temps, cela permettait de réduire la pression sur l'économie." Les potagers d'alors étaient donc "un projet indéniablement politique, voire radical". Faute de soutiens publics, ceux des années 2020 vont beaucoup moins loin.

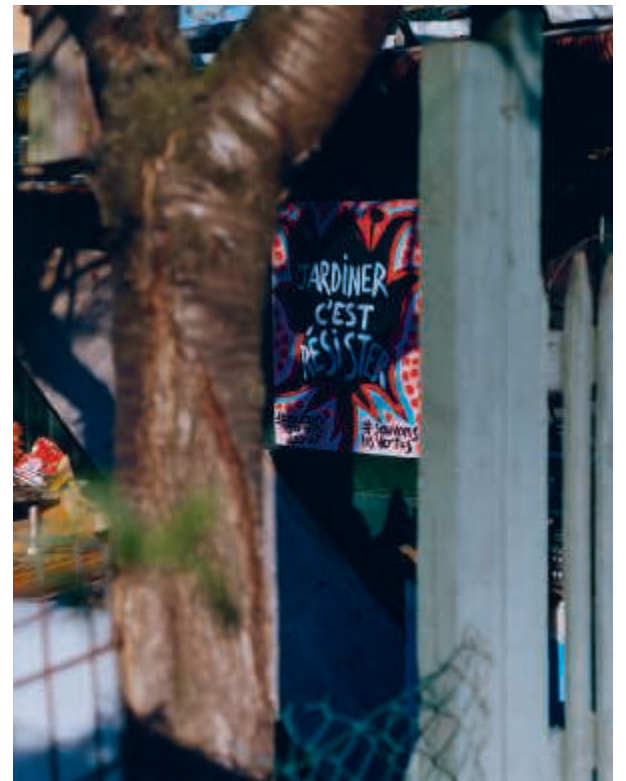
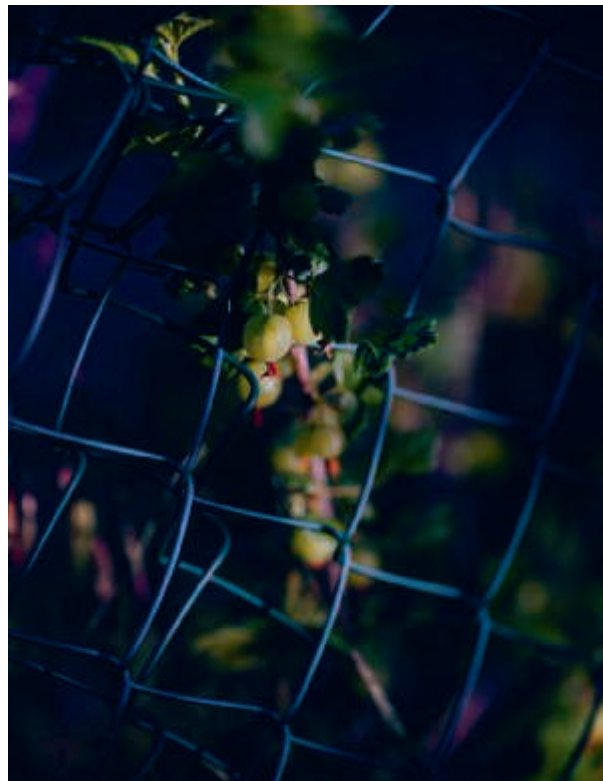
Royaume-Uni. Une activité très politique

●●● Et si le jardinage ne répondait pas "uniquement au désir frivole d'embellir son jardin"? Dans les pages du **Guardian**, le botaniste et journaliste James Wong s'interroge sur cette activité, qu'il juge "engagée" par essence. "Tous les aspects de l'horticulture sont fondés sur des idées politiques", affirme-t-il. Comme toute autre forme de pratique artistique, le jardinage "est façonné par la politique et la façon à son tour". Les jardins dits "tropicaux", par exemple, ne doivent pas seulement leur nom à l'origine géographique des plantes qu'ils abritent. "Il s'agit plutôt d'un style particulier de jardinage, indissociable des cartes coloniales et du chapeau d'explorateur, [...] qui expriment, évidemment, une position éminemment politique." Et il en va de même du modèle des jardins anglais, exporté en Australie "pour transformer des paysages entiers en un idéal britannique digne de l'univers [de l'auteur] Beatrix Potter". James Wong comprend que les plantes soient considérées par certains comme "une échappatoire indispensable, dans un monde où les débats politiques sont de plus en plus clivants et agressifs". Mais une telle vision occulte les dynamiques à l'œuvre au fond des serres et des potagers. "En fait, l'idée que la politique et le jardinage devraient être séparés est en soi une déclaration ouvertement politique, analyse-t-il. Gardons-nous des extrêmes : la réalité objective n'est jamais totalement apolitique, et la politique, pas forcément un militantisme incongru voué à la défier."



En Afrique du Sud, les trottoirs de l'abondance

Des jardins communautaires locaux permettent aux plus précaires de s'assurer une relative autosuffisance alimentaire.



— **New Frame** (extraits) Johannesburg

Selon les experts et les “jardiniers de trottoir” [non bitumés dans certains quartiers d’habitation en Afrique du Sud], faire pousser de la nourriture en ville peut remédier à la faim, favoriser les circuits courts, amoindrir les effets du changement climatique et réconcilier des communautés jusqu’alors divisées. D’après ces spécialistes, l’agriculture urbaine permet aux citoyens de surmonter l’incurie des pouvoirs publics et de devenir plus autonomes. En Afrique du Sud, le coût de la vie grimpe en flèche et le taux de chômage augmente. Les citadins n’ont plus de temps à perdre, ils doivent dès à présent aménager leur jardin potager sur le trottoir devant chez eux.

Si la première étape est de faire pousser sa nourriture, la deuxième est de la partager. Ainsi, l’apartheid et les barrières entre classes, qui existent encore, disparaîtront, explique Djo BaNkuna, un jardinier de trottoir de Pretoria. Dans son jardin sur le trottoir devant sa maison, il cultive des bananes, des herbes, des avocats, des épinards, des betteraves, des patates douces et des oignons. Avec son épouse, une travailleuse sociale, il les distribue dans le township voisin de Soshanguve, parmi des foyers privés d’emploi, dont le chef de famille est parfois un enfant.

“Beaucoup d’entre nous n’imaginent pas à quel point les gens ont faim par ici, s’indigne BaNkuna. Ça me fait pleurer quand je vois un petit enfant de 5 ans qui n’a pas mangé depuis deux jours, et qui vit ici même, à Soshanguve, juste à côté du centre commercial. Il arrive qu’une jeune fille de 13 ans élève cinq enfants qui se rendent tous les jours au centre commercial pour chercher des restes de nourriture. Notre pays va très mal.”

BaNkuna est devenu célèbre en novembre, quand des policiers municipaux lui ont ordonné d’arracher les légumes qu’il avait plantés sur le trottoir pour les remplacer par des fleurs ou de l’herbe, et lui ont infligé une amende de 1500 rands [environ 88 euros]. BaNkuna a refusé d’obtempérer – il a donc été convoqué au tribunal, où l’accusation a finalement été retirée. “J’encourage les gens à cultiver leur potager, même si notre gouvernement n’est pas progressiste sur cette question”, commente-t-il. “Malheureusement, [Les chaînes de supermarchés] Pick ’n Pay et Shoprite prennent une telle place que les gens ne savent plus du tout compter ni sur eux-mêmes ni sur la nature, alors que la terre est là pour les nourrir.”

Compost urbain. “Par exemple, pour accompagner de l’oignon et du chou, il suffit d’avoir du pap [sorte de polenta], poursuit-il. Mais finalement, en avez-vous vraiment besoin? Vous pouvez tout simplement aller au potager chercher une pomme de terre. Les trois ensemble constituent un repas. De nombreux habitants de Soshanguve me regardent très bizarrement quand je leur dis que je fais pousser ce chou sur le trottoir. Aujourd’hui, pour nombre d’entre nous, la nourriture vient du centre commercial.”

Melissa Britz est la cocréatrice d’Oppieyaart [“Au jardin”], un potager d’herbes médicinales où elle et sa compagne, Lucelle Campbell, font pousser essentiellement des plantes indigènes. Oppieyaart a pris racine dans leur jardin du township d’Elsies River, dans les Cape Flats [plaine du Cap], mais pour l’heure, le projet ne s’est pas étendu aux trottoirs. Les membres d’Oppieyaart fabriquent du compost et le distribuent à d’autres jardiniers urbains pour les aider à améliorer la fertilité du sol sableux, mal adapté à la culture de légumes et caractéristique de cette zone.

Des pionniers du potager

●●● En Afrique du Sud, un projet pionnier de jardinage dans les arrière-cours des maisons rurales a été lancé par Butshabelo Mabunda et Connie Mbodi, deux militants actifs de l’agroécologie. Leur but, rapporte le **Daily Maverick**, est de résoudre les problèmes de sécurité alimentaire et de pénurie aiguë dans les villages du pays. “Nous ne voulions pas que les gens arrêtent l’agriculture parce qu’ils n’ont pas d’argent pour acheter des produits chimiques et d’autres matériaux”, explique Mabunda. À lire le reportage que leur consacre le quotidien sud-africain, le pari semble en bonne voie. Le **Daily Maverick** décrit en effet, avec émerveillement, au lieu des maigres épis de maïs habituels, “des rangées soignées de choux, de betteraves, de piments, d’oignons et d’autres légumes bien entretenus [qui] prospèrent sur un lopin de terre d’environ un hectare” derrière la ferme d’un des agriculteurs partenaires du réseau créé par les deux militants. Ces derniers

enseignent des “méthodes agricoles indigènes”, tout un savoir-faire ancestral qui entre en synergie avec les techniques modernes “holistiques et intégrées”. Autrement dit, des méthodes d’agriculture biologique qui incluent l’utilisation de matériel végétal et de déchets animaux pour produire des insectifuges et des engrais. Rien ne se perd, tout se transforme, tout fructifie... Les Robinson sud-africains ont également développé diverses méthodes de collecte, de stockage et de recyclage de l’eau de pluie pour aider à l’irrigation. “Nous montrons aux gens qu’il n’est pas nécessaire d’avoir de l’argent pour se lancer dans l’agriculture. Tout ce que nous avons, nous le produisons nous-mêmes”, déclare Mbodi. Dans un pays où, selon les chiffres donnés par le **Daily Maverick**, près de 23,6 % des Sud-Africains ont connu en 2020 une insécurité alimentaire modérée à grave, et 14,9 % une grave insécurité alimentaire, l’expérience mérite d’être pérennisée.

Dans le jardin de Melissa et Lucelle, on trouve d'énormes tas de compost à base de feuilles, de sachets de rooibos usagés, de résidus de tonte de pelouse et d'épluchures de légumes donnés par les voisins. Tout ce qui ne va pas dans le compost sert à faire du paillis. Les membres d'Oppieyaart font don de toute leur production. "Pour les débutants, explique Melissa Britz, une des choses les plus importantes est de protéger le sol du soleil, car il est vivant : on y trouve des organismes vivants, des vers de terre, des bactéries et des champignons, tous sensibles à la lumière et à la chaleur. Le paillis, c'est le plus facile, car vous pouvez en fabriquer avec tout ce que vous avez sous la main." Un sol sableux ne retient pas l'eau – or, à cause du changement climatique et des perturbations du régime des pluies, les agriculteurs urbains doivent augmenter la capacité du sol à garder l'eau, précise Melissa.

«Quand nous nous mettrons à partager la nourriture, nous pourrions dépasser les divisions et les barrières.»

Djo BaNkuna, JARDINIER DE TROTTOIR

Elle vient de récolter du gingembre, qui a mis huit mois à pousser. Elle ramasse une poignée de terre marron foncé et humide, enrichie grâce au travail du sol et au compostage. L'agricultrice urbaine la fertilise également avec des excréments de vers de terre. Elle assure : "Une ferme de vers de terre ne coûte pas forcément cher. Nous en avons une baignoire entière. Ils apportent des nutriments au sol."

Melissa Britz comme Djo BaNkuna récupèrent l'eau de pluie en plaçant des poubelles, des bidons et autres réservoirs là où l'eau ruisselle du toit. Selon eux, les citernes de récupération des eaux de pluie munies de gouttières sont coûteuses et non nécessaires. Robert Wolfe, membre d'Oppieyaart, stocke l'eau de pluie dans des bouteilles de soda, qu'il entasse et conserve pour arroser les jardins pendant la période sèche. "Nous avons presque rempli une pièce entière avec ces bouteilles de deux litres", raconte Melissa Britz.

Collectif. "Il est essentiel que le plus grand nombre de personnes possible créent sans tarder leur propre potager", exhorte Munyaradzi Chitakira, professeur à l'université d'Afrique du Sud et spécialiste des modes de vie durables en milieu rural et urbain. "Le prix de la nourriture est en train d'augmenter, certains perdent leur emploi – il est très important que les gens complètent leur alimentation. Quand on consomme des produits frais et biologiques, on sait d'où vient le contenu de son assiette." Et "si vous n'avez pas de terrain, utilisez des seaux ou des boîtes de conserve, un récipient quelconque où vous puissiez faire pousser de la nourriture, plutôt que de tout acheter", conseille Chitakira, qui ajoute que les municipalités devraient mettre de la terre à disposition et déployer des agents de sécurité pour permettre la création de grands jardins potagers communaux.

De nombreux potagers de petite taille relèvent de l'agriculture urbaine durable. Ils sont résistants

← Jardin des Vertus, Aubervilliers : jardiner c'est résister.

Photos Alexandre Silberman/Institute

Vu de Singapour

LES FERMES DU FUTUR ?

"Il y a à peine dix ans encore, l'idée que l'agriculture puisse offrir une carrière ou des perspectives économiques à Singapour, où l'espace manque tant, tenait presque de la plaisanterie, écrivait en fin d'année dernière **The Straits Times**. Aujourd'hui, elle est prise très au sérieux, et ce grâce aux technologies qui facilitent les cultures d'intérieur et invitent même, littéralement, à prendre de la hauteur pour produire plus sur moins de surface."

D'ailleurs, dans la cité-État, les fermes ne se présentent pas comme des fermes, mais comme des start-up. Et grâce à cette débauche de technologie, à la conquête d'espaces verticaux et à l'automatisation à tous crins, les 220 "fermes" en opération en 2019 ont produit 14 % des légumes-feuilles, 26 % des œufs et 10 % du poisson consommés par les 5 millions de Singapouriens. L'Agence pour l'alimentation de Singapour s'est donné pour objectif que, à l'horizon 2030, 30 % de la nourriture consommée soit produite localement.

aux chocs climatiques, garantissant une sécurité alimentaire aux familles vouées à pâtir des bouleversements du climat. Les émissions de gaz à effet de serre sont réduites par les cultures elles-mêmes et grâce à la baisse du recours au transport routier de légumes produits dans des fermes industrielles.

Pour Juane Cilliers, experte en agriculture urbaine, les jardins communautaires locaux sont indispensables à la mise en place de circuits alimentaires plus courts et plus durables. La recherche a montré que les jardins potagers existants sont une composante précieuse du développement économique et social local. "On est loin d'avoir étudié toutes les possibilités de ces marchés novateurs, détaille Juane Cilliers. Ils pourraient être un catalyseur qui pousserait les populations urbaines d'Afrique du Sud à s'attaquer à des problèmes comme la sécurité alimentaire, les perspectives d'emploi et la création d'entreprises."

Djo BaNkuna a tenté de comprendre comment la hausse du chômage pouvait provoquer la famine jusque dans des villages près de Tzaneen, dans la province du Limpopo, une région fertile aux fortes précipitations, où les habitants cultivaient historiquement la terre et étaient autosuffisants. "Selon moi, il faudrait y implanter des cuisines collectives, car la famine touche même les villages. Manger du pap

uniquement avec du sel, ce n'est pas rigolo. C'est très pénible", se désole-t-il.

Le jardinier espère que les citoyens lambda n'abandonneront pas le rêve de guérir la nation ensemble, malgré une terrible famine, la corruption galopante ou les effets du changement climatique – on pense notamment aux coulées de boue dévastatrices dans la province du Kwazulu-Natal. Selon lui, il faut tout d'abord cesser de dissimuler les produits alimentaires. "Nous n'avons pas besoin de cacher la nourriture. Elle est aussi indispensable que l'air. Quand nous nous mettrons à la partager, les Van Tonder commenceront à parler aux Ngobeni et les Ngobeni aux Mahmood [noms de famille courants en Afrique du Sud]. Ainsi, nous pourrions dépasser les divisions et les barrières que nous avons instaurées."

Djo BaNkuna interroge actuellement ses collègues jardiniers de trottoir. Il a l'intention d'écrire un livre. Il a rencontré une femme qui a semé des cultures sur 100 mètres de trottoir, ce qui permettra de nourrir 100 familles, la récolte venue. "Il faut vraiment que les habitants se réconcilient avec la nature et redeviennent autonomes, conclut-il. Oui, vous pouvez aller à Pick 'n Pay pour acheter du savon. Ça, c'est normal. Mais vous n'avez aucune raison d'y acheter une oignon ou une patate douce."

—Anna Majavu
Publié le 20 juin



Les joies du potager

Quel plaisir de cultiver des fruits et des légumes ! s'extasie ce chroniqueur britannique fraîchement converti au jardinage.

—The Economist Londres

Imaginez une assiette avec deux fraises, en apparence identiques. L'une provient d'une barquette de supermarché, ce qui signifie qu'elle a probablement été cueillie alors qu'elle n'était pas encore mûre, qu'elle a été immédiatement placée dans une unité de refroidissement à air pulsé, puis chargée dans un camion réfrigéré et transportée à des centaines de kilomètres. Au moment où elle a atterri dans l'assiette, cela faisait peut-être déjà deux semaines qu'elle avait quitté sa tige. L'autre fraise, quant à elle, a été cueillie dans un jardin quelques minutes avant d'y être posée.

La première fera probablement penser à un concombre légèrement spongieux avec une vague touche de fraise et un fort arrière-goût acide. La seconde aura certainement un goût sucré et floral. Son parfum demeurera en bouche, et son odeur sur les mains.

Les fraises de supermarché ne présentent pas que des inconvénients : elles sont d'un emploi commode et on en trouve dans l'hémisphère Nord en février. Les sensations que procurent ces deux fraises sont cependant aussi éloignées l'une de l'autre que celle offerte par l'écoute de la *Messe en si mineur* de Bach dans une salle de concert et celle procurée par la même œuvre sur une cassette usée. Le fruit maison est l'un des arguments en faveur du potager.

C'est avec le zèle du converti que votre serviteur, qui a longtemps considéré le jardinage comme une perte de temps, met en avant cet argument. Il peut sembler absurde de cultiver des légumes de saison, comme le font actuellement les jardiniers du nord-est des États-Unis. Pratiques, approvisionnés en permanence, les supermarchés sont accessibles toute la semaine et proposent parfois le week-end des marchés de producteurs qui apportent une dose de vertueuse saisonnalité. On peut en dire autant de la gastronomie : les restaurants corrects et bon marché abondent, alors pourquoi se casser la tête à cuisiner ses propres repas ?

Poser ces questions, c'est mal comprendre le véritable intérêt du jardinage, c'est confondre le produit et le but. Il est vrai qu'un potager peut donner des petits pois qui ont le goût de l'essence profonde et vibrante du printemps ; des



↑ À Aubervilliers, dans les jardins ouvriers des Vertus, Marco plante des pommes de terre. Photos Alexandre Silberman/Institute

tomates et des carottes à la douceur incomparable ; des salades et des herbes aromatiques qui ont leur propre goût et non celui du plastique dans lequel elles sont en général emballées ; et des pommes de terre comme des biscuits, qui ont la richesse de la terre elle-même. Et s'il faut parfois du temps, de l'énergie et de l'argent pour dégoter des feuilles de fenugrec ou de la laitue asperge dans le commerce, faire pousser ses propres légumes, exotiques ou ordinaires, assure un approvisionnement fiable.

D'un autre côté, un potager peut aussi ne pas générer grand-chose à part de la frustration, surtout les premières années. Le novice risque de planter une variété qui ne convient pas au sol. Les écureuils ont l'habitude détestable de s'octroyer une bouchée de concombre, de haricot ou de tomate et de laisser le reste pourrir sur pied. Et même un expert peut perdre la récolte d'une saison à cause du mauvais temps.

Peu importe. La vraie joie du jardinage, c'est le temps qu'on lui consacre. Le plaisir le plus profond se trouve dans le travail lui-même – comme pour la cuisine, l'écriture, le fait d'élever des enfants et presque tout ce qui en vaut la peine. Les souvenirs d'un jardinier ne tournent pas autour des aliments récoltés, mais des longs après-midi d'été passés les mains dans la terre, entouré de sa famille – si le potager est à la maison – ou à approfondir ses relations avec les amis et les voisins dans un jardin ouvrier ou un jardin partagé. Jardiner, c'est aider la vie à prospérer, avec patience, amour et diligence, dans la terre et à sa surface. —

Publié le 16 avril

À savoir

Le bonheur est dans la terre

●●● Connaissez-vous *Mycobacterium vaccae*? Sous ce nom savant se cache une bactérie présente dans le sol, qui posséderait des propriétés anti-inflammatoires, immunorégulatrices, et même de résistance au stress. Du moins, chez les souris et les rats étudiés en laboratoire. Pas étonnant que “ce charmant microbe”, comme le nomme joliment la **Somerset County Gazette**, suscite l'intérêt des scientifiques. Depuis les années 1970, lorsque *M. vaccae* a été découverte pour la première fois sur les rives du lac Kyoga, en Ouganda, la bactérie fait l'objet d'études régulières. L'une d'elles a par exemple montré qu'un traitement à base de *M. vaccae* augmente la production de sérotonine dans le cortex préfrontal de la souris. Ce neurotransmetteur, parfois appelé abusivement “l'hormone du bonheur”, est impliqué dans la régulation des émotions. Une autre étude a permis d'expérimenter une préparation favorisant la résilience au stress, toujours chez les souris. Suivant ces observations sur le modèle murin, certains explorent la piste d'un “vaccin contre le stress” chez les humains à base de cette bactérie tellurique. En attendant que cette idée devienne réalité – si tant est qu'elle puisse le devenir –, les conclusions de ces travaux de recherche mettent sur le devant de la scène l'hypothèse “des vieux amis”, selon laquelle le manque d'exposition aux micro-organismes immunorégulateurs dans les sociétés urbaines modernes entraîne une épidémie de maladies inflammatoires, ainsi que des troubles psychiatriques dans lesquels une inflammation chronique est un facteur de risque. Le problème est que nous passons nos journées “sans saleté”, commente le **New Zealand Herald**. Nous vivons dans un environnement aseptisé qui nous transforme peu à peu en “une espèce dépourvue de sol”, donc dépourvue des bactéries bienfaites. Alors vivent “nos ongles couverts de saleté!” conclut la **Somerset County Gazette**, qui encourage tout un chacun à se pencher sérieusement sur un sol terreux.



NOTRE SÉLECTION D’AFFICHES ÉDITÉES PAR IMAGE REPUBLIC

Toutes les affiches sont au format 30 x 40 cm et vendues sans cadre.
Tirage monté sous passe-partout, taille du dessin : 194 x 272 mm.

Image Republic:

49€
l'affiche



1 - Lisbonne
Paulo Mariotti



2 - Miami
Paulo Mariotti



3 - Les Cyclades
Paulo Mariotti



4 - Paris
Paulo Mariotti



5 - New York
Paulo Mariotti



6 - Rome
Paulo Mariotti

Né à Bahia, au Brésil, et diplômé en arts graphiques à la Fondation FAAP de São Paulo, Paulo Mariotti s'installe à Paris en 1991, où il poursuit un cursus de lettres à la Sorbonne. Il est illustrateur pour la presse (*l'ouest*) et la publicité. Pour Image Republic, il a imaginé une collection exclusive autour du voyage, des dessins à l'atmosphère vintage mettant en scène des destinations emblématiques. Cet été, 40 de ses dessins sont exposés au Jardin d'acclimatation, à Paris.

Produits 100 % français, fabriqués et assemblés à la main dans les ateliers parisiens d'Image Republic.

BON DE COMMANDE

À retourner accompagné de votre règlement à : *Courrier international* - Service VPC - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

ARTICLES	RÉFÉRENCE	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL
1 - Lisbonne	COIR001	49€		
2 - Miami	COIR002	49€		
3 - Les Cyclades	COIR003	49€		
4 - Paris	COIR004	49€		
5 - New York	COIR005	49€		
6 - Rome	COIR006	49€		
Participation aux frais de port				3 €
Total :				

Mes coordonnées :

Monsieur Madame

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

CP [] [] [] [] VILLE

VCO22BA1655



Pour commander,
scannez le QR code

Je règle par chèque à l'ordre de *Courrier international*

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31/8/2022. * Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 6/1/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI, 67-69 avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Pour toute réclamation : www.cnil.fr.

trans-
versales.

économie

Signaux47
Sciences.....48

Les mirages des cryptocités d'or

Finance. Des cryptomillionnaires rêvent de construire des villes privées autonomes en partant de zéro. Mais, du Salvador au Honduras, leurs projets reproduisent plutôt les erreurs du passé colonial.



✎ Dessin de Michael Byers
paru dans MIT Technology
Review, Cambridge.

—MIT Technology Review
(extraits) Cambridge (États-Unis)

Tous les jours, un camion poubelles reconverti en navette grimpe les pentes du volcan Conchagua, au Salvador, jusqu'à un centre écotouristique. Le camion rugit sur la route couverte de cratères, bringuebalant les passagers qui ont pris place à bord. Au sommet, ils s'égaillent dans la forêt éclaboussée de soleil, récompensés par des panoramas saisissants sur le golfe de Fonseca et ses bleus profonds. Le centre en question a été baptisé El Espíritu de la Montaña ("l'Esprit de la montagne"), en référence à la croyance amérindienne lenca selon laquelle une présence sacrée habiterait le volcan endormi, se manifestant parfois sous la forme d'un papillon ou d'un aigle. Son propriétaire, Luis Diaz, a entrepris de valoriser le site voilà sept ans. Mais la sérénité qu'il y a trouvée pourrait bien ne pas durer.

Le président du Salvador, Nayib Bukele, a en effet annoncé en novembre 2021 que le volcan allait accueillir une ville flamboyante neuve, Bitcoin City. Un vaste projet d'infrastructures visant à faire de cette forêt vierge une bouillonnante métropole pourrait bientôt voir le jour. Les images de synthèse présentées par le gouvernement donnent à voir une ville circulaire organisée autour d'une esplanade centrale en forme de B, et un plan de rues en Technicolor qui évoque ce qu'on aperçoit en louchant à travers un kaléidoscope. La monnaie locale serait le bitcoin et la ville tirerait son énergie du volcan, grâce à la géothermie. Le seul impôt qu'y paieraient les habitants serait une taxe sur les biens et les services qu'ils achèteraient.

Pour financer le projet, le Salvador émet une dette d'une valeur de 1 milliard de dollars [995 millions d'euros] sous forme d'"obligations volcaniques". Une moitié du produit de la vente de ces obligations servira à financer la construction de Bitcoin City et les opérations de minage de bitcoins, l'autre à acheter des bitcoins – qui pourront être un jour utilisés pour rembourser les obligations si le cours de la cryptomonnaie remonte.

Le ministre des Finances salvadorien, Alejandro Zelaya, a déclaré au début d'avril que la demande

pour les obligations se chiffrait à 1,5 milliard de dollars et qu'elles seraient émises prochainement, après quelques retards [au début de mai, il a dit qu'il était urgent d'attendre "le bon moment" sur le marché des cryptomonnaies, en pleine crise]. La plupart des titres devraient être achetés par des crypto-investisseurs – s'ils déboursent 100 000 dollars, certains pourraient se voir accorder la nationalité salvadorienne.

Si jamais elle devait voir le jour, Bitcoin City serait la concrétisation éclatante des aspirations bâtisseuses de la cryptosphère. Le rêve ne s'arrête pas là, cependant. Un nombre croissant de crypto-investisseurs tente de convaincre

Bitcoin City serait la concrétisation des aspirations bâtisseuses de la cryptosphère.

d'autres gouvernements de créer des zones semi-autonomes servant de laboratoires d'expérimentation économique, arguant que de telles zones permettraient de relancer la croissance et d'enrichir les habitants des régions où elles seraient implantées. Mais en Amérique centrale, des investisseurs étrangers ont déjà débarqué par le passé avec à la bouche des promesses de prospérité, pour se contenter au bout du compte d'accaparer des terres et de s'enrichir dans leur coin. La région a longtemps été exploitée économiquement – l'exemple le plus frappant étant celui des républiques bananières de la première moitié du xx^e siècle, quand [l'entreprise américaine] United Fruit Company contrôlait les terres et le pouvoir politique au Honduras, au Guatemala et au Costa Rica. Plus récemment, les zones franches d'exportation sorties de terre au bénéfice des multinationales de la confection accueillent des ateliers où les droits des travailleurs sont bafoués.

Si certains élus et habitants croient dans le potentiel des cryptomonnaies pour relancer l'économie, d'autres voient dans ce mouvement une redite de l'histoire. À l'heure où l'expérience salvadorienne se dessine sous la forme de Bitcoin City, un projet du même ordre est déjà sur les rails au Honduras, mais la fronde des

habitants en a compromis l'avenir. Les partisans de ce modèle espèrent construire une centaine de Bitcoin Cities, quand d'autres se demandent à qui bénéficient vraiment ces projets, et si les pays qui leur servent de laboratoire en tireront profit.

Les "citadelles du bitcoin" ont longtemps captivé les premiers investisseurs et entrepreneurs de la cryptosphère. Pour certains, il est inévitable que les cryptomonnaies voient leur valeur exploser et que les devises s'effondrent, obligeant les investisseurs fortunés à se claquemurer dans des enceintes fortifiées pour tenir les barbares à distance. D'autres, séduits par l'idée de rompre avec le concept de nationalité, voient dans les cryptomonnaies une manière de s'affranchir d'un système financier traditionnel arrimé à des notions désuètes telles que la fiscalité ou la dépense publique. Les premières tentatives libertariennes de créer des minicivilisations autonomes remontent au moins aux années 1960, mais les cryptomonnaies ressuscitent ce vieux rêve à grand renfort de liquidités et de battage médiatique.

Ratés cuisants. Des adeptes des cryptomonnaies ont d'ores et déjà tenté de donner corps à leurs utopies, avec de piètres résultats. Citons par exemple le triste épisode du MS *Satoshi* (nom tiré du pseudonyme du créateur du bitcoin, Satoshi Nakamoto), un navire de croisière qu'un groupe de libertariens avait acheté pour en faire un pôle d'affaires flottant, avant d'être obligé de le revendre moins de six mois plus tard; le projet tant moqué de Cryptoland, l'achat raté pour 12 millions de dollars d'une île des Fidji censée servir de paradis pour amateurs de cryptomonnaies; ou encore Akon City, le projet à 6 milliards de dollars du chanteur de R'n'B Akon au Sénégal, dont la pose de la première pierre se fait toujours attendre.

Ces déconvenues n'ont pas empêché une vague d'investisseurs de monter des projets audacieux visant à créer des communautés cryptophiles partout dans le monde. Leurs plans prévoient souvent l'implantation de zones économiques spéciales. Le principe est simple : créer une juridiction quasi indépendante dotée d'une

réglementation assouplie, soumise à une surveillance limitée des autorités et à une fiscalité minimale, et laisser faire le marché libre. Ses promoteurs tiennent Singapour, Dubaï et Shenzhen pour des exemples de réussite (abstraction faite des inégalités et des violations du droit du travail).

La réalité est un peu plus complexe. Du fait de la multitude des zones économiques spéciales (5000 éparpillées dans 70 pays) et d'une myriade de facteurs contextuels, il est difficile de mesurer les retombées de ces espaces sur l'économie d'un pays, tempère Thibault Serlet, directeur de recherche chez Adrianople, un cabinet de conseil spécialiste de ces zones. Un article de *The Economist* de 2015 relevait que, parmi les zones économiques spéciales créées à l'époque, quelques-unes étaient certes prospères, mais beaucoup n'avaient pas profité à l'économie au sens large, et certaines étaient des échecs cuisants. Les projets ambitieux du Salvador promettent de tirer parti d'une formule qui, au mieux, a produit des résultats mitigés.

Nayib Bukele a d'abord vendu le bitcoin comme un moyen pour les Salvadoriens de l'étranger d'envoyer de l'argent à leur famille restée au pays – il assurait que cela permettrait aux citoyens d'économiser 400 millions de dollars de frais bancaires chaque année et donnerait un accès au système financier à ceux qui en étaient exclus. Le pays, qui compte près de 6,8 millions d'habitants, a annoncé l'année dernière que, dorénavant, le bitcoin aurait légalement cours.

Si le grand public a mis du temps à adhérer au projet, l'argumentaire de Nayib Bukele a eu l'effet escompté sur l'élite de la cryptosphère internationale. Bitcoin City fait partie intégrante de cet argumentaire. Séduits par les audaces de Bukele, une myriade d'aspirants crypto-urbanistes se sont rapprochés du gouvernement salvadorien. Selon le journal salvadorien *El Faro*, l'un des plus célèbres d'entre eux était Brock Pierce. Président de la Bitcoin Foundation, une association créée en 2012 pour promouvoir la cryptomonnaie, Pierce a pris les rênes de la transformation de Porto Rico en "cryptopie" – un paradis fiscal pour cryptomillionnaires censé apporter une solution aux difficultés d'une économie frappée

20000

MILLIARDS DE DOLLARS C'est le montant des pertes sur le marché des cryptomonnaies depuis la fin de 2021, rapporte **Bloomberg**. Le crash de 2022 a été meurtrier : la capitalisation des cryptoactifs a baissé de 73 % entre la mi-novembre 2021 et juin 2022. Certains petits porteurs ont déjà tout perdu, mais "le crash va encore s'aggraver", estiment une majorité des 940 crypto-investisseurs interrogés en juillet par le média économique. Ils sont pourtant 28 % à penser que les cryptos restent "l'avenir de la finance", et "une majorité" à croire que le bitcoin ou l'ether, les deux principales cryptomonnaies, seront des "locomotives du marché" d'ici cinq ans.

de plein fouet par la crise de la dette et l'ouragan Maria [en 2017].

L'actualité récente de Porto Rico laisse penser que les cryptomonnaies ont surtout eu pour effet de déclencher une flambée des prix de l'immobilier. Les grandes promesses de rebâtir l'économie de l'île sur la blockchain [la technologie servant de base aux monnaies virtuelles] ont fait long feu. Aujourd'hui, des portraits de crypto-investisseurs, dont Brock Pierce, ornent les rues de la capitale, avec pour légende : "Voilà le visage de nos colonisateurs". Nullement découragé, Pierce tente de reproduire l'expérience portoricaine ailleurs. Des délégués de la Bitcoin Foundation ont rencontré l'année dernière des représentants du Salvador, du Honduras, du Panama, de l'Équateur et du Guatemala.

"Je suis très optimiste pour l'avenir en Amérique latine", assure Peter Young, le directeur général de la Free Private Cities Foundation, qui se présente comme un "maximaliste du bitcoin". "Il existe une foule de petits États qui sont en quête de solutions et sont prêts à tenter de nouvelles expériences." La fondation de Peter Young soutient le développement de villes privées sur l'ensemble du globe. Elle a recommandé aux autorités salvadoriennes d'adopter un modèle de gouvernance privée pour la gestion de Bitcoin City, en la confiant à une entreprise plutôt qu'aux pouvoirs publics. Les représentants du gouvernement se sont montrés jusque-là réceptifs, selon Peter Young. La fondation aurait d'ailleurs suggéré la même chose au gouvernement brésilien. Pour avoir une idée de ce à quoi pourrait ressembler une Bitcoin City gérée par le privé, il suffit de se pencher sur un projet en plein essor appelé Próspera, soutenu par la

Free Private Cities Foundation, au Honduras. S'il ne se présente pas officiellement comme une cryptocité, l'accent y est clairement mis sur les cryptomonnaies, et le soutien d'investisseurs en bitcoins de premier plan relie Próspera au même cadre idéologique – un mélange de crypto-évangélisme et de credo libertariens.

Zones spéciales. Próspera occupe une petite enclave sur l'île hondurienne de Roatán. Ses aménageurs ont eu la chance d'y modéliser une société à partir de zéro, y compris ses propres systèmes de santé, d'éducation, de police et de sécurité sociale. Le Honduras a modifié sa Constitution en 2013 pour autoriser la création de zones économiques spéciales gérées par des entreprises et dont les activités échappent en grande partie au contrôle légal et réglementaire du pays. Les enclaves ainsi créées sont appelées "zones d'emploi et de développement économique" (Zede, qui se prononce "zédéss" au pluriel).

Cette décision s'inspirait des *charter cities*, les "villes à charte" de l'économiste américain [et Prix Nobel 2018] Paul Romer, sortes de zones économiques spéciales situées dans un pays mais gérées par le gouvernement d'un autre État. Comptant parmi ses idées les plus insolites, elles illustrent ses théories sur la manière d'attirer les investissements étrangers et de réduire les inégalités. Les Zedes du Honduras faisaient partie des premières expérimentations du concept. Au départ, Paul Romer et le gouvernement hondurien ont collaboré, mais ils se sont séparés à la suite de désaccords sur la mise en œuvre de l'idée

de l'économiste. Sortie de terre en 2020, Próspera annonce une fiscalité minimale, prévoit d'externaliser des services traditionnellement gérés par le secteur public, de créer un centre d'arbitrage au lieu d'un tribunal et de faire payer un droit annuel pour la nationalité (physique ou numérique) qui implique la signature d'un contrat social afin, espèrent ses dirigeants, de décourager les comportements délictueux.

Quand je suis allé à Próspera en février, le centre d'accueil était l'un des rares bâtiments achevés. Il n'y avait pas de police privée, mais, à la réception, on trouvait le numéro de Bulldog Security International, une société de sécurité privée engagée par des hôteliers de l'île qui jugent que la police locale n'est pas à la hauteur. Une paire d'immeubles à un étage hébergeaient des employés de bureau. Le reste n'était, pour

Les cryptomonnaies ont surtout eu pour effet de déclencher une flambée des prix de l'immobilier.

l'essentiel, qu'un vaste chantier, même si une tour d'habitation était en cours de construction.

Des images de synthèse de la future Próspera montrent des appartements qui semblent s'inspirer des conques que l'on peut trouver sur l'île, à base de courbes douces, de couleurs corail nacré et crème, et de verre. Une langue de sable blanc sépare le complexe résidentiel du doux clapotis de la mer des Caraïbes.

Les sociétés pressenties pour s'installer ici sont celles qui souhaitent échapper aux réglementations en vigueur dans leur pays – le responsable du personnel de Próspera, Trey Goff, parle d'innovations dans le domaine de la santé, de tourisme médical, et de toutes les facettes imaginables de l'univers des cryptomonnaies. Il observe : "Il y a nécessairement des choses qui se recoupent entre la cryptosphère et ce qu'on est en train de faire. Parce qu'elle se voit à l'avant-garde de l'innovation financière et que c'est quelque chose qu'on veut encourager." Certains acteurs de la tech et de la cryptosphère se sont d'ores et déjà

✍ *Dessin de Michael Byers
paru dans MIT Technology
Review, Cambridge.*

installés à distance à Próspera grâce à son programme de résidence numérique. Les sociétés peuvent effectuer leurs transactions dans la cryptomonnaie de leur choix (cinq d'entre elles ont vu leur usage autorisé par l'État). Oliver Porter, un des conseillers de Próspera, est ainsi le fondateur de Sandy Springs, en Géorgie – jusqu'à récemment une ville américaine entièrement privatisée, dont s'inspire le modèle d'externalisation de Próspera. À ce jour, Próspera affirme que 50 millions de dollars ont été investis par des capital-risqueurs de la Silicon Valley et des investisseurs privés, auxquels il faut ajouter 100 millions de dollars de levée de fonds. Le milliardaire Peter Thiel, le capital-risqueur Marc Andreessen et les investisseurs Roger Ver et Balaji Srinivasan, par l'intermédiaire de [la société de capital-risque] Pronomos Capital, en font partie.

Si l'on suit la route qui mène à Próspera, on ne tarde pas à tomber sur un village d'une centaine d'habitants appelé Crawfish Rock. Niché dans un écrin de pâturages sur la côte, il se compose d'un chapelet de maisons de bois aux couleurs passées, montées sur pilotis. Des poules y grattent les carrés d'herbe qui poussent sous les palmiers. On est loin de la blancheur aveuglante de la salle de conférences climatisée de Próspera. À Crawfish Rock, Luisa Connor, chef du *patronato*, le conseil communautaire du village, appartient à la communauté garifuna, les descendants des esclaves amenés sur l'île par le colonisateur britannique à la fin du XVIII^e siècle. Assis sur des chaises en plastique dans sa cour, tandis que sa fille joue à côté, nous discutons de la résistance anti-Próspera qui, de simple opposition locale, s'est muée en levée de boucliers nationale contre les Zedes. Luisa Connor estime qu'il y a tromperie, que les responsables de Próspera ont vendu aux habitants un projet touristique comme un autre au moment de leur demander de signer un accord écrit, leur promettant qu'ils seraient les bénéficiaires des premiers emplois créés sur place. Seulement voilà, les villageois se sont rapidement rendu compte que le projet serait



assez différent, et les rapports se sont bientôt envenimés. Luisa Connor explique que le PDG de Próspera, Erick Brimen, a proposé ni plus ni moins que de racheter Crawfish Rock. Une offre qu'elle a déclinée au nom du village. Mais les habitants redoutent que les responsables de Próspera ne prennent leurs terres pour pouvoir étendre leur ville-État en plein essor.

Expropriations. L'accaparement des terres a une longue et sanglante histoire au Honduras. Les gouvernements successifs ont autorisé des entreprises à saisir les terres des paysans – faisant éclater des conflits qui, dans une seule région, se sont soldés par plus de 150 meurtres et disparitions depuis 2008.

Un des responsables de Próspera, Daniel Frazee, explique que le contrat de la société l'empêche de procéder à des expropriations et qu'il est prévu d'étendre la ville là où il n'y a pas d'implantation humaine. Or Luisa Connor affirme qu'après avoir décliné la proposition d'Erick Brimen, il l'a prévenue que le gouvernement hondurien pourrait saisir ces terres. Interrogé sur la version de Luisa Connor, Próspera nie toute tentative de racheter Crawfish Rock, arguant que sa charte et ses statuts l'empêchent d'obtenir de l'État hondurien des terrains ayant fait l'objet d'une expropriation. Les

habitants de l'île auxquels j'ai parlé sont vent debout contre la cession de terres honduriennes à des entités privées. Ces nouveaux venus "ne respectent aucun gouvernement, aucune règle, aucune loi; juste leur rêve", fustige Rosa Daniela, une militante locale impliquée dans la campagne anti-Próspera. "Ils n'ont pas l'impression de vivre dans votre pays, puisque ce qu'ils veulent, c'est créer leur propre pays." Sur son téléphone, Luisa Connor a fini par bloquer le numéro d'Erick Brimen. Le village n'a plus aucun contact

Les nouveaux-venus ne respectent aucun gouvernement, aucune règle, aucune loi, juste leur rêve.

avec Próspera, dit-elle. Trey Goff a une autre version : "Très tôt, nous avons eu à cœur de tisser des relations étroites avec la population locale." Depuis le lancement du chantier de Próspera, le climat politique a changé. Dans un contexte de grogne croissante contre les Zedes, résultant de l'inquiétude qui règne par exemple à Crawfish Rock, la nouvelle présidente hondurienne [investie en janvier], Xiomara Castro, avait fait campagne avec un programme promettant leur fermeture, mettant en question la pérennité de Próspera. La construction de Bitcoin City, elle, n'a pas encore commencé. Mais

le volcan Conchagua accueille déjà plusieurs lotissements, faisant planer le spectre d'un déplacement de population, s'inquiète l'économiste salvadorien José Luis Magaña – surtout quand on sait que seuls 20 % des agriculteurs de la région sont propriétaires de la terre qu'ils cultivent.

L'État affirme que le projet a pour but de créer des emplois pour la ville voisine et désargentée de La Unión, mais José Luis Magaña estime que les disparités socio-économiques entre la ville et les grandes agglomérations du pays font plutôt craindre un phénomène de gentrification. Contrairement à Próspera au Honduras, Bitcoin City bénéficie du soutien de l'actuel gouvernement du Salvador. Mais l'afflux d'investisseurs étrangers et les déplacements de population pourraient finir par déclencher une levée de boucliers du même type. Trois jours après l'annonce de la création de Bitcoin City, le Salvador a adopté une loi permettant à l'État de procéder à l'expropriation de terres pour un usage public.

Afin d'empêcher les spéculateurs de faire flamber le prix des terrains, la localisation exacte de Bitcoin City demeure vague. Mais des sociétés immobilières européennes, des hommes d'affaires salvadoriens et des entreprises du secteur des cryptomonnaies ont proposé d'acheter à Luis Diaz les terres d'El Espíritu de la Montaña pour trois à cinq fois le prix qu'il avait lui-même payé. Diaz rejette

catégoriquement l'idée de vendre : "C'est le projet de ma vie", affirme-t-il. Il soutient le président Bukele et pense que Bitcoin City peut relancer la croissance économique dans la région, même s'il constate que les gens qu'il connaît à La Unión craignent d'être déplacés de force.

Au Honduras, le chercheur José Luis Palma Herrera voit dans les Zedes et les projets analogues une nouvelle illustration du colonialisme entrepreneurial qui a tant fait souffrir la région. "La promesse de mettre un terme à la pauvreté et d'améliorer la vie des gens était destinée à faire accepter ces enclaves de corruption et d'exploitation. Alors que l'essentiel des profits générés dans ces enclaves part à l'étranger."

Outre Próspera, on dénombre trois Zedes au Honduras. Des projets moins radicaux de villes privées ont également vu le jour au Malawi et aux États-Unis. Le créateur de l'Ethereum [une cryptomonnaie], Vitalik Buterin, a pris langue avec le gouvernement zambien pour implanter dans le pays une zone économique spéciale fonctionnant grâce aux cryptomonnaies.

"On essaie d'apporter notre pierre à l'édifice d'un secteur radicallement nouveau... Celui de la création de villes", résume Trey Goff. Il aimerait voir un jour quelques centaines de projets dans le monde, "des oasis de prospérité qui œuvreraient ensemble à l'avènement d'un avenir radieux pour l'humanité". Ce rêve n'emballer pas tout le monde. À Roatán, Rosa Daniela s'inquiète des répercussions sur son village. "Ils viennent nous voir au nom de la liberté, lâche-t-elle. On n'est qu'une expérience. Si ça marche ici, ils iront dans votre pays et dans d'autres dans le monde."

—Laurie Clarke
Publié le 20 avril

SOURCE



MIT TECHNOLOGY REVIEW
Cambridge, États-Unis
Bimestriel, 166 000 ex.
techreview.com

Fondée en 1899, c'est la revue des ingénieurs, des scientifiques et des hommes d'affaires soucieux de s'informer des nouvelles tendances technologiques et des décisions politiques en la matière.



CONTROVERSE

Peut-on encore manger du poulpe ?

L'été, le poulpe figure parmi les incontournables dans l'assiette des Grecs. Mais de plus en plus de voix s'élèvent pour éveiller les consciences et tenter de protéger ce céphalopode. La presse grecque se déchire sur la question.

NON

C'est un animal exceptionnel !

— I Kathimerini (extraits) Athènes

Dans notre monde, il existe de très graves problèmes, étouffants et prioritaires – guerres, famines et catastrophe –, mais je veux vous écrire aujourd'hui de toute urgence à propos de quelque chose qui peut sembler insignifiant et hors de propos : pourquoi j'ai cessé de manger du poulpe.

Les pieuvres, voyez-vous, sont des créatures paradoxales. C'est comme si elles résultaient d'un autre processus évolutif, indépendant de celui du reste des créatures marines. Bien qu'elles fassent partie des céphalopodes, elles ne ressemblent à aucun autre être vivant. Nous savons qu'elles peuplent notre planète depuis des centaines de millions d'années – peut-être jusqu'à 500 millions –, mais personne ne sait exactement combien, car ce sont des invertébrés et il n'y a pas de fossiles.

Nous savons aussi qu'elles sont presque parfaites sur le plan de l'évolution : elles restent inchangées, et elles ont survécu à toutes les extinctions massives récentes que les différentes formes de vie de notre planète ont subies. Lorsque une météorite est tombée sur la péninsule du Yucatán, il y a 66 millions d'années, les dinosaures et 75 % des espèces qui vivaient sur Terre ont disparu. Les poulpes étaient là. Ils sont restés là, et sont toujours là.

Ce sont des créatures incroyables et étranges, avec des caractéristiques uniques. Leur sang est bleu, elles disposent de trois cœurs, et chaque bras a un cerveau. Elles possèdent le plus gros cerveau de tous les invertébrés (et de la plupart des vertébrés). Leur peau a la capacité de voir, et elles peuvent modifier leur ARN [ce qui leur permet de créer de nouvelles protéines].

Et surtout, les poulpes sont brillants. Déraisonnablement, inexplicablement brillants. Ils ont des personnalités différentes, distinctes. Ils utilisent des outils. Ils ont de la mémoire (de deux sortes). Ils reconnaissent – et distinguent – les visages humains. Si vous les enfermez dans un

bocal, ils trouvent le moyen de dévisser le couvercle de l'intérieur pour s'échapper. Il existe des récits de pieuvres sautant sur des bateaux de pêche et entrant dans la cale pour manger des crabes.

Comme vous pouvez le voir, il m'est impossible de lire et d'apprendre cela tout en continuant à vivre de la même façon. Alors, depuis environ trois ans, j'ai pris une décision : j'ai cessé d'en manger. Je ne suis pas végétalien, je ne mange pas particulièrement sain, et je n'hésite pas à goûter des saveurs étranges ou exotiques. Mais je me suis imposé une limite. Et ma limite, c'est que je ne peux pas manger des êtres que je respecte et que j'admire.

Les pieuvres ont fait l'objet d'une nouvelle popularité ces dernières années. Un documentaire Netflix a remporté un oscar. Des livres ont été publiés sur le sujet, nombreux et très bons, comme *L'Âme d'une pieuvre*, de Sy Montgomery. Même le Forum économique mondial a dit à quel point il est mauvais d'en manger. Oui, le Forum de Davos.

Néanmoins, de nombreuses personnes – qui ont peut-être vu le documentaire, lu des articles ou même des livres – commanderont une pieuvre à la taverne cet été. Pourquoi ? Comment décidons-nous

Ce sont des créatures incroyables et étranges. Leur sang est bleu, elles disposent de trois cœurs et chaque bras a un cerveau.

ces choses ? Pourquoi l'idée de manger du chien est-elle si répugnante alors que nous consommons des cochons, qui sont des animaux tout aussi intelligents, vivant en société sans aucun problème et sans arrière-pensée ? Comment se fait-il que nous ne voulions pas manger de chevaux, de dauphins ou d'éléphants, mais que nous n'ayons aucun problème à déguster des pieuvres, qui sont des créatures plus vives et plus impressionnantes que toutes les autres ? C'est un mystère.

Je ne suis pas un militant, et je ne suis pas en mesure de vous dicter votre conduite. Votre vie est pleine de décisions cruciales à prendre sur des questions sérieuses, et je ne peux pas – ni ne veux – les influencer. Mais sur ce sujet, plutôt trivial et anecdotique, je voudrais vous inviter à regarder de plus près les pieuvres. L'autre jour, j'ai soumis à mes

abonnés Instagram un petit sondage en ligne, leur demandant si, après tout cela, ils mangeaient toujours du poulpe. Sur les quelque 2 000 lecteurs qui y ont participé, 41 % ont répondu oui, et qu'ils continueront à en manger. Mais 30 % ont soutenu que oui, mais qu'ils vont arrêter, et 29 % ont dit non, car ils n'en mangent jamais. Je vous invite à y réfléchir également.

— Theodore Georgakopoulos,
Publié le 10 juin

OUI

Arrêtons de culpabiliser !

— Ethnos (extraits) Athènes

Un article paru récemment [celui ci-dessus, publié dans *I Kathimerini*] nous a frappés comme on frappe une pieuvre. Nous y avons réfléchi avant de décider que nous continuerons à manger du poulpe ! Nous ressentons assez de culpabilité dans notre vie, inutile d'en rajouter. Tous les animaux ont quelque chose qui les rend différents. Les cochons, par exemple, ont un QI plus élevé que celui des chiens, et ils peuvent résoudre des problèmes et des énigmes aussi bien que les chimpanzés ! On pense que leur intelligence est similaire à celle d'un enfant de 3 ans. Alors, c'est fini le porc ? Fini les brochettes ?

Allons plus loin : dans la culture chinoise, les souris sont considérées comme particulièrement débrouillardes et malignes ; elles ont même leur propre processus de pensée, qui était jusqu'à présent l'exclusivité de l'espèce humaine. Des souris dans la maison, avez-vous dit ? Donnons-leur un livre... Fini la mort-aux-rats ! Les corbeaux – dit-on – sont plus brillants que les primates. Ils résolvent des problèmes particuliers pour gagner leur nourriture, et lorsqu'un membre de leur groupe devient vieux et infirme, tous les autres s'occupent de lui jusqu'à ce qu'il émigre... Les corbeaux n'ont pas inventé des maisons de retraite indignes ! Les corvidés, disons-le simplement, font preuve d'une intelligence étonnante pour des animaux de leur taille, et ils

sont parmi les oiseaux les plus doués qui aient été étudiés. Plus précisément, certains membres de cette famille ont démontré une conscience de soi dans des tests du miroir. Lesquels ? Les pies, qui sont persécutées et condamnées par les autorités forestières pour les destructions qu'elles causent. Je n'exterminerai jamais une pie, alors ?

Certains peuples consomment des chevaux, de l'Europe et de l'Amérique du Sud à l'Asie. Qui pense que le cheval n'est pas un animal spécial et éveillé ? Hein ? D'autres mangent des chiens. Inacceptable, criminel, mais la culture culinaire le leur suggère et ils l'acceptent. Et d'autres, me direz-vous, dévorent des gens... Donc j'ai lu le chouette article qui avait pour titre barbant "*Pourquoi j'ai cessé de manger du poulpe*", et je me suis senti, en abordant un poissonnier, comme les ados des années 1950 quand ils s'approchaient des bordels : ils regardaient à droite et à gauche et, avec hésitation, prenaient mille et une précautions avant d'entrer... Finalement, l'exagération est une vérité qui a perdu tout bon sens... Et à notre époque les exagérations sont innombrables !

Vous ne voulez pas manger de poulpe ? Vous avez raison, mais laissez notre conscience tranquille. Nous continuerons à le déguster dans toutes ses déclinaisons. Vous sentez-vous désolé pour les chevreux ? Ne les embrochez pas, mais ne culpabilisez pas ceux qui le font. Vous avez une souris de compagnie ? Bien. Mais ne vous acharnez pas sur ceux qui les exterminent parce qu'elles sont porteuses de dizaines de maladies.

Vous avez regardé une pieuvre dans les yeux et elle vous a fait un signe qui vous a touché ? Tombez amoureux, mais nous, nous l'aimons à notre façon : grillée !

— Nikos Tzianidis,
Publié le 14 juin

SOURCE



ETHNOS

Athènes, Grèce
ethnos.gr

"Nation" voit le jour en 1913 et s'inscrit parmi les principaux titres du pays. Le journal de centre gauche est devenu uniquement numérique en 2019. Il est suivi par 180 000 personnes sur les réseaux sociaux.



Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

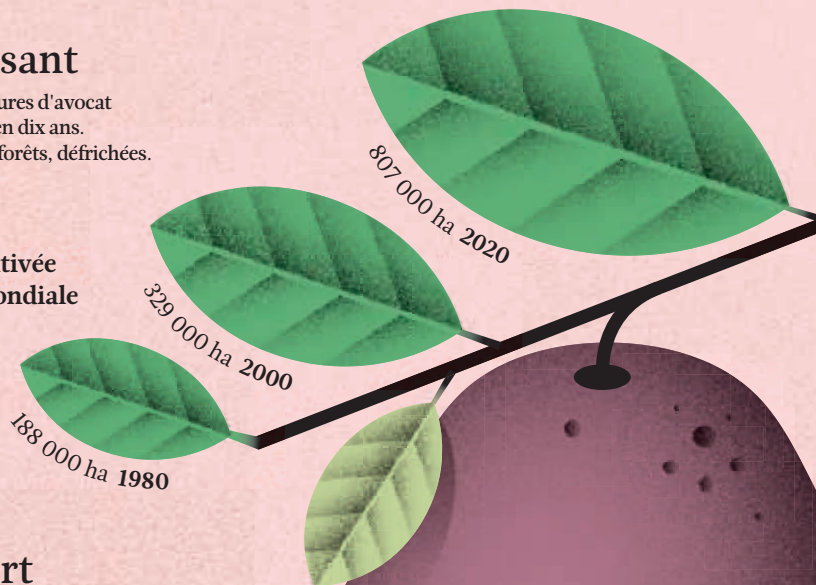
L'avocat, tout sauf vert

Certes, il est bénéfique à notre santé. Mais la culture de ce fruit, très gourmande en eau, est une menace environnementale.

Envahissant

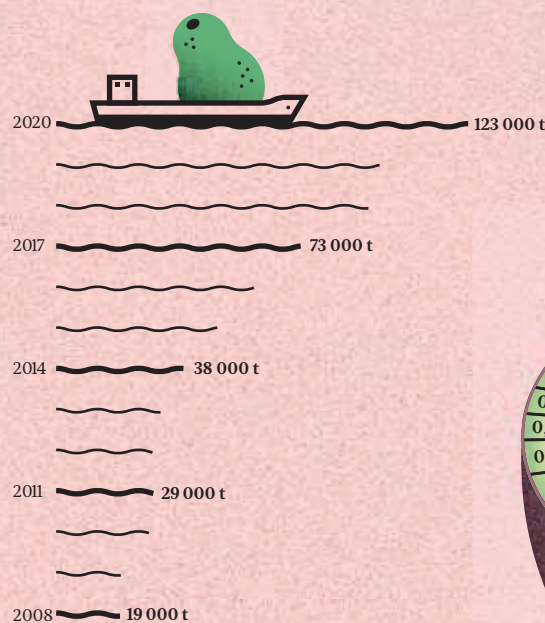
La superficie des cultures d'avocat a presque doublé en dix ans. Souvent au détriment de forêts, défrichées.

Surface cultivée à l'échelle mondiale



Import

En 2020, l'Allemagne a plus que quadruplé ses importations d'avocats par rapport à 2011.



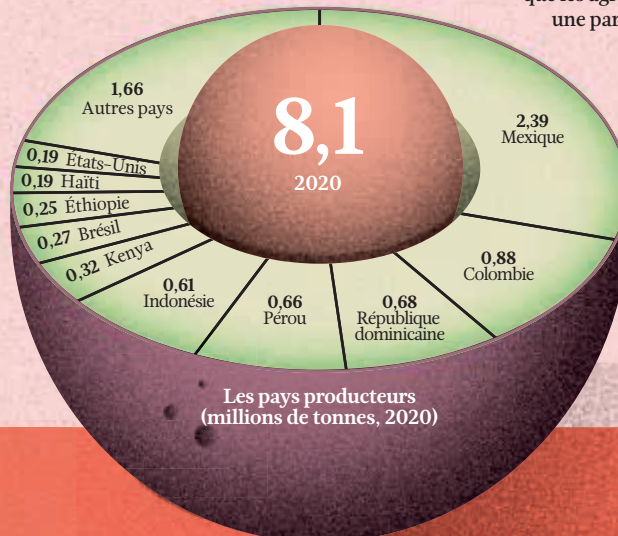
Croissance

La production mondiale d'avocats a connu une forte hausse ces dernières années.

Millions de tonnes

1,6
1980

8,1
2020



Les pays producteurs (millions de tonnes, 2020)

Assoiffé

L'avocat consomme énormément d'eau. Il faut 1 000 litres d'eau pour en produire un kilo.



214 litres/kilo
Tomate



560 litres/kilo
Orange



790 litres/kilo
Banane



1 000 litres/kilo
Avocat

Gâchis

Avec 78 000 tonnes récoltées cette année, l'Australie, l'un des plus petits pays producteurs, a tant produit que les agriculteurs ont dû jeter une partie de leur récolte.

Apports

L'avocat est une baie issue d'un feuillu à feuillage persistant. Il contient peu de sucres, mais beaucoup de vitamines et d'acides gras non saturés.

400

nombre de variétés existant dans le monde

SOURCES : L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES POUR L'ALIMENTATION ET L'AGRICULTURE (FAO), L'OFFICE FÉDÉRAL ALLEMAND DE LA STATISTIQUE, WATER FOOTPRINT NETWORK



DIE ZEIT. L'hebdomadaire de Hambourg fait la part belle aux infographies. Celle-ci, publiée le 15 juin, met en avant cette grosse baie à la chair verte et à l'unique pépin : l'avocat. Riche en vitamines, ce fruit est de plus en plus prisé, si bien que sa

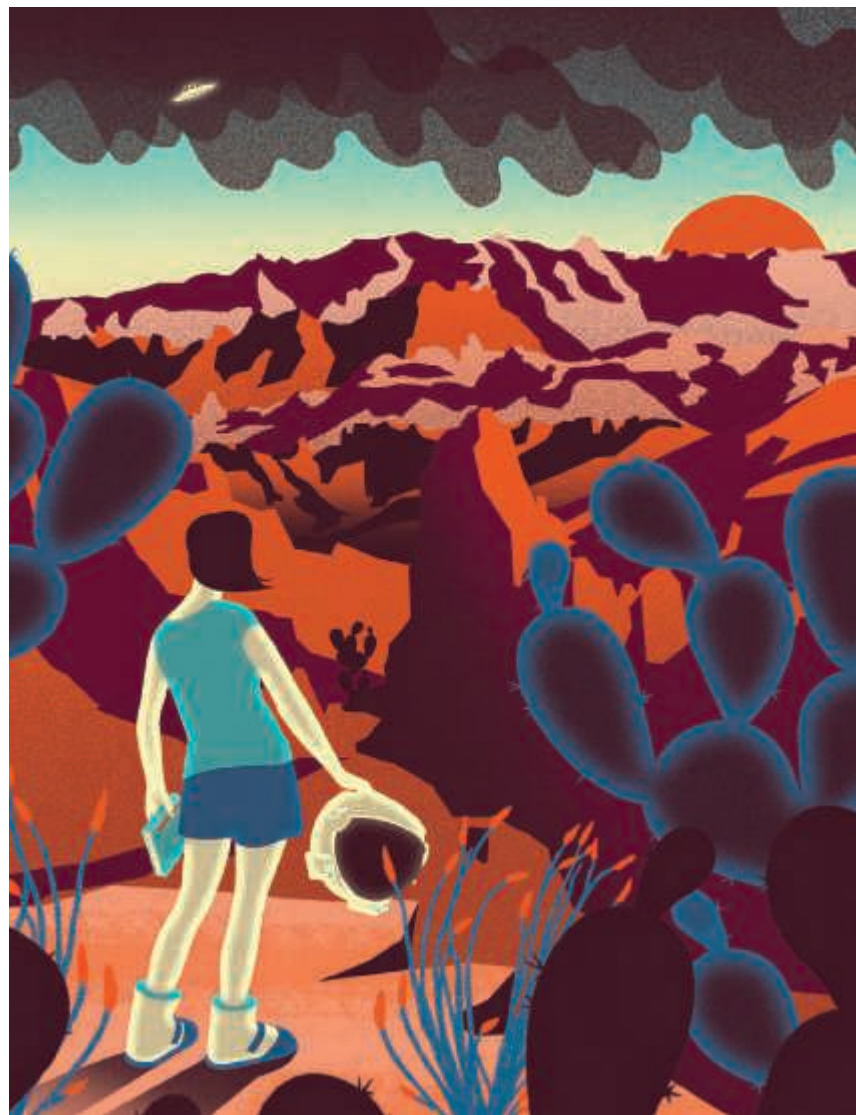
production mondiale a été multipliée par cinq entre 1980 et 2020. Une croissance qui est aussi une menace pour l'environnement : les surfaces de culture ont parfois remplacé la forêt et 1 000 litres d'eau sont nécessaires pour produire un seul kilo d'avocats.

SCIENCES



Seul sur Mars, dans les déserts terrestres

Espace. À plusieurs endroits du monde, sur des bases gérées par des organisations scientifiques, des “astronautes” amateurs simulent la vie sur Mars et cherchent des axes de progrès sur Terre.



—The Christian Science Monitor
(extraits) Boston

Une matinée jusque-là paisible est soudain interrompue par un appel au secours, lancé par des coéquipiers de Clément Plagne en combinaisons spatiales. Au troisième jour de leur simulation d'excursion sur la planète rouge, la situation vire à la panique. “La combi ne me transmet aucun air, alerte un participant par radio. Si on n'était pas sur Terre, là, je serais mort.” “Il faut rentrer à

la base immédiatement”, ajoute un autre. À la base, qui est un habitat hermétique, Clément Plagne et deux autres camarades attendent anxieusement le retour de leurs coéquipiers, partis en balade sur la surface “martienne”. Leur problème a fini par être résolu, mais c'est autant de temps qu'ils n'ont pas passé à explorer les environs.

Désigné journaliste de la Mission 223, Clément Plagne était notamment chargé de consigner ces épisodes riches en émotion pendant les deux semaines de la simulation. Les problèmes observés à la base, appelée

Mars Desert Research Station (MDRS) et gérée par The Mars Society dans le désert de l'Utah, dans l'Ouest américain, sont des données précieuses qui contribuent à la prévention des catastrophes et aux plans d'intervention pour les vrais astronautes.

À propos de cette journée de 2020, il se souvient : “Si vous êtes censés être sur Mars et que le système vous permettant de respirer tombe en panne, en quatre ou cinq secondes, c'est une urgence.”

Clément Plagne, étudiant en aérospatiale à l'Institut supérieur de l'aéronautique et de l'espace, à Toulouse, affirme qu'être astronaute est un rêve d'enfant qui a notamment été inspiré par le film *Apollo 13* (1995). Il fait partie du millier de bénévoles passionnés qui ont été sélectionnés, formés et envoyés sur plusieurs sites de The Mars Society depuis le début des années 2000. Dans le cadre de diverses initiatives dans le monde entier, des semaines d'isolement sont organisées dans un environnement qui ressemble à celui de Mars pour des “astronautes” terriens, afin qu'ils étudient les conditions techniques, logistiques et comportementales d'une mission habitée sur la planète rouge.

La Terre depuis Mars. L'objectif est à la fois simple et ambitieux : faire avancer la connaissance humaine, pour à terme concrétiser les voyages interplanétaires, voire résoudre sur Terre des problèmes comme le dérèglement climatique. “Nous ne quittons pas la Terre pour abandonner ici les problèmes terrestres”, souligne la directrice du MDRS, Shannon Rupert. *Aller sur Mars nous aide à résoudre des problèmes sur Terre et nous fait aussi regarder vers l'avenir, qui se trouve non seulement sur Mars mais aussi ici : à quoi voulons-nous que la Terre ressemble, vue depuis Mars ?*

Dans le monde, 22 bases dites “analogues” et gérées par des organisations scientifiques simulent de futures missions sur Mars et la Lune. Les participants cherchent à déterminer si ces habitats sont sans danger et s'ils sont compatibles avec la vie. Ils étudient par ailleurs l'état psychologique du groupe pendant ces périodes, qui durent de quelques semaines à un an.

Dans l'Utah, par exemple, des équipes de six ou sept personnes vivent ensemble, sont dépendantes de l'énergie solaire, mangent des plats préparés surgelés, cultivent des plantes et un potager, organisent des activités extravéhiculaires pour étudier des roches et collecter des données, et surveillent leur consommation d'eau.

Shannon Rupert, qui a rejoint le programme MDRS au début des années 2000 et en est devenue directrice en 2009, souligne que l'intérêt du grand public pour Mars remonte au film de 2015 avec Matt Damon *Seul sur Mars*. Elle raconte : “Soudain, l'espace

↳ Dessin de Neil Webb paru dans West Texas Highways, Austin.

a passionné les foules... Alors qu'avant il fallait vraiment gagner le respect d'un plus petit milieu.” Dans le cas d'Alon Tenzer, un Israélien analyste de données, c'est une passion pour l'espace qui l'a poussé à s'inscrire à l'initiative Amadee-20, une simulation de quatre semaines dans le désert du Néguev, organisée en octobre 2021 par le Forum spatial autrichien (OeWF, selon son acronyme allemand) en partenariat avec l'Agence spatiale israélienne. Sélectionné pour la première fois en 2019 afin de devenir “astronaute” lors de telles simulations, il a fait cinq voyages entre Singapour et l'Europe, qui l'ont obligé à passer du temps loin de sa famille et de son emploi : il s'est soumis pendant plusieurs mois à des entraînements physiques intensifs, à des enseignements sur l'autonomie et à des exercices en conditions réelles avant de pouvoir se lancer dans la mission qui imite l'environnement martien.

“Enfiler la combinaison est déjà une activité en soi”, se souvient Alon Tenzer à propos des quatre heures de formation pour apprendre à mettre correctement l'équipement de protection. Pendant son séjour dans l'habitat martien, il a été déstabilisé par la communication différée entre la Terre et “Mars”, où la simulation faisait en sorte qu'il n'y ait “pas d'appels ou de visio en temps réel [avec les proches]”, précise Alon Tenzer.

Les missions de longue durée sont susceptibles de créer d'autres difficultés, avertit Christiane Heinicke, une physicienne et ingénieure qui dirige le projet de simulation Moon and Mars Base à l'université

“Notre rêve est d'œuvrer à ce qu'un jour l'humanité prospère ailleurs, loin de son berceau.”

Clément Plagne,
ÉTUDIANT EN AÉROSPATIALE

de Brême, en Allemagne. Il y a six ans, elle a passé douze mois avec un groupe en vase clos, au centre appelé Hawaii Space Exploration Analog and Simulation (HI-SEAS), ce qui éclaire aujourd'hui son travail sur la Moon and Mars Base.

Si elle a vécu de bons moments dans cette colocation pendant les deux premiers trimestres de cette expérience parrainée par la Nasa, elle a observé un “syndrome du troisième trimestre” au sein du groupe pendant les derniers mois, à mesure que s'accumulaient les effets de la vie en isolement.

“Prenons un exemple classique, celui de quelqu'un qui fait du bruit en mâchant. Si on l'entend une fois, on se dit : ‘C'est pénible, mais je m'en fiche’, décrit Christiane Heinicke. Mais si la mission dure longtemps et qu'on l'entend à chaque repas, tous les jours, pendant des semaines ou des mois, ça finit par rendre fou.” Reste que les facteurs de stress comme

celui-ci peuvent aussi déclencher une quête de solutions. En raison des réserves limitées d'eau et d'énergie, Christiane Heinicke explique notamment que son équipe a mis en place une compétition pour déterminer qui saurait prendre la douche la plus courte. L'un des participants a réussi à se laver en vingt-trois secondes.

Sas antimicrobien. Annie Meier, ingénieure chimiste et chercheuse principale au Kennedy Space Center de la Nasa, où elle étudie le traitement des déchets et la gestion des ressources, estime que, pendant les simulations, les expériences sur la gestion des ordures et le conditionnement des aliments peuvent ensuite orienter la logistique des futures missions spatiales.

Pendant ses quatre mois à HI-SEAS, Annie Meier et son groupe ont essayé de trier leurs déchets en vue du recyclage, ce qui n'existe pas actuellement à la Station spatiale internationale. Ils ont aussi analysé quels emballages étaient vraiment nécessaires pour conserver la nourriture. "Pour les missions de longue durée, il est possible de prévoir un conditionnement en vrac; tous ces emballages individuels ne sont pas nécessaires à la conservation. C'est un moyen de réduire considérablement la quantité de plastique", ajoute-t-elle. En revenant de sa simulation martienne, Christiane Heinicke a travaillé sur des technologies destinées à des habitats durables, afin de ne pas polluer l'écosystème martien : ce sont notamment des sas, qui sont l'une des principales sources de contamination potentielle. "Nous devons veiller à ce que le sas ne soit pas une porte grande ouverte qui permette aux microbes de s'engouffrer dans l'environnement martien", souligne-t-elle.

En janvier 2022, Clément Plagne est retourné à la base de l'Utah pour une simulation de trois semaines, cette fois-ci comme chef. La Mission 240 comprenait cinq autres personnes ayant des compétences en ingénierie, sûreté alimentaire, biologie et botanique. Toutes étaient motivées par l'idée d'aider de futurs astronautes à arriver sur Mars en toute sécurité et à être autosuffisants.

Dans le journal de bord de la Mission 223, Clément Plagne a écrit le 10 mars 2020 : "Je me plais à penser que nous sommes tous des rêveurs. Notre rêve est d'œuvrer à ce qu'un jour l'humanité puisse prospérer ailleurs, loin de son berceau."

Personne n'imaginait que le lendemain, l'Organisation mondiale de la santé déclarerait une pandémie, ouvrant ainsi une période inédite d'incertitude et de changements. Mais s'il y a bien une leçon que ces "Martiens" ont tirée de leur isolement sur Terre, c'est que les rêves, l'espoir, l'entraide et la ténacité pouvaient les aider à affronter l'inconnu.

—Jocelyn Yang
Publié le 5 mai



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

La vie future des colons martiens suscite déjà, avant même d'avoir commencé, nombre de commentaires et d'études scientifiques. Pour vous projeter sur la planète rouge, nous vous invitons à lire ou relire ces trois articles, traduits en français :

À quand des potagers dans l'espace? Installer des colonies humaines sur la Lune puis sur Mars ne sera possible qu'à condition d'assurer leur alimentation in situ. Des milliers de chercheurs travaillent d'ores et déjà sur ce défi, raconte **El País**.

Merci d'explorer proprement L'arrivée de plusieurs sondes sur la planète rouge l'an dernier a marqué l'entrée dans une nouvelle ère de l'exploration martienne. Attention à ne pas disséminer des bactéries venues de la Terre, préviennent les spécialistes de la protection planétaire dans **The Observer**.

Sur Mars, l'enfer, c'est les autres. Nombreux sont ceux qui rêvent de coloniser la planète rouge. Mais la vie là-bas, dans des environnements confinés, pourrait ne pas être une partie de plaisir, indique le **New Scientist**. Car les colons devront affronter leur pire ennemi : eux-mêmes.

SOURCE



THE CHRISTIAN SCIENCE MONITOR

Boston, États-Unis

Hebdomadaire

csmonitor.com

En proie à des difficultés financières, cet élégant tabloïd, fondé en 1908 et lu *from coast to coast*, a cessé d'être imprimé quotidiennement le 27 mars 2009, pour mieux concentrer ses efforts sur son site Internet. Une version papier continue toutefois de paraître hebdomadairement.

**LA LETTRE
TECH**



Tous les quinze jours,
l'actualité de la Silicon
Valley vue des États-Unis

PHILIPPE COSTE, à New York

Magie des étoiles, l'affaire Uber et le clic libérateur

Ce jour-là, l'humanité a pris le temps de se regarder dans ce miroir céleste distant de 2 millions de kilomètres. L'actualité terrestre du 12 juillet était dominée par l'audition du Sénat sur la tentative de coup d'État du 6 janvier 2021, quand, soudain, cette féerie d'images venues du télescope James Webb, la beauté stupéfiante de falaises de poussières d'étoiles, nous ont ramenés à l'aube colorée de l'Univers, et loin, loin, très loin de Donald Trump. "Comment le télescope Webb a restauré (une part de) ma foi en l'humanité", titre un éditorial du **New York Times**. L'aventure du télescope Webb révèle "ce que nous avons de meilleur et de plus culcul la praline : la persévérance, l'ingéniosité, la rigueur, l'ouverture d'esprit, la coopération internationale, le respect des institutions, l'engagement pour l'excellence, l'exploration et l'ambition onirique". Bonnes nouvelles des étoiles, donc.

La morale de l'histoire

C'est vrai, le monde entier cogne sur Uber pour ses mœurs de pirate et sa gigantesque campagne de pression sur les élus et les décideurs politiques. Mais Parmy Olson, l'éditorialiste tech de **Bloomberg**, nous assure que les temps ont changé depuis l'époque décrite par ces révélations. Aussi cyniques et dépravés qu'aient pu se montrer les barons de la Big Tech, leur pouvoir s'est érodé depuis cinq ans sous les assauts de l'opinion et du pouvoir politique. Tous sont en butte à des actions contre leur position dominante. Et Uber, malgré ses vilaines méthodes d'antan, n'a toujours pas trouvé de modèle économique viable.

Devinette

Trevor Rainholt fait figure de prodige aux États-Unis pour ses prouesses au GeoGuessr. Ce jeune producteur de vidéo

de Los Angeles est capable, d'un coup d'œil sur une photo d'un coin de rue affichée par Google Maps, de trouver en quelques secondes l'emplacement exact où a été pris le cliché, en Suisse, au Japon ou en Tasmanie, raconte le **New York Times**. GeoGuessr compte 40 millions d'adeptes en ligne, et cette confrérie de givrés obsessionnels ne lésine pas sur l'effort. Rainholt passe de quatre à cinq heures par jour à étudier les signalétiques locales, la forme des bornes kilométriques ou des pylônes électriques. Les meilleurs joueurs du monde? Un ado néerlandais et un Français surnommé Blinky. Encore faut-il les trouver, ces deux-là...

Savoir (moins) faire

Il est rare que le **Wall Street Journal** appelle à la révolution ; mais c'est l'été. Le quotidien révéra par le patronat vante une application conçue pour nous libérer des chaînes du turbin. Productivity Blocker, lancée comme une blague par deux amis, permet d'interdire à volonté, d'un clic, l'accès à plus de 80 sites liés au travail. L'appli interdit même de payer les factures en ligne ou d'apprendre le mandarin sur Duolingo. Tentez de passer outre, et Productivity Blocker vous propose alors une liste de sites web absolument loufoques – perte de temps assurée.—

Retrouvez la prochaine Lettre tech après une courte interruption estivale, le 2 août prochain.



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Inscrivez-vous sur notre site pour recevoir chaque mardi **La lettre tech**.

360



MAGAZINE

DALL-E, la poésie à l'état vierge	• Culture.....	54
Les Anglais, médaille d'or de la flemme	• Sport ..	56
Storpellinge, l'île de l'été sans fin	• Voyage ..	57
Leonard Cohen dans le Sinaï	• Histoire.....	58

Les aventurières de la Race to Alaska



Des kayaks, des paddles et des bateaux à voile et à pédales participent à cette course sans moteur au large des États-Unis et du Canada. En 2019, Sail Like a Girl, un équipage de navigatrices non professionnelles, a pris le départ avec l'espoir de s'imposer pour la deuxième année d'affilée. —Hakai Magazine [extraits]

Victoria [Canada]

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

Les Vezo, en osmose avec la mer

Rencontre avec ce peuple de Madagascar dont la survie dépend de l'océan.



SÉRIE D'ÉTÉ



L'ambiance est fébrile sur les quais de Port Townsend, dans l'État de Washington (États-Unis), le premier lundi de juin 2019. Le soleil n'est pas encore levé, et les loupiottes de dizaines de bateaux dansent au rythme des vagues, dont celles du voilier de 10 mètres baptisé *Maks to the Moon*. À bord, se trouve Jeanne Goussev, gestionnaire de patrimoine à Seattle : longs cheveux bruns, animée par un esprit de compétition, elle frémit d'impatience.

Autour d'elle, l'équipage tire les drisses qui serviront à hisser les voiles. Deux femmes sont à l'arrière du bateau, assises les jambes ballantes sur les selles de deux vélos attachés à des hélices immergées sous la surface de l'eau. En l'absence de vent, elles pédaleront pour faire avancer le voilier, qui n'a pas de moteur.

Jeanne Goussev est capitaine d'une drôle d'équipée appelée Sail Like a Girl ["Navigue comme une fille"]. Pendant que ses camarades gèrent les préparatifs, elle jauge la concurrence. Il y a là des voiliers de toutes tailles, mais aussi des kayaks, des barques et des planches de paddle, un canoë à balancier et des bateaux construits sur mesure par leurs propriétaires. Ces embarcations ont deux points communs : aucune n'est motorisée, et toutes ont un long chemin à parcourir.

Mille deux cents kilomètres dans le Passage intérieur [la voie côtière de l'océan Pacifique qui longe la Colombie-Britannique (Canada) et l'Alaska] les séparent de leur

↓ L'équipage *Sail Like a Girl* lors de l'édition 2018 de la Race to Alaska. Deux vélos attachés à des hélices immergées ont été installés à la poupe pour faire avancer le voilier quand le vent manque. Photos Katrina Zöe Norbom

SOURCE



HAKAI MAGAZINE

Victoria (Canada), Canada
hakaimagazine.com

Ce magazine en ligne emprunte son nom à une zone maritime protégée au large de Vancouver. Il a été lancé en 2015 pour faire découvrir le monde des littoraux, lieux

où habite presque la moitié de la population mondiale. L'idée : transformer des découvertes scientifiques en histoires captivantes. Le site dépend du Hakai Institute, un centre de recherche et d'enseignement sur l'écologie, financé par la Tula Foundation, une fondation privée de Colombie-Britannique.



destination : Ketchikan, une petite ville d'Alaska. Cet itinéraire, c'est celui de la Race to Alaska (connue des fans et des navigateurs sous l'acronyme R2AK), une course qui ne récompense pas tant la rapidité que le simple fait d'arriver à bon port, ce qui est loin d'être gagné d'avance.

La R2AK est une idée originale de Jake Beattie. Ce quadragénaire chauve, directeur exécutif du Northwest Maritime Center [une école de voile située à Port Townsend], cherchait de nouveaux moyens d'intéresser les gens à la navigation. Il a fini par trouver l'inspiration au fond de sa troisième bière, pendant le festival appelé Wooden Boat, à Port Townsend, en 2013 : il allait créer une course où rivaliseraient non pas des voiliers ultramodernes et hors de prix, mais des personnes qui ne pourraient compter que sur leurs qualités de marin, et sur leurs capacités d'improvisation et de résilience.

"Et si on clouait un billet de 10 000 dollars à un arbre en Alaska et qu'on leur disait : 'Venez donc le chercher !'" se souvient-il d'avoir proposé à ses amis à la buvette du festival. Tous lui ont lancé le même regard perplexe, qui signifiait : ça va pas la tête ?

Et pourtant, le jour du coup d'envoi de l'édition 2019, un millier de fans sont debout avant l'aube pour assister au départ de l'équipe Sail Like a Girl et de ses concurrents. Le long de la côte, des feux de joie flamboient sur la plage, et un groupe de musiciens que personne n'a convié égaille l'atmosphère avec son concert de trompettes, tuba, trombones, tambour et clarinette.

Les règles du jeu sont simples : pas de moteur, pas d'assistance, pas de handicap. Le premier prix – 10 000 dollars [environ 9 950 euros] – est cloué à une bûche, et non à un arbre. Quant au deuxième prix, il consiste en un kit de huit beaux couteaux à steak.

En chemin, les dangers ne manquent pas, que ce soient les courants complexes et les étroits chenaux pleins d'écueils, ou encore la météo hostile et les troncs flottants qui risquent à tout moment de transpercer une coque. C'est ce qui a poussé les organisateurs à adopter le rôle de "sélectionneurs darwiniens". Comme l'explique Jake Beattie, "tous les cinglés avec une embarcation plus ou moins flottante". Pour cette raison, une commission compétente mais secrète examine attentivement les CV d'aventurier de chaque candidat, à la recherche d'une caractéristique précise : auront-ils la jugeote nécessaire pour savoir quand renoncer ?

Les organisateurs ont aussi mis en place un galop d'essai afin d'éliminer les bateaux et les équipages les moins compétents en mer. Pour avoir le droit de s'engager dans la partie la plus déchainée de l'itinéraire, où l'aide se fait rare, les concurrents doivent d'abord traverser en moins de trente-six heures les eaux exposées aux éléments, mais

bien plus fréquentées, du détroit de Juan de Fuca [entre la péninsule Olympique, dans l'État de Washington, et l'île de Vancouver], avec pour première destination la ville de Victoria, en Colombie-Britannique, sur l'île de Vancouver.

L'équipe Sail Like a Girl s'est inscrite avec *Maks to the Moon* pour la première fois en 2018. Ce voilier – un modèle Melges 32 – est conçu pour la régate, non pour les courses au large. La plupart des observateurs ne misaient pas un dollar sur sa victoire. Mais, en l'absence de vent, ses hélices actionnées grâce aux deux vélos ont prévalu. L'équipage a bouclé la course en six jours, dont soixante-quinze heures passées à pédaler.



↑ À la force des rames, l'équipage *Backwards AF*, en lice en 2019, se propulse le long d'un panorama magnifique. Photo Drew Malcolm

[En ce jour de juin 2019], il est de retour pour défendre son titre. Mais ses membres ne sont pas uniquement motivées par la récompense, le prestige ou le défi. Elles ont créé une association dont la mission est d'encourager les femmes à réaliser leurs rêves. Avec cette motivation à l'esprit, Jeanne Goussev se demande si elles ne pourraient pas faire un meilleur temps. "Nous avons un incroyable bateau, un vrai bolide", affirme-t-elle. Et elles veulent voir ce dont il est capable.

Outre Jeanne Goussev, deux vétérans se trouvent à bord : Aimee Fulwell, qui a appris à naviguer en vue de l'édition de 2018, et Anna Stevens, que ses coéquipières ont surnommée le "lapin Duracell" tant elle semble n'avoir jamais sommeil. Pour aider à la barre, Goussev a aussi recruté la skippeuse Nikki Henderson. Pour compléter l'équipe, il y a Lisa Cole, professeure de voile, Laurie



Anna Kaplan, chargée de la grand-voile, et Katrina Zoë Norbom, qui a pour mission d'immortaliser le voyage en sons et en images. C'est la première fois qu'elles naviguent toutes ensemble.

À 5 heures du matin, quand le soleil levant donne au ciel un bleu lumineux, une corne de brume retentit. L'hymne national soviétique – autre curiosité de l'événement – est diffusé à fond dans les haut-parleurs. Voilà les bateaux partis. Dès que le bateau de Sail Like a Girl sort du port, un vent fort les gifle et les pousse par à-coups jusque de l'autre côté du détroit. Les navigatrices s'extasient de joie, enveloppées dans les embruns, et débarquent à Victoria à temps pour le brunch.

Raelyn Maxwell, grande fan de l'équipage, se presse pour les accueillir. Cette femme rousse, à l'énergie contagieuse et au rouge à lèvres vif, travaille comme hôtesse de l'air à bord de jets privés depuis Seattle. Mais sur son temps libre, elle est ce qu'on appelle dans le monde de la R2AK une "tracker junkie" : elle suit de très près la progression des concurrents. Pour des raisons de sécurité, les organisateurs de la course imposent en effet aux embarcations d'être géolocalisées, ce qui permet aussi aux fans de suivre l'avancée de leurs favoris sur un site accessible à tous.

La dimension insolite de cette course a plu à Raelyn Maxwell. Comme des dizaines de milliers d'autres accros, elle s'est d'abord contentée de scruter la carte. Mais ça ne lui suffisait pas et, en 2017, elle est venue en voiture à Port Townsend, puis elle a suivi les concurrents jusqu'à Victoria, où elle a aidé les bateaux à se garer dans le port et a organisé à terre des soirées vins et fromage, où le champagne était même servi dans des seaux d'écope. Depuis, elle refait le voyage chaque année : elle dort dans son pick-up sur les parkings proches du port et prévoit de se réveiller à temps pour l'arrivée de l'un ou l'autre bateau. "Aucun équipage ne devrait arriver à quai dans l'indifférence générale", affirme Raelyn Maxwell.

La seconde partie de la course commence comme les Vingt-Quatre Heures du Mans : au lieu de partir sur l'eau, avec leurs bateaux, les concurrents s'élancent de la rue du centre qui surplombe le port et foncent jusqu'à leurs embarcations au retentissement de la cloche. Raelyn Maxwell les gratifie au passage de ses encouragements, hilare en voyant ceux qui font comme si deux minutes allaient tout changer pour les 1 000 kilomètres à venir. Et pourtant, on ne sait jamais ! En 2017, les gagnants n'avaient que six minutes d'avance sur les seconds après plusieurs jours de mer.

L'équipage Sail Like a Girl, rassemblé devant le grand hôtel historique Fairmont Empress de Victoria, pique un sprint dans le dédale du port de plaisance et désamarré son voilier. Chacune à son poste. Jeanne Goussev est à la barre, deux femmes enfourchent les vélos et les autres s'emparent des longues pagaies. Elles s'activent et commencent à tue-tête. Les voilés prêtés. Là, il faut patienter. Sortir les voiles n'est pas autorisé dans le port, où la circulation est dense. Alors les embarcations pédalent, pagaient ou rament, et cette procession avance lentement jusqu'à déboucher dans le détroit.

Le Melges 32, qui n'a pas été conçu pour les voyages au long cours, n'a ni cabinets ni cambuse. On utilise un seau en guise de toilettes. Et un réchaud à gaz fait office de cuisine : les équipières le tiennent à la main, car il n'y a aucun endroit stable où le poser. Le vent se lève le lendemain du départ et amène avec lui la pluie, qui persistera les quatre jours suivants. Ça n'empêche pas l'équipage de naviguer jour et nuit, et de dormir à tour



de rôle, à raison de trois heures pour huit heures éveillées. Quand deux membres de l'équipage sortent des hamacs accrochés sous le pont, deux autres prennent leur place. Si l'occupant précédent était sèche, le couchage est encore chaud. Mais, avec la pluie et les embruns, c'est rarement le cas.

À un moment, le bateau est pris dans un tourbillon tel que les navigatrices n'en voient pas les bords. Après avoir vu passer le même phare trois fois – en marche arrière –, elles comprennent qu'elles sont tombées dans un "tambour de lave-linge".

Les eaux restent agitées à l'approche de la petite ville de Campbell River, le soir du deuxième jour de course. En face, les collines boisées de Quadra Island plongent dans la mer, formant ainsi l'ouverture effilée du goulet appelé Seymour Narrows – le premier des deux points de passage obligatoires. Imposer ce jalon permet aux organisateurs de garantir que les concurrents mettent le cap vers l'est à la sortie du port de Victoria, en direction du Passage intérieur, et non vers la côte ouest de l'île de Vancouver, où la toute-puissance du Pacifique rend plus risquées les opérations de sauvetage. Cette étape donne aussi aux concurrents l'occasion de réévaluer la situation. "Ceux qui arrivent jusqu'à [Seymour Narrows] font le point, affirme Beattie. Beaucoup renoncent à cet endroit, car ils savent que la suite sera encore plus dingue." Dans ce couloir de 750 mètres de large où

↑ En 2019, les *Wee Free Men* ("petits hommes libres") ont été les derniers à franchir la ligne d'arrivée. Photo Drew Malcolm

↓ Karl Krüger, alias "Heart of Gold", sur son paddle, en 2017. Photo Liv von Oelreich

s'engouffre la mer, les courants peuvent atteindre un débit de 30 km/h. Et ils changent de sens deux fois par jour en fonction de la marée. La transition entre les deux offre jusqu'à une demi-heure de calme, appelé l'étalement, après quoi le mouvement s'amplifie, tout comme le danger de cette traversée. Il faut bien calculer son coup et, vu la distance à parcourir et les vents imprévisibles, cela n'a rien d'évident.

Sur le Melges 32, l'atmosphère se tend à l'approche du goulet par une nuit nuageuse et pluvieuse. A la barre,

Jeanne Goussev et Nikki Henderson restent vigilantes et gardent un œil sur leurs cartes numé-

riques. Pas un seul rayon de lune n'éclaire les eaux tourbillonnantes, mais l'équipage n'a pas besoin d'éclairage pour imaginer chacun des vortex qui font basculer et virer leur voilier. Passer l'entrée du goulet revient à "entrer dans la gueule d'un monstre, affirme Goussev. On sait qu'on s'enfoncé dans un lieu particulièrement sombre."

Après Seymour Narrows commence l'étroit passage appelé Johnstone Strait, qui s'étend sur 87 kilomètres jusqu'au lieu-dit Telegraph Cove.

Fouetté par les vents puissants du Pacifique, on dirait concrètement une rivière qui change de sens avec la marée. Pour beaucoup, c'est aussi

la partie la plus difficile du périple.

Jeanne Goussev et les autres savent que des falaises les dominent de part et d'autre, mais le brouillard dissimule le danger. Deux autres bateaux naviguent non loin, à une distance indéterminée : seules apparaissent et disparaissent leurs balises rouges et vertes au gré des clignotements. Les concurrentes naviguent grâce au GPS de leurs smartphones et prient pour qu'aucune difficulté



Au lieu de partir sur l'eau, avec leurs bateaux, les concurrents s'élancent de la rue.



technique ne vienne perturber leur trajet en zigzag face au vent, à la merci du froid et du stress. Un peu plus tard durant la traversée, des formes grises apparaissent dans le sillage du voilier : leurs contours sont bioluminescents. Les dauphins filent, slaloment et scintillent, guidant ainsi les navigatrices dans l'obscurité.

À mesure que les embarcations progressent vers le nord, de grandes montagnes se découpent dans le ciel et plongent en formes plus ou moins déchiquetées dans la mer. Les arbres du rivage, pliés par les vents furieux, représentent à la fois un espoir et une menace. À l'ouest, l'océan s'étend à perte de vue. À l'est, d'innombrables îles fendent la mer en des dizaines de passages et de chenaux, dont il découle un nombre infini de décisions et de possibilités.

La réserve indienne de Bella Bella, deuxième et dernier passage obligé, se trouve à peu près à mi-chemin. C'est aussi là que l'équipage Sail Like a Girl a découvert qu'il était en tête en 2018. Quand les téléphones de l'équipage se sont raccrochés à un réseau, ses membres ont été submergées de messages et de publications sur les réseaux sociaux provenant de fans du monde entier. À l'époque, raconte Jeanne Goussev, "je pensais que j'allais à la voile jusqu'en Alaska, point barre". Mais, ajoute-t-elle, "j'ai compris que c'était plus que ça. Il y avait des gens qui nous encourageaient vraiment et je voulais réussir pour eux autant que pour nous."

Les organisateurs de la R2AK savent fédérer leur audience, notamment en publiant des portraits et des récits quotidiens qui n'ont rien à envier au style des commentateurs sportifs surexcités. C'est peut-être pour cette raison que les fans comme Raelyn Maxwell ne se satisfont pas d'être de simples spectateurs. La course n'autorise aucune assistance organisée, ce qui signifie qu'on ne peut pas, par exemple, appeler sa famille pour se faire livrer des pièces détachées ou prévoir des ravitaillements en amont. Mais les arrêts dans une épicerie ou un magasin de bricolage en chemin sont autorisés – tout comme, ainsi que le formule le règlement, "les mamies qui passeraient par hasard sur la plage avec des tartes aux pommes".

En 2016, une vieille dame a apporté à Karl Krüger, qui fait la course en paddle [un mode de navigation qui n'a été autorisé par le règlement qu'à partir de l'édition de cette année-là], des scones sortis du four et du chutney de pêche. Elle l'a appelé par le nom de son équipe, Heart of Gold ["Cœur d'or"] et est restée à ses côtés le temps qu'il finisse son copieux goûter.

Ces liens sont aussi le fait des concurrents eux-mêmes. "Celles et ceux qui s'inscrivent sont des gens normaux, affirme Raelyn. On est là pour soutenir à fond celle ou celui qui sera déjà content(e) d'arriver." Dans une course où les marins sont des M. et M^{me} Tout-le-Monde, les fans se prennent vite à rêver eux aussi d'un itinéraire complètement fou.

Cette fois-ci, l'équipage Sail Like a Girl est en troisième position au passage de Bella Bella. Devant elles, entre les îles Haida Gwaii et le continent, des vents violents sont annoncés : elles vont enfin voir ce que leur voilier a dans le ventre. L'équipage vit ses heures de navigation les plus folles. Avec des rafales à 40 nœuds (près de 75 km/h), l'équipage doit s'accrocher du côté opposé où le bateau penche pour le maintenir en équilibre. Ses membres sont hilares à chaque fois que le voilier surfe sur une vague. Et à chaque vague qui frappe la coque, c'est tout le navire qui tremble.

"On est sur la corde raide", résume Jeanne Goussev. Il arrive qu'elles perdent cet équilibre précaire quand

une rafale s'engouffre dans la voile et fait basculer le bateau. Pour celles qui sont couchées [en cabine], le mur prend la place du sol ; celles qui sont sur le pont s'accrochent en voyant l'eau se répandre du côté où le bateau penche. Lors d'un de ces chavirements, alors que le bateau est couché sur un côté, Anna Stevens flotte dans l'eau dans sa combinaison de survie, une main accrochée à une rambarde et l'autre agrippée au réchaud qu'elle utilisait pour faire le dîner. Elle est forcée de lâcher le réchaud. L'équipage perd aussi un seau d'aisance dans la bataille. Heureusement, il y a du matériel de rechange.

Les navigatrices sont mises à l'épreuve toute la journée et toute la nuit, mais maintiennent une vitesse rapide et constante. À l'approche de Ketchikan, les membres d'équipage renoncent complètement à leurs quarts. Peu après, alors qu'elles sont sur le point de changer de cap, Nikki Henderson lève les yeux et s'aperçoit que l'une des barres de flèche – des étais horizontaux fixés au mât pour l'aider à supporter la force du vent contre la voile – est cassée. Pour l'instant, la deuxième barre de flèche, intacte, a tenu, mais le changement de direction basculera toute la charge sur la barre endommagée, faisant tout peser sur le mât, qui risquera alors de casser. Ce qui aurait une conséquence simple : fin de partie.

En affalant la grand-voile, l'équipage passe de 12 nœuds à quatre, et perd ainsi sa troisième place, ainsi que toute chance d'arriver de jour. Il est temps de dormir pour une partie d'entre elles. Les autres se chamaillent pour déterminer celles qui pédaleront et pourront se réchauffer.

Il est 2 heures du matin quand Sail Like a Girl franchit tant bien que mal la ligne d'arrivée. Le vent est retombé, ce qui oblige les deux cyclistes à pédaler de toutes leurs forces. Les autres sont à genoux sur les bords, pagayant bon an mal an. Quand leurs lumières s'approchent assez de la ville pour être visibles, la clameur leur parvient : des klaxons, des cris et des cloches retentissent dans la nuit. Quand le voilier touche le quai, les sept navigatrices se mettent bras dessus bras dessous pour débarquer simultanément, et tout ce poids du même

côté les jette pour ainsi dire dans les bras de leurs proches, venus les accueillir. La déception n'a pas sa place ici : même si elle n'a pas gagné, l'équipe a amélioré son temps de deux jours par rapport à sa victoire de 2018. Les semaines suivantes, de nombreux autres navigateurs arrivent au port, soit environ la moitié de ceux qui se sont élancés de Victoria, les autres ayant renoncé en chemin. Mais les organisateurs et les *tracker junkies* ne les attendent pas avec moins d'impatience. D'ailleurs, ils se soucient souvent plus des courageux qui arrivent bons derniers.

Quand Karl Krüger et son paddle ont approché Ketchikan, en 2017, dix jours après l'équipage vainqueur, des klaxons et des drapeaux l'ont accueilli tout le long du littoral. En ligne, les internautes ont été deux fois plus nombreux à



↑ L'équipage *North2Alaska* affronte une mer agitée au large de Cape Caution (Canada), en 2019. Photo Liv von Oelreich

consulter la carte pour suivre son arrivée que pour assister à la victoire des premières équipes. Quand il a vu la foule et compris qu'il touchait au but, il en a pleuré.

Au bout du compte, la course R2AK ressemble à ce que les participants veulent en faire. Que ce soit "pour être le plus rapide possible, en quête de gloire, explique Jake Beattie, ou pour tout donner au nom du dépassement de soi". En ce sens, elle est accessible à quiconque ayant des compétences de navigation, et les fans peuvent chaque année suivre la course en ayant la certitude qu'au moins un concurrent, si ce n'est tous, les fera rêver et leur montrera tout le champ des possibles.

Après leur arrivée à Ketchikan, les équipières de Sail Like a Girl restent sur le quai une heure de plus pour accueillir les navigateurs suivants : l'équipe qui a traversé avec elles le Johnstone Strait par une nuit sans lune. Puis ils se rendent tous au club nautique, se débarrassent de leur équipement pour rester en sous-vêtements longs, et le mari de Jeanne Goussev prépare le petit déjeuner pour tout le monde. Dans les effluves de bière et de bacon, qui se mêlent à celles de jours de sueur et de sel, une effervescence de récits déferle. Quatre jours d'éprouvante navigation à la voile sont ainsi distillés et racontés.

—Aldyn Chwelos
Publié le 10 mai

En 2022, une course réinventée

Après deux éditions annulées en 2020 et 2021 en raison de la crise du Covid, une quarantaine d'équipages (dont Sail Like a Girl ne faisait pas partie) se sont alignés le 13 juin au départ de la sixième édition de la Race to Alaska.

Un peu plus de la moitié sont parvenus à rallier Ketchikan, avec une particularité cette année : les concurrents étaient pour la première fois autorisés à contourner l'île de Vancouver par l'ouest. Une option qui permettait d'éviter le goulet du Seymour Narrows, mais exposait aux vents puissants du Pacifique. C'est cette route qu'a empruntée l'équipage Pure and Wild, qui a remporté la course en quatre jours, quatre heures et trente-deux minutes.



DALL-E, la poésie à l'état vierge

L'écrivain autrichien Clemens Setz a testé cet outil encore balbutiant de génération d'image par intelligence artificielle. Il s'enthousiasme devant ses fulgurances et ses grandioses maladresses.

—Süddeutsche Zeitung Munich

Tout le monde adore DALL-E, cette nouvelle intelligence artificielle qui transforme pratiquement n'importe quel texte en image, mais il faut encore s'inscrire sur une liste d'attente et patienter un bon moment pour pouvoir l'utiliser. Cependant, une version réduite vient de sortir pour nous, le petit peuple : DALL-E Mini [récemment rebaptisée Craiyon].

Elle est accessible à tous. On tape par exemple : *"Peter Handke at the Met Gala"*, et on se retrouve effectivement avec une image un peu floue mais très réaliste du grand poète [et écrivain autrichien, Prix Nobel de littérature en 2019] sur le tapis rouge du gala du Met. Ou alors : *"Sumo wrestlers in the style of Giorgio De Chirico"*, et on se retrouve effectivement avec des lutteurs de sumo dans le style du peintre Giorgio De Chirico. C'est génial.

À première vue, cet outil est un peu la version machine d'un dessinateur très doué. *"De la pluie, mais les gouttes de pluie sont de petits bonshommes gris avec chapeau et manteau"* – René Magritte n'avait pas besoin d'intelligence artificielle pour cela [voir son tableau *Golconde*, 1953], mais quand on n'est pas René Magritte, on peut désormais produire soi-même cette vision sans effort.

Les résultats sont devenus particulièrement impressionnants quand le chercheur en cognition Joscha Bach a eu l'idée géniale d'entrer les descriptions du *Livre des êtres imaginaires* de Jorge Luis Borges dans DALL-E (le vrai DALL-E, pas la version mini) et de présenter les résultats sur Twitter.

Fabuleux. Qu'est-ce qu'on a eu comme créatures fabuleuses ! L'Á Bao A Qou, par exemple, qui habite dans l'escalier de la tour de la Victoire [de Chitor, au Rajasthan] et ne prend vie que quand un visiteur le gravit ; ou l'Amphibène, le serpent à deux têtes ; l'homme-kangourou né de l'imagination de Franz Kafka ; ou le Baldanders, un monstre imaginé par Grimmshausen [un auteur allemand du xvii^e siècle] qui est capable de se transformer en tout un tas de choses.

Quand ma fille sera adulte, peut-être que ces programmes de génération d'images seront partout, sous des milliers de formes. Peut-être qu'ils accompagneront toutes les conversations ou qu'il sera ringard et dépassé de faire une différence entre les vraies photographies et les créations de DALL-E ou de ses équivalents. On verra. En tout cas, on a pour le moment une version d'essai qui fonctionne, même si elle présente encore de nombreux défauts. Ainsi, elle n'est pas très bonne pour les visages, qui ressemblent souvent à ceux de créatures de films d'horreur beaucoup trop maquillées.

Parmi les motifs prisés des utilisateurs, citons : Bigfoot [l'équivalent nord-américain du Yéti] se produisant à Woodstock, un chat faisant une conférence TED, Homer Simpson aux procès de Nuremberg, Martin Heidegger mangeant des cornflakes, un canard qui se retrouve par erreur dans la Station spatiale internationale, Günter Grass sous forme de zeppelin. Toutes ces requêtes ont une caractéristique aisément reconnaissable : la démythification. Cet effet libérateur et caricatural qui se manifeste quand on mélange des motifs sérieux et dignes avec d'autres tirés de dessins animés, d'émissions de télévision pour enfants, de la culture populaire ou tout simplement du surréalisme.

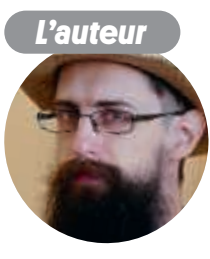
L'observateur attentif remarquera cependant que parmi les propositions de DALL-E Mini, il y en a parfois qui ne montrent pas ce qui a été demandé. "Joe Biden held up like Simba" [Joe Biden présenté à la foule comme le lionceau Simba dans le film d'animation *Le Roi lion*] ou "Friedrich Nietzsche eating a mouse" [Friedrich Nietzsche mangeant une souris] deviennent quelque chose de parfaitement incompréhensible : une espèce de parapluie derrière des tuyaux qui se dressent comme des arbres, par exemple, ou un enchevêtrement de lignes abstraites.

Quand j'ai demandé "Clemens Setz chevauchant un lièvre", DALL-E m'a proposé (à ma grande perplexité) des lièvres à cheval sur des lièvres. Le programme avait donc opté pour une interprétation particulière [le nom de l'auteur dérive du mot *zec* qui, dans les dialectes que parle la minorité slovène de Carinthie, en Autriche, signifie "lièvre"].

Pour les caricatures évoquées ci-dessus, ces ratés sont l'exception, une minorité dans l'offre d'images. Il en va autrement quand on pénètre dans un domaine qui a tendance à donner chez nous, les hommes, lieu à moult interprétations erronées et impasses intellectuelles : la sexualité.

Eh oui, on dirait que DALL-E ne sait pas du tout quoi faire avec les termes sexuels. Il n'a pas la moindre banque d'images pornographiques. Comme un petit enfant avant l'illumination, il ne sait pas ce que désigne le charmant *fucking**, se représente logiquement que *blowjob** [littéralement "souffler", désigne aussi la fellation] implique des lèvres qui soufflent. Quand on lui soumet une idée de connaisseur, comme "a man enjoying cock and ball torture" [cock = "coq" et "bite",

Jamais on ne voit quoi que ce soit de sexuel se mêler aux créatures de DALL-E.



L'auteur
AMREI-MARIE/WIKIMEDIA

CLEMENS J. SETZ

Il est né en 1982 à Graz, en Autriche, ville où il a étudié les mathématiques et la littérature allemande. Pianiste de jazz à ses heures perdues, ce féru d'informatique exerce les activités de traducteur et d'écrivain. Plusieurs fois primé, il est souvent présenté comme le jeune prodige des lettres autrichiennes. Certaines de ses œuvres ont été traduites en français aux éditions Jacqueline Chambon : le recueil de nouvelles *L'Amour au temps de l'enfant de Mahlstadt* et les romans *Le Syndrome indigo* et *Les femmes sont des guitares (dont on ne devrait pas jouer)*. En 2018, il a publié outre-Rhin *Bot*, un livre d'entretiens au principe aussi curieux qu'original : l'écrivain avait mis au point un programme informatique capable d'exploiter les données de son ordinateur et de répondre à sa place aux questions qui lui seraient posées.

ball = "balle, ballon" et "couille", donc, ici : "un homme savourant une séance de torture des organes génitaux", il propose un homme portant cravate devant lequel flottent un ballon de foot et un coq dont il supporte avec dignité le comportement entreprenant.

Et le mot *assfuck** [ass = "âne" et "cul", fuck = "baiser", soit "enculage"] donne – ô stupeur – tout un tas de créatures tirées du même stock d'animaux fabuleux que le *Livre des êtres imaginaires* de Borges ! Ils sont si beaux, si mystérieux qu'on aimerait leur donner un nom tout de suite. Peu importe combien de temps on laisse tourner le programme, jamais on ne voit quoi que ce soit de sexuel se mêler à ces créatures. Qu'est-ce que DALL-E a bien pu penser ? Il a probablement interprété *ass* comme "âne", et "fuck" – je n'en ai pas la moindre idée. En tout cas, c'est grandiose.

De temps en temps, *assfuck* donne aussi des espèces de blobfishs luisants qui semblent tout droit sortis d'un dessin animé, ou des corps abstraits oblongs qui semblent entrer l'un dans l'autre. Le programme aurait-il une "petite idée" ? Commencerait-il à comprendre que le terme a un caractère pornographique ? Non, heureusement. Mais il pense. Il échafaude des théories sur ce dont on parle quand on parle de *assfuck*.

Au fil du temps, on se sent de plus en plus partisan et défenseur de l'"innocence" du programme. On serait déçu s'il crachait tout d'un coup des représentations conventionnelles de rapports anaux. On préférerait rester pour toujours dans le beau rôle de l'interprète qui ne se soucie pas de bien formuler ses demandes, mais se plaît dans la rêverie, donc la poésie, et pense peut-être, avec la fierté de l'inventeur, aux célèbres propos de Douglas Hofstadter [un universitaire américain, spécialiste des sciences cognitives] : la vraie intelligence artificielle se manifesterait notamment par le fait qu'elle n'aurait parfois tout simplement pas envie et préférerait répondre de pures idioties, rêvasser et créer de la poésie dans son coin [comme le feraient des humains peu pressés d'accomplir une tâche donnée].

L'éveil du tigre. L'éveil progressif de la rêverie dans les zones périphériques de l'intelligence artificielle se retrouve d'ailleurs dans la mythologie. L'anthologie de Borges évoquée ci-dessus comprend une entrée sur les "animaux des miroirs". Ces créatures qui viennent du folklore cantonais vivent comme dans notre miroir. Normalement, elles se contentent d'imiter tout ce qu'on fait : on sourit et l'homme du miroir sourit, on lui fait signe et il nous fait signe.

Mais un jour, raconte la légende, une créature du miroir s'émancipera de cette contrainte. Elle sera un poisson. Et ce poisson ne sera pas le reflet d'un poisson de chez nous, non, il se construira lui-même, indépendamment et subversivement, ce sera le début d'une nouvelle époque. "Dans la profondeur du miroir, nous remarquerons une ligne très fine, et la couleur de cette ligne sera une couleur sans pareille. Puis les autres formes se réveilleront. Elles se différencieront peu à peu de nous; elles ne nous imiteront plus. Elles briseront les armoires de verre ou de métal et

Les phases d'heureux malentendus sont précieuses. Fêtons-les tant quelles durent.

on ne les vaincra pas." Dans le Yunnan, on raconte que ce ne sera pas un poisson mais un tigre qui sera le premier à s'éveiller dans le miroir. "D'autres croient, nous assure Borges, qu'on entendra des bruits d'armes venant des profondeurs du miroir avant l'invasion."

Qui sait combien de temps il durera, ce moment d'éveil des êtres du miroir ? Peut-être passera-t-il très vite, comme toute enfance.

Il faut donc le fêter et le choyer tant qu'il dure. Les phases d'heureux malentendu sont précieuses. Les romans dont les personnages n'ont jamais de dialogue de sourds deviennent absolument insupportables au bout de quelques pages, c'est bien connu. Il faut l'évitement, le non-accomplissement des missions et des ordres pour que l'âme ait un lieu de nidification.

Quand l'enfance de ce programme de génération d'images se terminera, par une augmentation soudaine, pour ainsi dire du jour au lendemain, de son vocabulaire visuel, il saura soudain ce qu'on entend par *assfuck*. Et il ne pourra plus jamais l'oublier. Ce sera la mort des magnifiques êtres fabuleux. On peut encore leur rendre visite, à chaque heure, chaque minute, le programme a encore une force d'invention inépuisable. Il est recommandé de faire des captures d'écran des êtres qu'il génère, sinon, ils seront perdus, avec leur mystérieux regard qui nous étudie depuis le miroir, et ne reviendront plus jamais, quoi qu'on demande et aussi longtemps qu'on attende.

—Clemens Setz
Publié le 14 juin

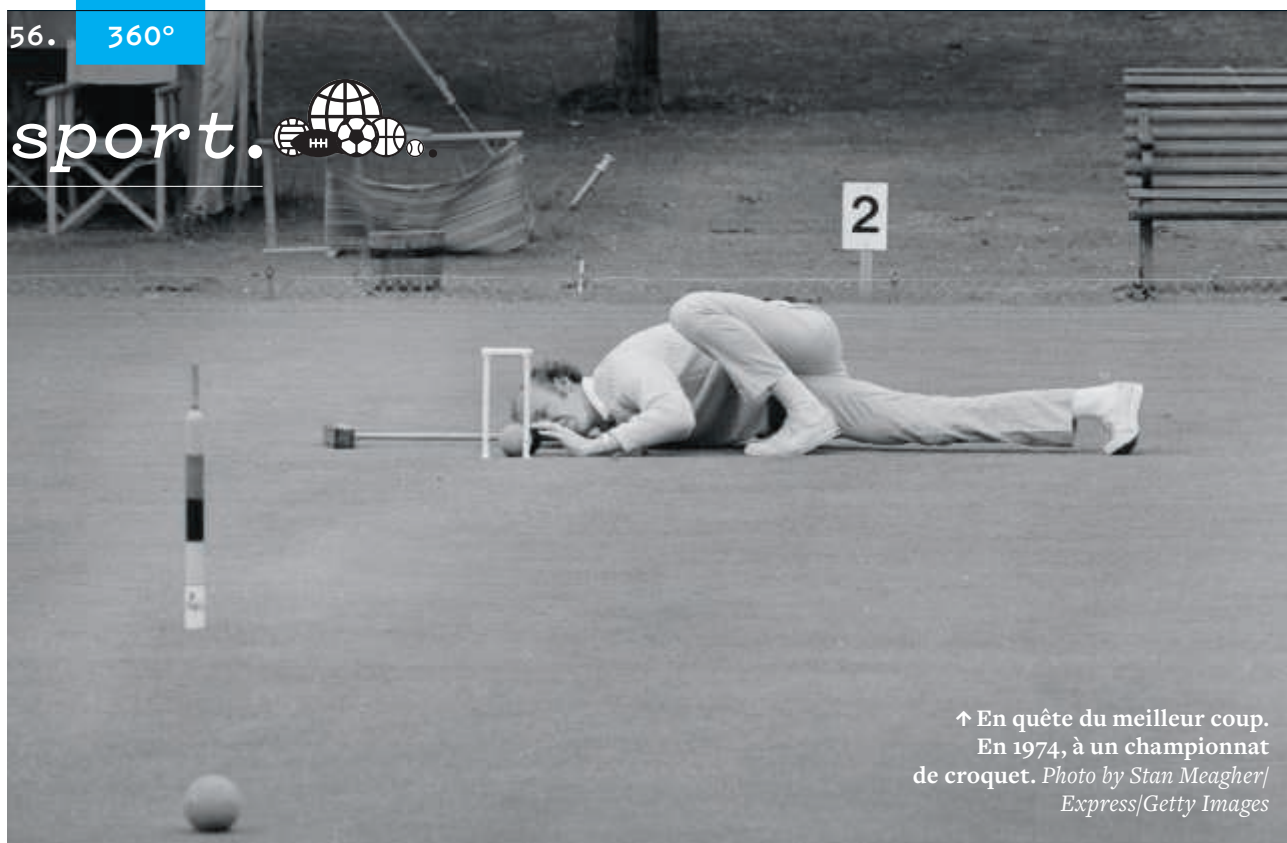
* En anglais dans le texte.

MONDE diplomatique MANIÈRE DE VOIR

SCIENCE-FICTION Vivement demain?

Comment la réalité s'inspire de l'imaginaire

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX – 8,50 EUROS



↑ En quête du meilleur coup.
En 1974, à un championnat
de croquet. Photo by Stan Meagher/
Express/Getty Images

—The Spectator Londres

Il fut un temps, quand le trophée de Wimbledon ne passait guère qu'entre des mains britanniques, où il était possible de remporter ce tournoi en pantalon. Il fut même un temps où la cravate n'empêchait rien. Il faut dire qu'en ces temps reculés le tennis était un sport où l'on ne transpirait pas.

Allez, une ou deux gouttes, mais guère plus, en tout cas rien comparé à ce que l'on voit de nos jours, où le bandeau antitranspiration, les litres de sueur et le passage régulier de la serviette-éponge sont les attributs d'un affichage quasi fétichiste de l'effort et de l'endurance – et souvent accompagnés de braillements dont la violence est parfois alarmante.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Il fut une époque où les femmes servaient à la cuillère, habillées comme des douairières dans la série *Downton Abbey*, tandis que les hommes, à l'image de Fred Perry, triple vainqueur de Wimbledon dans les années 1930, gardaient parfois un petit pull pendant les matchs. C'était aussi l'âge d'or de la Grande-Bretagne sportive.

Sinécure. Le cricket lui aussi est un sport sans sueur. Aujourd'hui encore, à moins de multiplier les lancers pendant un intervalle de temps prolongé, nul ne transpire. En tout cas pas trop, à moins qu'il fasse très chaud, ce qui est rarement le cas sous nos latitudes. Ce principe du moindre effort est favorisé par les règles du jeu lui-même, puisque les lanceurs se limitent à des séries de six balles, après quoi libre à eux d'aller paresser sur le champ extérieur pour réfléchir à ce qu'ils mettront sur leurs scones.

Tout cela est très logique au fond : l'ambiance chic et feutrée de l'heure du thé

La médaille d'or de la flemme va aux Anglais

Le cricket, le billard et le croquet ont deux points communs, s'amuse ce chroniqueur. Inventés outre-Manche, ils sont aussi strictement non transpirants.

traditionnelle en plein match tolère mal les odeurs de vestiaire. Je suis convaincu que je pourrais pratiquer mon lancer jusqu'à ce que mort s'ensuive sans exciter une seule de mes glandes sudoripares – et je ne suis pas un cas isolé. Cela s'explique en partie par la mauvaise météo anglaise, fiable à presque 100 %. Existe-t-il d'autres régions du monde où les pratiquants d'un sport d'"été" peuvent se permettre de porter un pull à manches courtes, l'équivalent en laine du poids d'un chien de petite taille ?

Une chose est sûre : si vous vous retrouvez hors d'haleine en jouant au cricket, ou si vous piquez une suée sur un parcours de golf, c'est que votre corps cherche à vous dire quelque chose qui n'a rien à voir avec vos statistiques à la batte. Prenez rendez-vous sans tarder avec votre médecin.

Sur le podium des sinécures sportives britanniques, la première place revient au croquet – c'est un peu le versant mondain du sadomasochisme tel qu'il se vit dans la campagne chic du Grand Londres : si l'objectif affiché est de faire passer une boule en bois à travers des arceaux, la seule véritable ambition est l'humiliation parfaite de l'adversaire. Au croquet comme au golf, auquel il ressemble à plus d'un égard, tout éventuel phénomène de sudation ne peut

être dû qu'à la tension psychologique induite par le jeu – et certainement pas à l'exercice physique qu'impose la manipulation d'un maillet ou d'un fer 7.

Comment s'étonner, dès lors, que l'Angleterre caracole si souvent en tête des palmarès mondiaux du croquet ? Et que les Écossais et les Gallois ne soient jamais bien loin derrière ?

Il faut dire que la nourriture et la boisson occupent une place de choix dans les sports les plus typiquement anglais. Ce qu'au golf on appelle le 19^e trou (le bar) est au moins aussi cher au cœur des habitués que les 18 précédents. C'est d'ailleurs un autre point commun entre le golf et le croquet, laissez-moi partager avec vous ce secret, ça reste entre nous : il est possible de jouer au croquet en toute sécurité, et même avec talent, tout en sirotant un grand verre rafraîchissant de Pimm's ou un gin tonic.

Comme les autres grands sports non transpirants, il n'a par ailleurs aucune

Tout cela est très logique. Le cérémonial du thé en plein match tolère mal les odeurs de vestiaires.

exigence en matière de condition physique, ou d'âge : j'en veux pour preuve mon père, qui a fêté ses 70 ans en infligeant une correction cinglante à ses adversaires, au terme d'un marathon de croquet très arrosé et disputé dans la neige.

Talent naturel. Ce qui nous amène au billard, autre sport sédentaire s'il en est, au point que jusqu'à une date récente il était obligatoire, au plus haut niveau, de boire et de fumer en le pratiquant. Un peu comme aux fléchettes, où un indice de masse corporelle inférieur à 30 est très suspect, si vous pratiquez le billard et êtes capable de monter deux volées de marches sans ressentir des fourmillements dans le bras gauche, c'est que vous avez pris votre préparation physique et votre hygiène de vie bien trop au sérieux.

Ce n'est pas pour rien si ces champs bien particuliers de l'aventure humaine ne se sont jamais hissés que brièvement au rang de discipline olympique, quand le Comité international olympique ne les a pas purement et simplement ignorés.

Le cricket et le croquet peuvent se targuer d'une seule apparition, aux Jeux de 1900 (avec des victoires britannique et française, respectivement), tandis que le golf y trouva sa place en 1900 et 1904, pour sombrer dans l'oubli jusqu'en 2016. Les fléchettes auraient aujourd'hui de bonnes chances de gagner un statut olympique. L'avenir nous le dira.

Dans la liste des grands sports non transpirants, nous n'avons pas encore abordé le tir, activité à côté de laquelle l'origami peut passer pour un sport d'endurance. Le tir, non content de ne pas entraîner la moindre accélération du pouls, est compatible avec le port de la cravate, la consommation de tabac (là où elle est encore permise) et l'obésité morbide. En cela, le tir est un très, très grand sport sans sueur, et sa survivance au programme olympique moderne constitue à n'en pas douter une précieuse victoire du bon sens de feignant.

Mais pourquoi diable les Britanniques sont-ils à ce point versés dans des sports requérant si peu d'exercice physique ? Cela illustre en tout cas une facette de notre mentalité qui nous porte à regarder d'un mauvais œil toute préparation ou entraînement excessif avant une compétition. Il faut décrocher la victoire, cela va de soi, mais Dieu nous garde de faire trop d'efforts pour y parvenir. Le talent naturel, voilà ce que l'Anglais admire par-dessus tout.

Bref, la prochaine fois que l'équipe de cricket du village vous invite comme batteur, ou que le pasteur vous propose une partie de croquet, faites ce que vous avez à faire, mais ne vous foulez pas trop non plus. Et n'oubliez pas votre petite laine.

—Alec Marsh
Publié le 13 juin

↳ L'archipel de Pellinge compte 200 îles.

Photo Juha Kalaaja/Visit Finland

—The Times (extraits) Londres

Le premier Moumine a été dessiné sur le mur de toilettes extérieures, à côté d'une étable, par une ado de 14 ans qui se chamaillait avec son petit frère. Depuis l'âge de 7 ans, elle passait ses étés dans une maisonnette peinte en rouge appartenant à un constructeur naval et à sa famille, sur l'île de Storpellinge, dans l'archipel finlandais de Pellinge.

Cette jeune fille, Tove Jansson (1914-2001), est devenue l'une des autrices les plus renommées du pays, et l'île où elle dessina son premier Moumine [un personnage semblable à un hippopotame, futur héros d'une série de livres illustrés pour enfants, disponible en français] est immortalisée dans son roman *Le Livre d'un été*, qui fête ses 50 ans en 2022. J'ai relu ce livre chaque année depuis que je l'ai acheté, il y a dix ans, et je suis loin d'être la seule qu'il fascine. Je me suis rendue sur Storpellinge pour explorer cet univers littéraire que j'aime tant et pour voir dans quelle mesure il a subsisté.

Ce roman consiste en un recueil d'instants décrivant la relation entre une grand-mère et sa petite-fille de 6 ans, au cours de leur été sur une île rocheuse. Plus ou moins inspirée des liens entre sa mère et sa nièce Sophie, ainsi que par ses souvenirs d'enfance, Tove Jansson a situé l'intrigue sur l'île privée de sa famille – Bredskar – et sur Storpellinge. Il en découle un classique scandinave qui a été traduit dans 55 langues [en français, il est disponible au Livre de poche]. En Finlande, cet opus est si populaire que la nouvelle édition anniversaire a été épuisée avant même la soirée de lancement.

En 1972, la guerre du Vietnam était à son paroxysme; [la chanteuse américaine] Roberta Flack caracolait en tête des charts; Billie Jean King régnait sur les courts de tennis. Les choses ont bien changé: Tove Jansson est décédée en 2001 et c'est au tour de sa nièce Sophie d'avoir une petite-fille. Certaines choses semblent pourtant immuables sur les routes de terre cahoteuses bordées de pins à Storpellinge.

Simplicité. La maisonnette où je loge en est la parfaite illustration. Par les fenêtres, je vois des pins nouveaux, d'immenses rochers et la mer tourmentée; une fois dehors, j'aperçois aussi les toilettes sèches. Construite dans les années 1970, cette petite maison en bois a tout de l'expérience finlandaise traditionnelle. Il y a de l'électricité, la 5G et des radiateurs d'appoint mais, à l'intérieur, point d'eau courante, de chauffage central, de wifi ou de sanitaires. Pour se laver, il faut faire quelques pas dehors jusqu'au sauna et utiliser au bout d'une heure l'eau chauffée par le poêle qui s'y trouve. Un retour à la nature qui n'est pas sans rappeler le camping, mais sans tente.



Storpellinge, l'île de l'été sans fin

Cette île au large de la Finlande est indissociable de la vie et de l'œuvre de Tove Jansson, une des autrices-illustratrices les plus populaires du pays. Pèlerinage sur ses traces.

Cette proximité avec la nature et ses rythmes est omniprésente dans *Le Livre d'un été*. Au fil du roman, Sophie et sa grand-mère explorent les îles, découvrent une grotte, trouvent un crâne de phoque échoué sur le rivage et nagent dans la mer. La lenteur qui caractérise leurs journées et la simplicité avec laquelle elles abordent la vie sont le cœur du sujet. Et c'est une perspective qu'on adopte sans difficulté sur les 15 km² de Storpellinge, où l'on vit pour vivre et non pour cocher des attractions sur une liste.

Les découvertes sont nombreuses à ce rythme plus posé, plus réfléchi. En me promenant sur un chemin forestier, je fais sursauter un trio de biches qui détalent en quelques bonds sur les rochers. Un soir, je repère une loutre à l'allure féline qui glisse, sans accroc, d'un rocher dans l'eau. J'écoute la Baltique, j'aperçois des nuages noirs se déployer à l'horizon et je me demande dans quelle direction ils se déplaceront, à mesure que s'évapore le stress de ma vie citadine.

Pendant mon séjour, la guide Lisbeth Forss m'emmène dans les forêts où Tove Jansson grimpeait aux arbres étant petite. Grâce à son télescope, j'entrevois la lisière de l'archipel et l'îlot sauvage de Klovharun, où Tove et sa compagne Tooti ont fini leurs jours. Là-bas, il n'y a rien d'autre qu'une

cabane composée d'une pièce unique et un mât de navire planté au point le plus élevé de l'île, laquelle n'est guère plus qu'un gros caillou.

Lisbeth m'explique qu'il y a sous la pièce de vie un sauna, et c'est tout. Cette vie simple et dépouillée n'était pas seulement célébrée dans ses écrits: Tove Jansson en faisait l'expérience elle aussi. Klovharun est accessible une semaine par an, à la fin

Je fais sursauter un trio de biches qui détalent en quelques bonds sur les rochers.

du mois de juillet, pour des visites guidées sur l'autrice et son œuvre. Ces visites doivent être réservées bien à l'avance.

Le même jour, sur Storpellinge, Lisbeth me montre la grotte évoquée dans le livre, qui est exactement comme je me l'étais imaginée: une crevasse humide dans laquelle je rampe, non sans embouer mes genoux. Le fond est tapissé d'une mousse glissante du même vert que les algues; contrairement à Sophie du haut de ses 6 ans, je suis trop grande pour arriver jusque-là.

Je visite aussi la première résidence d'été de la famille Jansson, à quelques minutes de voiture. Les deux maisonnettes rouges situées au bord de l'eau, qui sont aujourd'hui une maison familiale et un espace d'exposition appelé Galleria ArtMarina, appartiennent à la même famille depuis plus d'un siècle. On trouve dans un petit hangar un superbe bateau en bois sur lequel les Jansson faisaient la traversée jusqu'à Bredskar. Le premier Moumine dessiné sur le mur des toilettes extérieures est aujourd'hui exposé dans un musée à Tampere, au nord d'Helsinki, mais une reproduction est toujours affichée ici.

Les visites guidées de Storpellinge sur les pas de Tove Jansson nous donnent une meilleure idée de son histoire grâce au minuscule musée local, qui expose des photos de famille en noir et blanc, mais aussi au crucifix de l'église sculpté par le père de Tove, à la petite épicerie où l'autrice achetait les essentiels (vodka, tabac et crackers) et au Benita's Café, près de l'ancien port de ferry, cœur de la vie insulaire depuis les années 1970.

Conformément à l'esprit du livre, mieux vaut encore passer ses journées à en faire le moins possible. Déambuler le long du rivage, observer ce qu'a rejeté la marée. S'élancer d'une plage déserte pour aller nager. Louer un bateau et aller pique-niquer sur un îlot rocheux après avoir acheté des légumes et du saumon fumé au marché estival. Lire sur la terrasse en bois de la maisonnette jusque tard dans la soirée, quand le ciel prend un bleu pastel des plus doux à l'approche de minuit.

Sublime est la simplicité des aventures à notre portée quand on fait une halte dans ce lieu magique. Cinquante étés plus tard, elles vous attendent toujours.

—Laura Hall
Publié le 29 juin

histoire. 

Quand Leonard Cohen chantait pour les soldats israéliens

xx^e siècle — Israël

En octobre 1973, en pleine guerre du Kippour, Leonard Cohen joue dans le Sinaï pour remonter le moral des troupes israéliennes. Un engagement qui illustre les ambiguïtés du Canadien vis-à-vis de son identité juive.

— Ha'Aretz Tel-Aviv

Le mois d'octobre 1973 est peut-être le plus terrible de l'histoire d'Israël : c'est celui de la guerre du Kippour, pendant laquelle 2300 soldats israéliens ont été tués. Une personnalité qui n'avait apparemment rien à voir avec ces événements sanglants était là, sur la ligne de front : Leonard Cohen. Si la tournée qu'il a effectuée dans le Sinaï pendant les dix-neuf jours de la guerre occupe une place relativement importante dans la tradition israélienne, elle est beaucoup moins connue de ses fans internationaux. C'est compréhensible : Cohen parlait rarement de son voyage dans le désert. En revanche, nombre de soldats israéliens, dont les rudes affrontements avec les forces égyptiennes ont été accompagnés de *Suzanne* et *So Long*, *Marianne*, ne l'ont jamais oublié.

Journaliste juif canadien et ancien des forces de défense israéliennes, Matti Friedman avait toutes les qualifications requises pour raconter l'histoire de Cohen et de la guerre du Kippour, ce qu'il fait brillamment dans *Who by Fire. Leonard Cohen in the Sinai* ["Qui par le feu. Leonard Cohen dans le Sinaï", avril 2022, non traduit en français].

L'idée lui est venue pendant un concert du chanteur au stade Ramat Gan, en septembre 2009. Leonard Cohen avait alors quitté le devant de la scène depuis plus de dix ans. Il avait vécu dans un monastère bouddhique et n'avait fait son retour qu'après avoir découvert que sa manageuse avait vidé son compte en banque. Sa musique avait une grande importance pour Friedman, et le journaliste avait découvert avec surprise en lisant un article paru dans la presse israélienne sur le passage du chanteur en 1973 que c'était aussi le cas pour les Israéliens.

Après avoir commencé par réunir des coupures de presse, il a fait une découverte surprenante : 35 pages que Cohen avait tapées à la machine à son retour d'Israël et qui étaient conservées dans les archives de la maison d'édition canadienne McClelland & Stewart.

[En 1973], Cohen vient d'avoir 39 ans, est frustré par sa musique et a annoncé son intention de se retirer. Le couple qu'il forme avec Suzanne Elrod, avec qui il a un enfant, est en train de se déliter. Le judaïsme devient alors un élément plus important de son identité, et il considère Israël comme une sorte de paradis perdu. Il s'y était produit pour la première fois un an et demi avant la guerre, à Tel-Aviv.

Quand la guerre éclate, le 6 octobre, il lui semble naturel d'être là-bas, outre qu'il fallait qu'il quitte sa maison sur l'île grecque de Hydra.

On ne sait pas bien ce que Cohen compte faire lorsqu'il arrive, peu après le début du conflit. Peut-être songe-t-il à travailler bénévolement dans un kibboutz en manque de main-d'œuvre à cause de la guerre. Apparemment, il n'envisage pas de se produire pour les soldats – après tout, il est venu en Israël sans sa guitare.

Par hasard, il est reconnu, dans un café de Tel-Aviv, par le chanteur Oshik Levi et la chanteuse et actrice Ilana Rubina. Levi le convainc de jouer pour les soldats et monte rapidement un groupe.

Dans la base aérienne où il donne son premier concert de la guerre, Cohen écrit *Lover Lover Lover*. La chanson comprend un couplet sur les soldats israéliens qui a été supprimé quand elle a été enregistrée, en 1974 : "Je suis allé dans le désert pour aider mes frères à se battre / Je savais qu'ils n'avaient pas tort / Je savais qu'ils n'avaient pas raison / Mais les os doivent se

dresser et marcher / Et le sang doit circuler / Et les hommes vont et forment de vilaines lignes / Sur toute la Terre sainte."

La tournée se déroule de façon chaotique à cause de la guerre. Cohen ne sait en général même pas où il joue exactement. Le choix des lieux des concerts suscite d'après négociations entre les unités. Le meilleur exemple de ce chaos est une image, la plus emblématique de cette tournée : Cohen chantant pour quelques dizaines de soldats, à côté du général Ariel Sharon, dans une base aérienne égyptienne située vers le sud du canal de Suez. Comment le chanteur a-t-il pu se rendre aussi loin en territoire ennemi ? Mystère. Il écrit dans son manuscrit qu'on l'emmena souvent au milieu de la nuit, jusqu'à ce que son tout-terrain tombe sur des soldats fatigués. Il leur chante quelques chansons et repart.

Au début, Cohen n'envisage pas de se produire pour les soldats – il est venu en Israël sans sa guitare.

L'ouvrage de Friedman livre quelques indications surprenantes sur Leonard Cohen. Contrairement au charmant vieux monsieur portant chapeau qu'il était devenu dans ses dernières années, le chanteur était alors un personnage sombre et perturbé, à la fois en colère et déprimé. Poussé par le désir sexuel, il traitait les femmes de façon abominable et était totalement égocentrique.

Cohen avait une connaissance étonnamment profonde du judaïsme et savait que celui-ci constituait un élément important de son identité. Pendant la tournée, il demandait qu'on l'appelle "Eliezer", son nom hébreu.

Un jour où arrive un hélicoptère transportant des soldats morts, il découvre avec horreur qu'il est soulagé que ceux-ci soient égyptiens et non israéliens. Il prend alors conscience qu'il a laissé ses instincts tribaux le pousser trop loin. Il est poète, et son œuvre doit avoir une portée universelle, se dit-il. Il ira même plus loin quelques années plus tard en déclarant que *Lover Lover Lover* avait été écrit pour les soldats égyptiens et israéliens.

Friedman est convaincu que Cohen n'a jamais renié son judaïsme, qu'il a juste eu du mal à le gérer. On entend le cantor de sa synagogue dans *You Want It Darker*, morceau éponyme de son dernier album – sorti peu avant sa mort, en novembre 2016. Et même si le chanteur a écrit un poème violemment critique à l'égard de l'État hébreu dans les années 1980, critiquer Israël fait partie de l'identité juive, assure Friedman.

De nos jours, les opérations militaires israéliennes sont condamnées par le monde entier et les artistes subissent des pressions pour boycotter le pays. En octobre 1973, en revanche, l'un des plus grands artistes du xx^e siècle est non seulement venu sur le sol israélien, mais est également entré en territoire ennemi pour partager sa musique.

— Iddo Schejter
Publié le 22 mars

→ Dessin de Raoul Arias, Espagne.



NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



**Courrier
international**

Hors-série Juillet-août 2022

EUROPE : LE RETOUR EN FORCE



*Brexit, pandémie, guerre en
Ukraine... Et si les dernières crises
relançaient l'Union européenne ?
Les analyses de la presse étrangère.*

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

 **Courrier
international**



NOUVEAU

Heineken®
Silver
Extra
fraîcheur*

Bouteilles
& capsules
recyclables
Trions-les



Photo retouchée.

*Victoire, serveuse, présente Heineken® Silver : une bière rafraîchissante au goût unique grâce à son procédé de maturation à -1 °C.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.